Campagne 1914 – 1918 - Historique du 21e Régiment d'Infanterie Territoriale

Imprimerie Lucien Wolf – Rouen - 1921

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

21e RÉGIMENT D'INFANTERIE

TERRITORIALE

Souvenirs

de

Campagne

1914-1918



ROUEN

Imprimerie Lucien WOLF

13-15, Rue de la Pie

1921

Cet ouvrage, édité par les soins de l'Association des Anciens Combattants du 21e R. I. T., n'est point L'œuvre d'un auteur. Au cours de la guerre des notes personnelles avaient été prises, sur l'initiative du Colonel CLÉMENT commandant le Régiment par nos camarades GUIARD et CASPAR. Ce sont ces notes, complétées par des emprunts faits au « Journal de marche » du Régiment qui ont permis la rédaction et la publication des « Souvenirs de Campagne du 21e Territorial. »

Le Comité de Rédaction.

Ancestrami

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016



Citation du Régiment à l'ordre du Corps d'Armée.

———

Le Général Commandant le XIe Corps d'Armée

cite à l'ordre du C. A.

Le 21e Régiment Territorial d'Infanterie

« *A la peine et au danger depuis le commencement de la guerre, a toujours, dans les combats auxquels il a pris part, et dans les secteurs qu'il a défendus, mérité des éloges pour sa bravoure, sa discipline, son inaltérable moral* »

Au Q. G., le 9 juin 1917.
Le Général Commandant le XIe Corps d'Armée,
De MAUDHUY.



Ancestramil

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

AUX COMBATTANTS DU 21e TERRITORIAL

———

A vous, mes vieux Camarades de Combat, le souvenir d'affectueuse admiration d'un soldat plus vieux encore que vous.
Mais, vous l'avez prouvé, les cœurs guerriers sont toujours jeunes.
Combien de vous, Camarades du 21e Territorial, j'ai vu arriver jeunes conscrits du 20e bataillon de chasseurs ; tels je les avais vus il y a vingt ans tels que je les ai retrouvés au 21e Territorial, prêts à travailler, prêts à combattre, prêts à mourir. Tous vous avez travaillé, tous vous avez combattu, beaucoup d'entre vous sont morts pour la Patrie !
Certes, nous pouvons être fiers de nos enfants, de ces belles jeunes classes qui venaient mourir avant d'avoir barbe au menton, mais vos fils à vous, vos petits-fils, vos arrière-petits-fils diront avec orgueil : « Ceux-là, c'étaient nos pères ; ils étaient du 21e Territorial, de ces vieux grognards devant lesquels s'inclinaient et s'inclineront encore les jeunes gens, leurs casques seront nos armoiries et perpétueront leur souvenir. »

Général De MAUDHUY,
Député de la Moselle.

.

Ancestramil

INTRODUCTION

———

En prenant le commandement du 21e Régiment Territorial de campagne, le 20 octobre 1914, un de mes premiers soins fut de me renseigner sur l'effort qu'il avait fourni depuis le début des hostilités. Malheureusement, les événements s'étaient déroulés avec une telle rapidité et notre unité avait été si éprouvée que le « Journal des Marches et Opérations » n'avait pu être tenu ; il n'existait que des notes éparses et des rapports hâtivement rédigés qu'il fallut classer, vérifier, compléter, coordonner.
Le « Journal de Marche », une fois mis à jour et avant qu'il ne fût déposé aux archives de la Guerre, je pensai qu'il serait utile d'en développer sa forme officielle, trop aride, dans un récit plus vivant, ayant aussi bien l'attrait de l'histoire que la rigueur d'un document.
Ce récit montre l'effort, presque surhumain, accompli par des hommes âgés, pères de famille, non préparés au sacrifice qu'on allait leur demander. Tous, cependant, l'acceptèrent vaillamment, et donnèrent sur tous les champs de bataille l'exemple des plus belles qualités militaires, de la bravoure le plus crâne et du dévouement le plus absolu. Si le récit a gardé volontairement la forme anonyme, c'est précisément pour que l'hommage qui en découle aille à tous, à la masse des plus modestes, comme à leurs chefs les plus distingués.
Je remercie tous ceux qui se sont intéressés à cette œuvre et qui m'ont aidé à le réaliser par leur talent littéraire et par tous les renseignements, documents et clichés qu'ils m'ont fournis.

En campagne, octobre 1917.

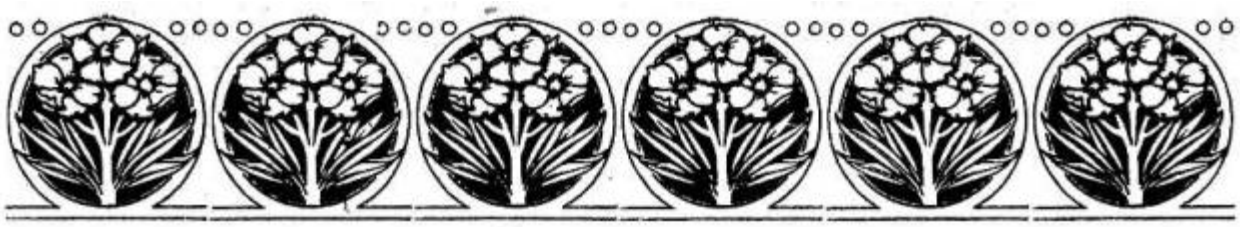
Le Colonel commandant le 21e Territorial,
E. CLÉMENT.

Ancestramil

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DE MOUVEMENT

Ancestramil



I

La Mobilisation

Le samedi 1er août 1914, entre 4 heures et 5 heures du soir, l'ordre de mobilisation générale était affiché dans toutes les communes de France.
Ce fut sans trop de surprise que nos Normands apprirent que le Président de la République venait d'ordonner la mobilisation générale des Armées de terre et de mer, le premier jour de la mobilisation étant le dimanche 2 août.
Dès ce dimanche arrivaient à Rouen, pour y constituer le 21e, le lieutenant-colonel **DURAND**, chef de Corps, les commandants, les capitaines et les chefs de service auxquels étaient remis les carnets de mobilisation. Le lundi 3, c'était le tour des lieutenants et sous-lieutenants, ainsi que des premiers hommes de troupe dont l'arrivée allait se poursuivre jusqu'au 7.
Du 3 au 7, à Rouen, où les locaux disponibles avaient été mis à la disposition de l'autorité militaire, la mobilisation des unités fut hâtée autant qu'il était possible ; le 7, le 21e se transportait à Saint-Étienne-du-Rouvray, où il restait en relation continuelle avec le Dépôt pour achever son organisation.
L'instruction des hommes était, en même temps, complétée par section et compagnie, en vue d'un départ très prochain pour le front. Tous étaient remplis de bonne volonté et prêts à faire tout leur devoir, mais leurs périodes d'exercice déjà anciennes les avaient certes insuffisamment préparés à la lutte terrible qui s'annonçait et au rôle actif qui allait leur échoir devant l'ennemi.
Le 17 août, le jour même où le Gouvernement Belge évacuait Bruxelles, pour se transporter à Anvers, le 21e Territorial recevait l'ordre de se rendre à la gare de Rouen-Saint-Sever pour se porter dans le Nord.

II

La Retraite de Belgique

Le 17 août, à 18 heures, le 21e quittait Saint-Étienne-du-Rouvray, traversait Sotteville et gagnait la gare de Saint-Sever ; puis, aux acclamations d'une foule immense qui chantait *La Marseillaise* et le *Chant du Départ*. Il s'embarquait dans trois trains successifs qui emmenaient chacun un bataillon et

dont le dernier s'ébranlait à 22 heures. Son effectif total était de 41 officiers et 3.027 sous-officiers, caporaux et soldats.
Par Vernon, Mantes, Achères, Creil où un café chaud était servi, Longueau et Albert où la population ouvrière massée au passage des trains et vibrante d'enthousiasme distribuait à profusion bière, fruits, chocolat, le Régiment gagnait Arras et y débarquait le 18, entre 10 heures et midi. L'État-Major, les 1er et 2e bataillons se portaient sur Saint-Laurent-Blangy et le 3e sur Sainte-Catherine ; ils y cantonnaient jusqu'au lendemain.
Le 20, jour de l'occupation de Bruxelles par les Allemands, le Régiment, prenant la direction de la frontière belge, se dirigeait sur Lens. La température, particulièrement élevée ce jour-là, et la concentration sur l'itinéraire commun des quatre Régiments de la 82e Division Territoriale dont nous faisons partie (17e et 18e, 21e et 22e), rendaient cette marche extrêmement pénible. Mais à l'arrivée à Lens, l'accueil des mineurs, des femmes, des enfants, tous se portant au-devant des troupes, le cœur joyeux et les mains pleines, faisait oublier à chacun sa fatigue.
Le 21, notre Régiment était avisé que notre Division, commandée par le Général **VIGY**, avait pour mission d'établir deux barrages successifs ; l'un sur la ligne Douai-La Bassée-Béthune-Aire ; l'autre sur la ligne confluent de la Scarpe et de l'Escaut-Tournai-Camp retranché de Lille. Il était décidé que le 1er bataillon du 21e resterait à Lens, à la disposition du Général de Brigade **LAVERGNE**, avec un bataillon du 22e, tandis que le reste de notre Régiment, sous les ordres du Lieutenant-Colonel, irait contribuer à établir la ligne avancée et se porterait le jour même à Pont-à-Marcq.
La tâche confiée aux Territoriaux était visiblement au-dessus de leurs forces, car le front à garder était immense, et l'extrême nécessité explique seule que le Commandement ait eu recours à un pareil expédient.
Nos bataillons gagnaient successivement Hénin-Liétard, Courcelles, Évin, Ostricourt, Moncheaux ; mais, par suite du manque d'entraînement, l'effort demandé ne pouvait être fourni et ils cantonnaient à Mons-en-Pévèle. Le 22, l'ordre arrivait d'accélérer la mise en place des troupes du barrage avancé, et de commencer les travaux de défense aussitôt qu'elles seraient parvenues sur la ligne Lille-Tournai-Maulde. Cet ordre portait au cas où nos unités seraient refoulées, elles manœuvreraient en retraite de façon à arrêter l'ennemi le plus longtemps possible. En conséquence, le 2e bataillon était dirigé par Mouchin, sur le front Antoing-Tournai-Marquain, pour barrer, en liaison avec la division qui se trouvait à sa droite, les passages de l'Escaut et de la grande route de Lille. Les 5e et 7e compagnies se portaient jusqu'à Tournai où elles arrivaient à 13 heures et étaient l'objet de l'accueil le plus chaud de la population belge. A la gauche du 2e bataillon et en liaison avec lui, le 3e se portait par Cysoing sur le front Hertain-Boizieux-Chérang pour barrer les routes aboutissant à ces localités.
Ce même 22 août, l'ennemi investissait Namur, repoussait les troupes françaises à Charleroi et l'armée britannique à Mons. A 17 heures, le poste de notre barricade établie au nord de Tournai chassait une patrouille de cavalerie allemande qui laissait sur le terrain deux tués et un blessé. La nuit du 22 au 23 fut cependant relativement calme.
Le lendemain, dans la matinée, de nouvelles patrouilles de cavalerie ennemie franchissaient l'Escaut, à Hollain, ainsi qu'au sud et au nord de Tournai ; elles filtrèrent entre les éléments de la 6e compagnie qui occupaient Marquain et elles s'avancèrent jusque dans les rues de Tournai. Pendant ce temps on signalait sur la rive droite de l'Escaut de la cavalerie allemande précédant de l'artillerie et une forte colonne en marche.
A 13 heures 30, le bureau central télégraphique prévenait qu'Antoing, évacué par la 8e compagnie, était occupé par un régiment allemand. Une reconnaissance envoyée aussitôt rapportait que

l'infanterie ennemie marchait sur Tournai ; ordre était alors donné aux 5e et 7e compagnies d'évacuer la ville. Ces compagnies, que la population voyait partir avec tristesse, se replièrent donc vers le sud et, rejointes par la 6e, cantonnèrent à Rumes, sous la protection de leurs avant-postes ; la 8e, invitée à rallier le gros du bataillon, faisait connaître qu'elle s'arrêtait à Taintignies, trop épuisée pour aller plus loin. Quant au 3e bataillon, il était demeuré toute la journée sur ses emplacements. A 8 heures, le poste de Baizieux, fourni par la 10e compagnie, avait anéanti une patrouille de cavalerie, tuant deux hommes et faisant huit prisonniers. C'est à 18 heures que ce bataillon apprenait que d'importantes forces ennemies s'avançaient et que Tournai avait été évacué ; à 19 heures, il recevait l'ordre de se replier lui-même sur Bachy.

Le 24 au matin, la 8e compagnie ralliait, à la station de Rumes, le 2e bataillon dont les hommes prenaient un peu de repos et faisaient cuire les aliments auxquels ils n'avaient pu toucher la veille, tant ils étaient fatigués ; depuis le départ de Lens, en effet, ils avaient été constamment sur pied. A 10 heures, alors que ce bataillon, ayant établi sa liaison avec la 82e Division, se préparait à se reporter en avant, des obus éclatèrent non loin de la 5e compagnie qui, d'abord surprise, marqua quelque hésitation. Le chef de bataillon l'avait reprise en main, quand on vit arriver, par groupes, sans cohésion, de nombreux Territoriaux des 83e et 84e Régiments venant de la direction de Tournai ; les événements prenaient décidément mauvaise tournure.

Vers 11 heures 30, le tir de l'artillerie allemande devenant plus intense, le 2e bataillon battait en retraite sur Mouchin où le Lieutenant-Colonel lui donnait l'ordre de se former en deux échelons à cheval sur la grand'route, avec mission de retarder le plus possible les progrès de l'ennemi vers Orchies, le premier échelon ne se reportant en arrière que lorsque l'autre était en position de combat, et ainsi de suite. Tandis que le 2e bataillon prenait ce dispositif, le 3e, débouchant à son tour du château de Mouchin, était aussitôt dirigé sur le chemin de Genech, pour se redresser sur l'axe Bachy-Nomain-Orchies et élargir le front de barrage.

A 14 heures, une auto-mitrailleuse allemande, établie à hauteur de la ferme Verterie, se mit à balayer la route de ses projectiles, la transformant en un véritable couloir à mitraille. Tout ce qui était encore sur la route se jeta de droite et de gauche à travers champs. Peu après, une batterie ennemie, qui avait pris position près du château, canonnait le 2e bataillon et la 9e compagnie, les couvrant d'une grêle d'obus. Une erreur navrante, la suppression de la direction de Commandement venait encore, à ce moment critique, aggraver la situation et nos hommes, démoralisés, se replièrent sur Nonain et Orchies où ils arrivèrent en masses compactes, offrant ainsi à l'artillerie un objectif facile.

Ces cinq compagnies ne faisaient d'ailleurs que traverser Orchies, où les avait précédé ce qui restait des 83e et 84e Territoriaux, et elles s'écoulaient en grande partie par la route de Douai. Vers 21 heures, elles arrivaient harassées dans cette ville, où elles étaient rejointes par le 1er bataillon venu de Lens et par la 10e compagnie. Quant aux 11e et 12e, elles avaient été favorisées dans leur marche par un terrain couvert, des haies et des chemins creux, et avaient échappé à la vue et aux coups de l'ennemi, dont toute l'attention était tournée vers la route d'Orchies ; elles avaient donc atteint Nomain sans incident. Après la retraite des six autres compagnies, elles s'étaient rejetées directement à l'ouest, par Capelle et Mons-en-Pévèle ; elles atteignirent Ostricourt à 23 heures et y cantonnèrent.

Les pertes du Régiment, au cours de cette pénible journée de retraite, parurent tout d'abord dépasser le chiffre de 500, mais quand chacun eut rejoint son unité, on constata qu'elles s'élevaient à 260, blessés, tués ou disparus.

Ce même jour, Namur avait été pris ; les Alliés abandonnaient la défense de la Sambre et se repliaient sur la ligne Cambrai-Le Cateau ; la cavalerie allemande menaçait Lille. A minuit,

l'évacuation de la ville de Douai était décidée ; sur l'ordre du commandant d'armes, les compagnies du Régiment qui venaient de s'installer dans leurs cantonnements étaient alertées et, à partir de 2 heures du matin, refluaient sur Arras ; à 4 heures, elles avaient toutes évacué Douai. Les 11e et 12e compagnies, toujours occupées du gros de nos forces, quittaient à la même heure Ostricourt et allaient cantonner à Esquechain, à 9 kilomètres de Douai ; en l'absence d'ordre, elles y restèrent jusqu'au lendemain. Le 25 au soir, nos dix premières compagnies cantonnaient à Saint-Laurent-Blangy, à deux kilomètres au nord d'Arras.

Il devenait évident que notre Régiment ne serait plus en état de retourner au feu avant d'avoir été remis sur pied. Sa première initiation à la lutte avait été rude ; en moins de trois semaines, tous ces pères de famille s'étaient trouvés arrachés au labeur des champs, à leurs ateliers ou leurs bureaux et jetés au plus fort de la mêlée, en face des meilleurs éléments de l'armée allemands qui se prétendaient alors, non sans raison, la plus formidable du monde. Dans son malheur, le 21e avait eu le périlleux honneur de supporter le choc des troupes d'invasion du Général von KLUCK, qui allaient bientôt menacer Paris. Mais nos Territoriaux ne devaient pas tarder à s'aguerrir pour constituer à leur tour une troupe solide, occupant dignement sa place parmi celles qui devaient tenir l'Allemagne en échec. Le 26 août, à 18 heures 30, l'ordre arrivait d'embarquer le Régiment pour Abbeville. Le 27, l'État-Major, les 1er et 2e bataillons partaient d'Arras en deux trains, à 16 heures 40 et 17 heures 20, sauf les 9e et 10e compagnies qui, en arrivant à la gare, trouvèrent celle-ci évacuée et durent se diriger par voie de terre sur Doullens. Quant aux 11e et 12e, elles avaient reçu l'ordre, à Esquerchain, d'aller simplement s'embarquer pour Abbeville, à la station d'Hénin-Liétard où elles arrivèrent le 27 au petit jour ; mais il leur advint la même aventure qu'aux 9e et 10e ; par suite de la désorganisation des voies ferrées, conséquence de l'invasion, il n'était plus possible de mettre le train à leur disposition. Au bout d'une journée d'attente, elles recevaient l'ordre de rallier Arras, où elles arrivaient à 3 heures du matin ; après deux heures de repos, elles continuaient sur Doullens.

C'est le 27 août qu'était communiqué à la presse la nouvelle, qui faisait naître partout l'inquiétude, de la retraite de nos troupes sur la Somme.

Le 28, nos deux premiers bataillons débarquaient à 6 heures à Abbeville, et, remontant la vallée de la Somme, allaient passer la nuit à Wanel. Le lendemain, ils reprenaient le chemin de fer à Picquigny, pour Amiens, où ils arrivaient à 16 heures ; ils allaient cantonner dans le faubourg de Rivery. Le 30, à la première heure, ils recevaient l'ordre de se porter sur Longueau-Cagny, au sud d'Amiens, en soutien de l'artillerie de la 82e Division, mais à partir de 14 heures, ils se repliaient sur Prousel.

Les jours suivants, le mouvement vers le sud-ouest continua à marches forcées, de jour et de nuit, par Conty, Poix, Blargies, Bouvresse et Saint-Michel-d'Halescourt, où les deux premiers bataillons étaient rejoints, le 2 septembre, par les diverses compagnies du 3e, venues d'Arras à pied. Le Régiment, à partir de ce moment, était donc de nouveau regroupé, mais dans un état lamentable, la fatigue de cette dure retraite, sous un soleil de plomb, s'ajoutant aux épreuves passées.

Pendant ce temps, la marche de l'invasion ennemie se poursuivait avec une extrême rapidité. Dès le 30 août, les Allemands, nous serrant de près, entraient à Amiens que nous avions quitté le matin même ; les Alliés abandonnaient la ligne de la Somme et se repliaient sur l'Oise. Le 1er septembre, la cavalerie allemande et la cavalerie anglaise se rencontraient dans la forêt de Compiègne. Le 2, les Alliés battaient en retraite sur la Marne ; à Paris, l'exode commençait. Le 3, le pays apprenait par les journaux que le Gouvernement s'était transporté à Bordeaux la veille au soir.

Du 3 au 5 septembre, notre Régiment se portait par Pommereux, La Bellière, Saint-Samson, Sigy, La Chapelle-Saint-Ouen, Bois-Gauthier, Rebets et Perrier à Renneville, dans la vallée de l'Andelle.

Il s'y établissait en couverture de la place de Rouen, distante de 16 kilomètres, et d'où il lui était facile de faire venir tout ce dont il avait besoin pour se rééquiper et refaire ses approvisionnements. Il devait rester là jusqu'au 11 septembre se livrant à un entraînement intensif ; ses cadres étaient en même temps reconstitués par de nombreuses nominations de caporaux, sous-officiers et officiers. Les sections de mitrailleuses qui jusqu'alors n'étaient restées qu'à l'état rudimentaire, étaient complètement organisées ; bref, tout était disposé pour que le 21e put retourner au feu dans de meilleures conditions.

III

La Reprise de l'offensive. Combats de Longueval de Maricourt et de Mametz.

C'est pendant ce séjour du 21e à Renneville qu'était livrée la grande bataille qui devait prendre le nom de « *Victoire de la Marne* » et modifier la face des choses.
Le 11 septembre, le 21e enfin reconstitué prenait la direction de Beauvais avec la 82e Division, le « Groupe des Divisions territoriales », sous les ordres du Général **d'AMADE**, auquel nous étions rattachés, avait reçu pour mission d'aller dans l'Oise inquiéter la ligne de retraite de l'ennemi. Notre Régiment passait par Charleval, Lyons-la-Forêt, Morgny, Neufmarché, Saint-Germer où lui arrivait du dépôt, le 12, un détachement de 579 hommes destinés à compléter son effectif ; le lendemain, il recevait, à Crillon, l'ordre de se porter vers Amiens réoccupé le jour même par nos troupes. Par Blicourt et Rotangy, il arrivait à Crèvecœur-le-Grand, où il séjournait les 14 et 15 ; puis, par Croissy, le Bosquel et Essertaux, il atteignait, le 17, le faubourg de Rivery, où il avait cantonné naguère. Après une grand'halte de deux heures, il allait passer la nuit à Saint-Gratien ; là l'ordre survenait de poursuivre le mouvement dans la direction de Péronne où se repliait l'ennemi ; nous nous portions donc le lendemain par Querrieux et La Houssaye sur Méaulte, Albert et Fricourt.
Le 19 septembre, le groupe des Divisions Territoriales recevait un nouvel ordre, celui de couvrir les débouchés d'Amiens, à hauteur de Corbie, de chaque côté de la Somme, et se repliait en conséquence dans cette région. Le 21e, qui formait l'arrière-garde de la 82e Division, s'établissait à Fouilloy et Corbie et se mettait aussitôt à fortifier sa position.
Le 23, Péronne était réoccupé par les troupes françaises et, dès le lendemain, la 82e Division reprenait le mouvement vers le nord-est. Le 1er bataillon du 21e était détaché et mis, en même temps que les unités d'autres corps, sous le commandement du Colonel **d'ABBOVILLE**, avec mission de tenir les débouchés à l'est d'Albert, en vue de faciliter le passage des parcs, trains et convois. Les 2e et 3e bataillons, faisant partie de la colonne de droite, allaient cantonner respectivement à Montigny et Bavelincourt, puis, le 25, à Thiepval et Beaucourt-sur-Ancre.
Le 26, la 82e Division se portait vers l'est dans la direction de Combles, l'ennemi ayant repris Péronne. Vers 10 heures, la 164e Brigade (21e et 22e Territoriaux) avait dépassé Pozières et atteint Bazentin-le-Petit, lorsque le Général **LAVERGNE** était avisé que l'ennemi était signalé à la hauteur de Ginchy et de Guillemont. En effet, au moment où nos bataillons débouchaient de la sortie est de Longueval, des coups de feu nous accueillaient venant du sud-est.
Ordre est donné au 2e bataillon d'enlever, avec deux compagnies, la ferme de Waterloo, à 500

mètres environ vers le sud. La 6e compagnie en première ligne et la 7e en soutien se déploient en tirailleurs et marchent sur la ferme qui est occupée sans coup férir à 13 heures 30. La 6e compagnie s'y maintient et la met en état de défense, tandis que la 7e s'établit un peu plus au nord. La 8e compagnie, flanquée de la 5e, se porte vers la droite avec mission d'explorer le bois des Trônes à l'ouest de Guillemont.
Pendant ce temps, le 3e bataillon se tenait en réserve à la fourche est du village ; mais, à partir de 15 heures 45, des rafales d'obus se mirent à tomber sur ce point et bientôt, la position devenant intenable, le bataillon dût se replier dans l'intérieur du pays.
L'artillerie ennemie dirigea alors ses coups les plus violents sur la ferme de Waterloo qui ne tardait pas à être démolie et à prendre feu. La 6e compagnie l'évacua en bon ordre, tandis que la 7e se déployait sur la crête, face à la station de Guillemont, d'où partait une fusillade nourrie.
A 16 heures 45, le mouvement en avant reprend ; c'est au tour du 3e bataillon d'occuper la ferme de Waterloo avec deux compagnies, la 11e appuyée par la 10e, tandis que la 12e se déploie vers l'est et que la 9e reste en réserve. Les unités du 3e bataillon dépassent bientôt la ferme et ouvrent le feu sur l'ennemi installé à Guillemont. Pendant ce temps, la 7e compagnie, descendant de la crête, se porte par bonds successifs jusqu'à 250 mètres de la station et la 6e, revenant à la charge, réussit à occuper la lisière est du bois des Trônes et à prendre d'enfilade, par son feu, les défenseurs de la station ; une patrouille qui s'y risque y trouve des wagons remplis de cadavres. La tenue des hommes, pleins de fermeté et de hardiesse même, prouvait que notre Régiment s'était déjà bien aguerri.
Mais la nuit vint sans que l'ennemi ait lâché pied ; le 2e bataillon se reporte sur la crête à la lisière sud de Longueval ; sous sa protection, le 3e bataillon se décrochait à son tour à 19 heures 30 et, se repliant par le chemin de la ferme de Waterloo, venait bivouaquer à la fourche des routes, à 500 mètres à l'est du village. Nos bataillons passèrent la nuit sur ces emplacements.
Le lendemain matin, la 82e Division, relevée par les troupes de l'active, se retirait à l'ouest de la rivière d'Ancre, en deux colonnes, le 21e faisant partie de la colonne de droite. Par Bazentin-le-Grand et Cantalmaison, il se porta sur Aveluy ; une fois arrivé, le 2e bataillon mit la lisière est du village en état de défense (avec le concours d'une demi-compagnie du génie), tandis que le 3e bataillon occupait l'intérieur du pays. A 23 heures, la grand'garde faisait savoir que les Allemands poursuivant leur retour offensif, venaient d'emporter Pozières à la baïonnette, et elle se repliait sur nos positions, conformément aux ordres reçus.
Pendant que ces événements se déroulaient, le 1er bataillon, d'abord établi à Maricourt, s'était replié sur Fricourt, sauf la 3e compagnie, restée en soutien d'une batterie d'artillerie et qui opposait une résistance énergique aux tentatives répétées de l'ennemi. Cette batterie avait dû abandonner, le 26, une première position dans le chemin creux partant du Calvaire, à la sortie est du village, et s'était installée dans le ravin de Maricourt. Notre compagnie s'était elle-même portée sur le chemin de Maricourt à Suzanne et en avait organisé défensivement le talus est, elle avait également établi une barricade sur le chemin venant de Péronne.
Le 27, au petit jour, les sentinelles signalent l'approche de tirailleurs ; on les interpelle pour éviter toute méprise, mais ils continuent à avancer sans répondre ; bientôt ils sont assez près pour qu'on puisse percevoir des commandements en allemand. Aussitôt nos hommes ouvrent le feu et les assaillants reculent en désordre. Mais des renforts leur étant arrivés, peu après ils revinrent à la charge à plusieurs reprises au cours de la journée ; toutes ces attaques se brisèrent contre la belle résistance de nos Territoriaux qui permit à l'artillerie de continuer un tir efficace. Le soir venu, plus de 150 cadavres allemands jonchaient la plaine, mais notre compagnie avait perdu elle-même le quart de son effectif.
Ce n'est que tard dans la journée que nos hommes, qui n'avaient rien mangé depuis la veille au

matin, purent consommer les vivres du sac. Ils se maintinrent sur leurs positions, sous le feu de l'artillerie allemande, jusqu'au 29 au soir ; les coloniaux qui vinrent alors les remplacer les saluèrent aux cris de « *Vivent les Territoriaux !* », rendant ainsi le meilleur témoignage à leur courage.

A vrai dire, les autres compagnies du 1er bataillon ne purent inscrire un pareil fait d'armes à leur actif. Elles avaient reçu du Colonel **d'ABOVILLE**, le 28, l'ordre d'aller occuper et mettre en état de défense le village de Mametz, en avant de Fricourt ; mais elles venaient à peine d'y arriver, vers 10 heures du matin, que le village était bombardé avec une violence inouïe et bientôt complètement incendié ; les hommes, dont la plupart n'avaient pas encore vu le feu (le 1er bataillon n'ayant pas été engagé à la frontière belge), ne purent tenir, et leur commandant se vit obligé de les ramener en arrière. Ils occupèrent d'abord les tranchées creusées à cheval sur le chemin de Bray-sur-Somme à Mametz, puis, relevés par l'active, allèrent bivouaquer entre Albert et Méaulte.

Le lendemain, le chef de bataillon apprenait que le détachement **d'ABBOVILLE** était dissous et, en l'absence d'ordres précis, il se porta sur Corbie, où il espérait trouver des vivres et avoir des nouvelles du 21e. C'est là que, le 30, la 3e compagnie le rejoignait.

Le 1er octobre, le 1er bataillon recevait l'ordre de remonter vers le nord où il allait retrouver le Régiment, juste à la veille d'une nouvelle et sanglante bataille.

IV

Bataille de Puisieux.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, la 82e Division avait reçu l'ordre de se porter de la rive droite de l'Ancre sur les hauteurs situées à l'est de Courcelles-au-Bois. Les 2e et 3e bataillons du 21e quittaient Aveluy, à 2 heures 45, par Bouzicourt et Beaussart, ils atteignaient Colincamps où, pendant la grand'halte, le Lieutenant-Colonel recevait l'ordre de marcher vers l'est, l'ennemi venant d'occuper Miraumont. Nos bataillons, en conséquence, se portaient par Serre, sur Puisieux, où ils arrivaient à 19 heures, au milieu d'une grande confusion causée par le va-et-vient dans ce village de nombreux Régiments et convois.

A ce moment même, Puisieux était évacué par un Régiment d'artillerie et diverses unités d'infanterie qui ne s'y trouvaient plus en sécurité ; le Colonel d'artillerie tint même à attirer l'attention du Lieutenant-Colonel du 21e sur le danger qu'il y aurait à y cantonner et les inconvénients du désarroi qui ne manquerait pas d'y provoquer un bombardement de nuit. Mais notre Colonel s'estima lié par les ordres qu'il avait reçus, et ce n'est que quand un contre-ordre lui parvint, dans le courant de la nuit, que nos bataillons se retirèrent. Ils allèrent se placer au sud-ouest de Puisieux où ils devaient se tenir prêts à appuyer, ainsi que le 22e Territorial, l'attaque que la 163e Brigade (17e et 18e territoriaux) allait prononcer sur Miraumont.

Pendant toute la journée du 29, ils demeurèrent sur leurs emplacements, comme soutien de l'artillerie qui s'était établie là ; mais à partir de midi, le 2e bataillon se tint en liaison étroite avec le 22e déjà engagé devant la ferme de Beauregard qui, très fortement organisée, constituait pour l'ennemi une position défensive de premier ordre en avant de Miraumont. Les batteries allemandes commencèrent à bombarder nos positions ; le 3e bataillon surtout eut à souffrir, son commandant

lui-même fut blessé ; mais malgré le feu de plus en plus intense nos hommes tinrent bon.
A la nuit, nos bataillons allèrent cantonner dans Serre, sous la protection des avant-postes, pour prendre un peu de repos avant l'attaque qui n'ayant pas abouti devait recommencer le lendemain.
Le 30, ils quittaient leurs cantonnements avant l'aube et se portaient aux mêmes emplacements que la veille. Les tranchées ébauchées le jour précédent étaient améliorées hâtivement, afin de fournir aux hommes un abri contre le feu des batteries de Miraumont qui, tirant d'ailleurs trop haut ce jour-là, envoyaient heureusement la plupart de leurs obus au nord de Serre.
A 19 heures, l'action de la 163e Brigade n'ayant pas donné plus de résultats que la veille, nos deux bataillons regagnèrent leurs cantonnements. A ces débuts encore romantiques, quoique tragiques de la guerre, on semblait croire qu'une trêve tacite voulût qu'on ne se batte pas pendant la nuit ; mais, ce soir-là, tandis que les hommes prenaient tranquillement la soupe, une vive fusillade éclata vers le sud-ouest et fit croire à une attaque inopinée. L'alerte fut donnée et les huit compagnies se rassemblant rapidement allèrent prendre position à la sortie de Serre ; la nuit se passa d'ailleurs sans autre incident.
Au petit jour, nos bataillons retournèrent dans leurs tranchées et continuèrent à les perfectionner, en exécution des instructions récemment reçues du Commandant en chef et par l'exemple des tranchées allemandes que l'on avait pu étudier tout à loisir, après notre avance sur la Marne. La nuit venue, le Régiment quitta ses positions pour aller cantonner aux fermes Toutvent et La Signy. Le 2 octobre nos unités s'établissaient en avant de la ligne Puisieux-Serre ; le Colonel installait son P. C. à la Briqueterie. Les Français passèrent la nuit dans les tranchées.
Le 3, à 10 heures, le 1er bataillon arrivait de Corbie et s'installait aussitôt dans les tranchées situées à l'est de Puisieux, avec la 1re section de mitrailleuses à sa droite ; les tranchées du 2e bataillon, appuyé par la 2e section de mitrailleuses et les 9e et 10e compagnies, étaient au sud, face à la ferme de Beauregard. Les 11e et 12e compagnies, toujours en réserve, s'étaient portées, l'une devant le château au sud-est du village, et l'autre en arrière de la Briqueterie ; un détachement de douaniers occupait le centre du pays.
A midi, commençait un violent bombardement qui dura trois quarts d'heure sans répit. Vers 17 heures, l'ennemi commença à déboucher d'Achiet-le-Petit, en utilisant les replis de terrain. Nos pièces, en batterie derrière la Briqueterie et tirant d'abord à 2.400 mètre, durent raccourcir de plus en plus leur tir.
Le Lieutenant-Colonel fut alors avisé que la 88e Division opérant sur notre gauche, avait été repoussée et se repliait sur Bucquoy, ce qui expliquait l'avance ennemie. D'autre part, les 18e et 22e Territoriaux, engagés devant la ferme de Beauregard depuis cinq jours, avaient décidément échoué dans leur tentative d'en déloger les Allemands.
La situation se compliquait donc singulièrement ; le feu de mousqueterie de l'ennemi devenait rasant et écrêtait les talus bordant la route de Puisieux à Beaucourt, tandis que ses obus arrosaient celle de Puisieux à Serre ; dans ce village même plusieurs fermes étaient incendiées. Sous la riposte énergique de notre artillerie, le tir des Allemands diminua peu à peu d'intensité à partir de 20 heures ; mais les renseignements parvenus sur leur avance faisaient prévoir pour le lendemain une attaque vigoureuse de leur part.
A 6 h.30, les batteries de Miraumont ouvraient le feu sur nos tranchées et, durant toute la journée, elles allaient appuyer l'action de l'infanterie d'un tir de plus en plus intense. Vers 10 heures, il devenait évident que les obus que nous recevions ne venaient plus seulement du sud, mais que d'autres batteries situées en avant d'Achiet-le-Petit, nous prenaient en écharpe. Il eut été essentiel que, de notre côté, l'artillerie put répondre avec une égale vigueur à ce tir convergent ; mais, dès 10 h.45, son feu, dont elle se montrait économe depuis le matin, cessait complètement, ses

munitions étant épuisées ; pendant tout le reste de la journée, nous ne devions plus entendre le son du canon français.
Cependant, l'attaque ennemie progressait de plus en plus, tendant à nous encercler. A midi 45, son infanterie nous prenait à son tour entre deux feux ; pénétrait dans la partie nord-est de Puisieux où leur énorme supériorité numérique facilitait singulièrement leur lutte contre le 1er bataillon et la 11e compagnie qui, leur faisant face, défendaient pied à pied le terrain. En même temps sur le front sud, le 2e bataillon et les 9e, 10e et 12e compagnies tenaient tête aux troupes qui avaient débouché, en masses profondes, de Beauregard. Nul au 21e n'ignorait que l'ordre avait été donné de tenir à tout prix jusqu'à ce que l'active ait pris position ; malgré ses pertes déjà nombreuses, le Régiment exécutait sa consigne à la lettre, sans autre espoir que de retarder le plus longtemps possible les progrès de l'ennemi qui nous opposait ses meilleures troupes, la fameuse Garde prussienne.
A 13 heures, le centre de Puisieux devenait intenable, de nombreux incendies y avaient été allumés par le bombardement ennemi. A 13 h.15, les douaniers lâchaient pied et, par le fond de la vallée, battaient rapidement en retraite vers la ferme de Toutvent ; notre artillerie, consciente de son inutilité, les suivait d'ailleurs. A 13 h.30, le 1er bataillon et la 11e compagnie, pliant sous le nombre, devaient se rabattre à leur tour sur la route de Puisieux à Hébuterne ; ils se décrochaient en bon ordre, bien qu'ils fussent serrés de près par l'ennemi qui, au fur et à mesure qu'ils reculaient, traversait le village sur leurs talons.
Les Allemands s'emparèrent bientôt du château et, occupant fortement un petit boqueteau situé au bord de la route de Puisieux à Serre, se mirent à « canarder » de dos la 12e compagnie, une section de celle-ci dut faire demi-tour pour répondre à leur feu. Malgré la situation critique où ils se trouvaient, les 2e et 3e bataillons se cramponnaient à leurs positions avec une ténacité de vieux soldats. Mais à 15 heures, la situation s'aggravait encore ; le 22e Territorial qui occupait sur notre droite, les tranchées en avant de Serre, en était chassé ; de ce fait, notre Régiment combattant désormais seul, était entouré de trois côtés, et sa ligne de retraite allait être coupée.
Le Lieutenant-Colonel estimant qu'il avait fait tout ce qui était humainement possible pour remplir la mission qui lui avait été confiée, se décida alors à donner l'ordre de la retraite générale. Cette opération s'exécuta dans les conditions les plus dures ; le Régiment, débordé de droite et de gauche, était obligé de se rejeter à travers champs, la route de Puisieux à Hébuterne ne pouvant plus être utilisée, balayée qu'elle était par la mitraille ; sous le feu d'enfer de l'ennemi qui, profitant du désarroi, prodiguait ses shrapnells, beaucoup des nôtres furent tués ou blessés ; d'autres ne purent s'échapper à temps et restèrent entre les mains des Allemands.
Le Lieutenant-Colonel **DURAND**, en quittant, le dernier, son poste de commandement de la Briqueterie, s'était rendu dans un boqueteau situé en bordure de la route de Serre, à la sortie de Puisieux, et d'où il pouvait observer ce qui se passait ; de là, il voulut gagner Serre en se défilant derrière le talus de la route, pour éviter la crête battue par les balles. Il fit passer devant lui les cyclistes qui l'accompagnaient, soudain le dernier de ceux-ci entend un cri et se retourne vivement, le Colonel était renversé contre le talus et murmurait : « *Je suis touché* ». Le cycliste s'agenouille auprès de lui, lui prend les mains, lui parle mais le Colonel couché sur le dos, les yeux fermés, ne répond pas, la blessure au-dessous du sein droit laisse couler sur la tunique une faible quantité de sang. Le sergent cycliste survient à son tour, nos camarades essayent d'enlever ensemble leur chef, mais un brancard est nécessaire et on n'en trouve pas. L'ennemi qui a dépassé Puisieux s'avance rapidement et force est aux survivants de rejoindre au plus vite le Régiment qui, traversant Hébuterne sans s'arrêter, allait se reformer à Sailly-au-Bois, à 7 kilomètres à l'ouest de Puisieux.
Pendant ce temps, les Allemands s'établissaient à Serre et à Gommécourt, au nord ; mais leur avance s'arrêtait devant Hébuterne et Foncquevillers, car les efforts désespérés des Territoriaux

avaient du moins laissé le temps d'arriver au XXe Corps que l'on attendait d'un moment à l'autre. On sait que par la suite, l'ennemi, malgré tout son acharnement, ne devait plus réussir à dépasser cette limite.
Notre Régiment avait chèrement payé la part ingrate mais utile qu'il avait prise à ces opérations d'octobre qui devaient marquer, sur tout le front aussi bien qu'en Artois, l'arrêt définitif de l'avance allemande. Outre le Lieutenant-Colonel **DURAND**, si malheureusement laissé aux mains de l'ennemi nous comptions 478 disparus et 87 blessés que nous avions emmenés avec nous.
C'est le cœur serré que, le soir de ce 4 octobre, chacun constata autour de soi, les vides qui s'étaient creusés dans chaque compagnie et commenta la disparition tragique du Colonel. Comme on n'avait pu s'assurer de l'exacte gravité de sa blessure, certains se berçaient encore de l'espoir qu'il serait un jour rendu aux siens ; mais on devait apprendre par la suite qu'il était bien mort et que les Allemands lui avaient édifié une tombe à l'endroit même où il avait été frappé. Le Lieutenant-Colonel laissait d'unanimes et vifs regrets dans le Régiment où sa bienveillance naturelle l'avait fait aimer de tous. La peine que l'on ressentait comme après un cruel deuil de famille, doublait l'horreur de cette tragique journée. Son rare courage lui avait valu aussi l'admiration de ses hommes, et c'est son exemple qui avait certainement contribué pour beaucoup à affermir le moral. Il tomba, d'ailleurs, victime de l'intrépidité avec laquelle il conserva ses positions jusqu'à la limite extrême du possible, et resta lui-même sur la brèche le dernier pour surveille la retraite de son Régiment. Une citation à l'ordre de l'Armée venait peu après rendre à sa mémoire l'hommage qui lui était dû.
Le 21e Territorial garda toujours l'empreinte des brillantes qualités de son premier chef, qui, appelé trop tôt au sacrifice suprême, ne devait pas connaître toute la bravoure au feu et toutes les solides qualités que devait encore acquérir après ces premiers jours d'épreuve le beau Régiment qu'il avait créé.

V

Défense de Foncquevillers.

Dans l'après-midi même du 4 octobre, un officier supérieur avait été désigné pour remplacer le Lieutenant-Colonel **DURAND**, c'était le Lieutenant-Colonel **ANGELBI**, appartenant à l'État-Major des Divisions Territoriales ; mais le 21e jouait de malheur, car, quelques instants après, son nouveau chef était mortellement blessé au nord de Puisieux, avant d'avoir pu prendre contact avec le Régiment. Ce fut donc le chef du 1er bataillon qui en prit provisoirement le commandement.
Le 5 octobre, à 5 h.30, le Régiment, reformé tant bien que mal, se rassemble à deux kilomètres au nord de Sailly-au-Bois, devant la ferme-château de la Haye, vaste exploitation agricole dépendant de la commune de Foncquevillers ; cette ferme encadrée dans un petit bois dominant une plaine rase, constituait un point stratégique important. Durant toute la matinée on vit arriver là des isolés ou des petits groupes de soldats qui, dans la retraite de la veille, s'étaient trouvés séparés de leurs unités.
A 16 h.30, l'infanterie allemande essayant de déboucher de Gommécourt, un engagement se produisit au nord-est du côté de Foncquevillers, et, à 8 heures, le 1er bataillon recevait l'ordre de se porter dans ce village. La 1re compagnie s'établissait dans les tranchées situées à droite du Calvaire, face à la ferme de la Brayelle ; la 3e compagnie occupait la lisière nord-est du village, pendant que

les autres creusaient des tranchées au sud-est.
Dans la nuit du 5 au 6, un violent combat se livra sans résultat appréciable en avant de nos lignes. Le 6 au matin, le 1er bataillon était relevé par un autre Régiment Territorial, et juste à ce moment les tranchées de la 1re compagnie étaient prises d'enfilade par le tir d'une mitrailleuse ennemie installée dans une maison de Gommécourt. La relève terminée avec peine et non sans pertes, le 1er bataillon alla cantonner à Couin, à 4 kilomètres à l'ouest de la ferme de la Haye.
Les jours suivants, nos unités achevèrent de se reconstituer et procédèrent d'autre part à l'organisation défensive de la ferme. Les 2e et 3e bataillons y demeurèrent jusqu'au 8 octobre et travaillèrent sans cesse à améliorer ce centre de résistance en utilisant, conformément aux instructions renouvelées du Grand Quartier Général, les leçons de cette guerre qui devait porter à un si haut degré de perfection l'art de la fortification en campagne.
Quant au 1er bataillon, il retournait, le 9 octobre, à 7 heures, à 7 heures, à Foncquevillers qu'il devait défendre concurremment avec des troupes de l'active et un bataillon du 22e Territorial. L'occupation des tranchées s'effectua lentement, la relève ne pouvant avoir lieu que homme par homme, vu la proximité de l'ennemi. Les compagnies prirent chacune leurs précédents emplacements ; toutefois, la 2e, en réserve au sud du village, se porta, à la première alerte, face au nord, dans un chemin creux. Vers 14 heures, en effet, l'ennemi faisait une tentative pour déborder le village de ce côté, mais le trouvant fortement occupé, n'insista pas ; ses batteries se bornèrent à nous bombarder pendant que se poursuivait fiévreusement l'amélioration de nos tranchées.
D'autre part, la défense du village était renforcée par l'installation de réseaux de fil de fer et de nombreuses barricades. Ce même jour, à 16 heures, une section de la 2e compagnie qui travaillait à l'une de celle-ci avait deux sergents et six hommes tués, un sergent et dix hommes blessés, par un seul obus.
Le 10 octobre, la canonnade ennemie reprit avec une intensité particulière ; à la ferme de la Haye, un obus faisait encore de terribles dégâts, en tuant cinq hommes du 21e, trois artilleurs et vingt et un chevaux d'une batterie installée non loin de là. A Foncquevillers, le 1er bataillon subissait un bombardement ininterrompu, de 10 heures à 17 heures. Vers le soir, la 4e compagnie se porta au sud-est de Bienvillers pour garder la route d'Hannescamps contre toute surprise.
Le lendemain, au petit jour, les Bavarois profitant d'un brouillard épais, attaquèrent à la baïonnette une tranchée occupée par le 153e d'active, en avant du cimetière. Comme la relève se faisait à ce moment même, cette surprise jeta le désarroi dans nos rangs et une panique se produisit. Le commandant de la 1re compagnie du 21e rallia alors divers éléments de notre Régiment et de l'active, et mit le cimetière en état de défense, tandis qu'une contre-attaque vigoureusement conduite par un capitaine du 153e, et à laquelle participa une partie de nos hommes, obligeait l'ennemi à reculer. Les Allemands occupant encore une maison attenant au cimetière, quelques soldats pénétrèrent, sous les ordres du sergent-major de la 3e compagnie, dans un hangar qui se trouvait en face ; et, de là, dirigèrent sur eux une vive fusillade jusqu'à ce qu'ils eussent arboré un linge blanc ; quinze Bavarois, dont un sous-officier, furent ainsi faits prisonniers.
La 3e compagnie, placée à la droite de la 1re, faisait également face à l'ennemi dans un corps à corps acharné, ne reculant que pied à pied jusqu'à l'entrée du village, puis jusqu'à la barricade située près de l'église. De là, elle se porta à la lisière est de Foncquevillers où elle tint ferme, malgré le bombardement intense et les attaques répétées de l'adversaire. Entre temps la 4e compagnie s'était jointe à ses dragons pour occuper les tranchées du côté d'Hannescamps ; elle fut ensuite placée en soutien d'une batterie de 75.
Le lendemain, la journée fut relativement calme ; mais vers 20 heures puis vers minuit, les Allemands tentèrent deux nouvelles attaques ; malgré leur feu nourri sur tout le front, ils furent

repoussés. Le 13, le bombardement reprit de nouveau et l'élan de l'ennemi vint encore se briser devant nos positions défensives ; durant toute la nuit, il continua à bombarder Foncquevillers avec rage, tout en n'occasionnant guère, heureusement, que de gros dégâts matériels.
La même nuit, il tentait une attaque infructueuse sur Hébuterne ; repoussé de côté également, à la suite d'une offensive du XXe Corps. Le Général commandant ce Corps d'Armée signalait que, dans le seul chemin creux situé à l'est de ce village, les Allemands avaient laissé, en se retirant, plus de 400 cadavres. Cet échec parut leur être sensible ; les jours suivants s'écoulèrent, en effet, dans un calme inaccoutumé.
Le 15 octobre, le Régiment recevait du dépôt de Rouen, pour compenser en partie les pertes subies au combat de Puisieux, un renfort de 250 hommes et, le lendemain, arrivait à la ferme de la Haye. Le même jour allait se dérouler là un drame qui laissa dans la mémoire de tous ceux qui en furent témoins un souvenir poignant.
A 11 h.30, le bombardement de la ferme recommençait ; les premiers obus tombent soit en avant soit au-delà des tranchées, et d'ailleurs n'éclatent guère que dans la proportion de deux sur cinq. Mais. Au bout d'un quart d'heure, le tir de l'artillerie allemande augmente d'intensité, et il a été visiblement rectifié ; les obus se rapprochent de la ferme ; les soldats du 26e, rassemblés autour des feux de cuisine, vont chercher un abri dans les caves.
A midi 45, le Lieutenant-Colonel **PRAT**, qui venait de recevoir le commandement du Régiment et dont le bureau était au premier étage de la ferme, fait descendre le drapeau et les archives du Régiment dans le couloir du rez-de-chaussée, et il s'y rend lui-même. Il est rejoint par plusieurs officiers de l'État-Major du 21e, ainsi que par des officiers du 26e d'infanterie et du 39e d'artillerie. Les obus cependant tombent de plus en plus nombreux et de plus en plus proches dévastant la cour et crevant les toits.
A l'observation qui lui est faite par des officiers d'artillerie que la situation devient périlleuse et que mieux vaudrait descendre dans les caves, le Colonel répond que celles-ci sont déjà trop petites pour les hommes et qu'il serait inhumain de les en faire sortir pour s'y réfugier. Il reste donc dans le couloir avec quelques officiers du 21e tandis que d'autres traversent le jardin de la ferme pour essayer de gagner les tranchées. Tout à coup un obus éclate sur le perron même ; la porte est déchiquetée ; le Lieutenant-Colonel **PRAT** tombe gravement atteint ; à côté de lui le lieutenant **LEBLOND**, porte-drapeau, le sergent **BETTON** et le sergent **VINCENT** sont mortellement frappés.
Pendant qu'on relève les mourants, on s'empresse auprès du Lieutenant-Colonel **PRAT** qui, sans plus paraître songer à lui-même, règle encore diverses questions de service et donne quelques indications relatives au rapport qu'il avait commencé sur la disparition du Lieutenant-Colonel **DURAND**.
Une voiture d'ambulance arrive alors et le Colonel y est déposé ; il a encore la présence d'esprit de remettre à ce moment au médecin qui l'accompagne un paquet de pansement qu'il avait sur lui, en faisant la remarque que devenu inutile pour lui, ce paquet sera peut-être utile à un autre. Il adresse un dernier adieu à ceux qui l'entourent, les encourageant à faire tout leur devoir ; ses dernières paroles sont : « *Ayez plus de chance que moi !* » La voiture part pour l'ambulance divisionnaire de Louvencourt, au milieu de l'émotion de tous.
A 22 heures, le Lieutenant-Colonel y rendait le dernier soupir.
Il était inhumé le lendemain au cimetière de Louvencourt, et quelques heures après, le lieutenant **LEBLOND** et le sergent **BETTON** étaient enterrés à Bayencourt ; le Général **VIGY**, commandant la Division, et le Général **LAVERGNE**, assistaient à ces cérémonies, ainsi que M. **CLÉMENT**,

chef d'escadron à la garde républicaine [1], appelé le jour même au commandement de notre Régiment si douloureusement éprouvé par la perte successive de trois Chefs de Corps.
La situation du 21e demeura sans changement, jusqu'au 25 octobre, où il reçut l'ordre de se diriger vers le sud, en réserve de la IIe Armée. Il quitta le jour même les positions qu'il occupait depuis vingt jours et qu'il laissait considérablement améliorées aux unités venues pour le relever. Par la suite, nos Territoriaux allaient se familiariser de plus en plus avec cette manière de combattre si nouvelle, si contraire au génie de notre race, exigeant une ténacité et une patience que l'on n'avait jamais eu à demander à l'Armée Française et qui devait prendre un nom significatif : la « Guerre d'usure ».

Ancestrami

1 Nommé Lieutenant-Colonel le 13 janvier 1915.

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

DEUXIÈME PARTIE

———

DANS LA SOMME

Ancestramil

VI

En réserve d'armée.

Le 22 octobre 1914, le « Groupe des Divisions Territoriales » auquel appartenait le Régiment était dissous ; le Général **d'AMADE** qui le commandait d'abord avait été remplacé le 18 septembre par l'ancien Généralissime **BRUGÈRE** et celui-ci, dans son ordre du jour d'adieu, tint à rendre ce témoignage à ses troupes :
« *Grâce à votre zèle, à votre dévouement et à votre abnégation, le Général a pu remplir la mission confiée à son patriotisme.* »
Cette mission avait été d'appuyer la gauche de la IIe Armée, constituée le 20 septembre sous les ordres du Général **de CASTELNAU**, qui venait de s'illustrer dans la défense du Grand-Couronné de Nancy. Elle avait été d'autant plus importante qu'il s'agissait d'empêcher les armées allemandes de nous tourner. Vers la fin de septembre, en effet, l'action qui avait eu des résultats si décisifs sur la Marne, s'était étendue vers le Nord et le communiqué officiel du 2 octobre pouvait dire : « *Le front de combat se prolonge actuellement dans la région au sud d'Arras* ». C'est dans cette région, on l'a vu, que le Régiment et le « Groupe des Divisions Territoriales » avaient opéré, ayant ainsi l'honneur de garder, pendant quelques jours au moins, l'extrême-gauche des armées françaises.
L'Armée du Général **de CASTELNAU** s'était fortement établie entre l'Oise et la Somme, dans la région de Lassigny, Roye et Péronne ; elle avait été constituée elle-même pour appuyer l'Armée de **MAUNOURY** qui, on se le rappelle, représentait la gauche de nos forces au moment de la bataille de la Marne. Mais ce n'était pas encore assez pour s'opposer aux efforts de l'adversaire qui voulait se venger sur notre aile de ses échecs au centre ; aussi, dès le début d'octobre, une autre Armée était-elle établie plus haut, c'était l'Armée du Général **de MAUD'HUY**, occupant la région d'Arras et Lens, et s'étendant vers le Nord pour donner la main aux Divisions sorties de Dunkerque.
C'était là ce que l'on a appelé « *la course à la mer* », course de vitesse ennemie, essayant sans cesse de se dérober l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la limite naturelle mettant fin à cette tactique, et prolongeant les fronts en présence jusqu'à la mer du Nord. La malheureuse et vaillante Armée belge, sortie d'Anvers le 9 octobre et, couverte par le groupement de marins français et anglais, vint établir sur l'Yser la barrière qu'il faudra renforcer sans cesse. Puis la jonction avec ces forces se fit par la nouvelle Armée française de Belgique, placée sous les ordres du Général **d'URBAL**, et enfin par l'Armée anglaise, ramenée, vers le 20 octobre, de la région de l'Aisne à celle de la Lys. Les trois Armées des Généraux **de CASTELNAU, de MAUD'HUY** et **d'URBAL** formaient dès lors le Groupe d'Armées du Général **FOCH**, auquel le Généralissime avait confié la

haute direction des opérations du Nord.
C'est à ce moment que la 82e Division Territoriale, rendue disponible par la dissolution du groupe **BRUGÈRE**, fut désignée pour faire partie de la réserve de la IIe Armée dont le front s'étendit alors jusqu'au sud d'Arras ; notre Division avait ordre de se porter dans la région de Roye où le Général **de CASTELNAU allait** interdire à nouveau à l'adversaire la route de la capitale. Parti le 25 octobre, à midi, de la ferme de la Haye, le Régiment passait, avec la Division par Acheux, Baizieux, Corbie, Villers-Bretonneux, Moreuil et Cantigny et gagnait, le 29 octobre, Montdidier (1er bataillon) et Ételfay (État-Major, 2e et 3e bataillons). Dès son arrivée, il était désigné pour établir des tranchées de soutien à huit kilomètres environ en avant de Montdidier, du côté de Fescamps.
Cette région de Roye venait de connaître les combats les plus sanglants ; c'est là que la guerre s'était portée avec le plus d'intensité pendant tout le mois d'octobre ; les communiqués répétaient sans cesse cette information diversement graduée et impressionnante dans sa concision : « *Action de plus en plus violente entre Chaulnes, Roye et Lassigny...* » C'est que cette région détenait peut-être le nœud de la situation, étant donné toutes les grandes routes dont Roye se trouve être le carrefour ; l'ennemi pouvait y amener des renforts de trois directions différentes et trois voies y étaient ouvertes pour Paris : par Montdidier et Clermont, par Estrées-Saint-Denis et Senlis, par Lassigny et Compiègne. Malgré les efforts furieux des Allemands, le Général **de CASTELNAU** avait tenu bon jusqu'à ce jour, et notre Régiment avait la joie d'entrer dans son Armée au moment même où elle remportait un grand succès ; le 30 octobre, en effet, nos troupes enlevaient d'assaut le village de Quesnoy-en-Santerre.
Ce brillant fait d'armes leur valut les félicitations du Généralissime et, peu après, celles du Président de la République venu visiter les Quartiers Généraux des Armées du Nord.
Le souvenir de cette visite du Président est resté gravé dans bien des mémoires, par suite d'un de ces incidents héroï-comiques qu'on aimait à conter dans les chambrées ou plutôt les tranchées. Le 4 novembre dans l'après-midi, alors que M. **Raymond POINCARÉ** venait de quitter les quartiers généraux des IVe et XIVe Corps établis à Devenescourt, pour gagner la route de Montdidier, l'automobile présidentielle s'embourba dans le chemin de Becquigny à Lignières, que les pluies torrentielles des jours précédents avaient rendu peu praticables pour d'aussi somptueux véhicules. Le Régiment se trouvait alors en réserve dans les bois qui longent la route et ce furent plusieurs soldats débrouillards de notre peloton cycliste qui eurent l'honneur de dégager la voiture et de recevoir les aimables remerciements du Chef de l'État, sous le regard amusé des camarades accourus.
Le Régiment ne se trouvait pas en entier ce jour-là dans les bois de Lignières car le 1er bataillon en avait été détaché dès le 31 octobre. Il avait reçu l'ordre de se rendre au Quesnel, à six kilomètres au nord-ouest du Quesnoy-en-Santerre, pour se mettre à la disposition du Général commandant le XIVe Corps. La nuit suivante, il avait été dirigé dans les tranchées de seconde ligne en avant de Folies, au sud de la route de Rouvroy-en-Santerre à Bouchoir, sous le commandement du Colonel commandant le 250e d'infanterie. Dès la première nuit ces tranchées furent violemment bombardées, car Les Allemands allaient tenter par des attaques répétées de reprendre le Quesnoy-en-Santerre. Jusqu'au 7 novembre, ces assauts furieux ne cessèrent pas, mais, dès le 3, nos troupes progressaient à l'est du Quesnoy jusqu'à hauteur de Parvillers et bientôt notre position était définitivement consolidée.
Entre temps, notre bataillon travaillait à l'amélioration des tranchées de Folies, et à l'établissement d'un large boyau les reliant au village du Quesnoy, sur une longueur de plus de deux kilomètres. Il poursuivit ses travaux jusqu'au 13 novembre, sous un bombardement continuel, et, le plus souvent privé d'aliments chauds, par suite des difficultés de ravitaillement ; il retourna ensuite cantonner au

Quesnel où il put jouir d'une semaine de repos bien gagné, en attendant d'aller rejoindre le Régiment.
Pendant que ces événements se déroulaient, les 2e et 3e bataillons du 21e suivaient d'autres opérations, un peu plus au sud, sous les ordres du Général **BOELLE**, commandant le IVe Corps ; il s'agissait de tenter sur Andechy, à quatre kilomètres au-dessous du Quesnoy, le coup qui avait si bien réussi sur ce village.
Le gros du Régiment continuait à cantonner à Ételfay où il rentrait toutes les nuits, prêt à repartir au premier signal, mais chaque jour il allait se mettre en réserve derrière les forces engagées. Le 1er novembre, il s'établit en halte gardée à l'ouest du cimetière de Davenescourt. Les 2 et 3, il se porte un peu plus au sud dans le bois de la Ville, à la sortie nord de Figuières.
Le 4 novembre, l'attaque projetée se déclenche, nos bataillons occupent le bois situé au carrefour des routes Montdidier-Guerbigny et Lignières-Becquigny. Les 5, 6 et 7 novembre, nous reprenons à peu près ces mêmes emplacements et l'action continue avec violence sur Andechy. Le 7, on prévoit une intervention du 21e pour faire face à une contre-attaque éventuelle venant de la direction de Roye ; aussi les commandants de bataillon et de compagnie vont-ils reconnaître des tranchées à cheval sur la route de Roye à Montdidier, en avant de Grivillers, mais, par la suite, cette intervention ne sera plus nécessaire. Nos troupes ne réussissent pas, il est vrai, à s'emparer d'Andechy, mais elles du moins font une avance sérieuse dans cette direction et l'ennemi est solidement contenu.
Après une journée de repos, les bataillons d'Ételfay furent chargés de l'organisation défensive d'une ligne partant du sud de Lignières et allant dans la direction de Piennes, au sud de la route de Montdidier à Roye, et ils poursuivaient ces travaux jusqu'au 20 novembre, avant d'être envoyés, ainsi que le 1er bataillon, dans les tranchées où ils devaient passer une partie de l'hiver.

VII

Dans les tranchées de Beuvraignes et de l'Échelle-Saint-Aurin.

La situation assez normale du Régiment réparti entre deux Corps d'Armée, devait cesser le 21 novembre ; à cette date, il était affecté tout entier au IVe Corps et mis à la disposition de la 7e Division, dont le siège était à Fescamps. Le 1er bataillon quittait donc le Quesnel pour rallier le Régiment à Ételfay, le 24, après avoir cantonné pendant trois jours à Hangest-en-Santerre. Mais, pour être attachés à la même Division, les bataillons n'en devaient pas moins être de nouveau séparés ; tandis que les 1er et 3e bataillons allaient se relever mutuellement dans les tranchées de l'Échelle-Saint-Aurin, tout en revenant prendre leurs cantonnements de repos à Ételfay, le 2e bataillon était détaché dans les tranchées de Beuvraignes d'où ses compagnies allaient se reposer à Bus, à deux kilomètres à l'est de Fescamps.

C'est le 25 novembre que ce bataillon, renforcé des sections de mitrailleuses, rejoignait à Bus le 103e Régiment d'active avec lequel il devait s'amalgamer pour l'occupation du secteur. Au moment

où tous ces éléments étaient massés dans les rues du village, un avion allemand survola nos lignes et peu après Bus subissait un copieux bombardement qui, heureusement, ne causa que de dégâts matériels.
Ce secteur dit de Beuvraignes se divise en trois sous-secteurs qui ont d'ailleurs cette particularité de ne comprendre ni l'un ni l'autre le village de Beuvraignes resté occupé par l'ennemi.
Le front du sous-secteur nord par l'est de Tilloloy sur la route nationale de Paris à Lille ; il s'étend jusqu'au chemin allant de cette route de Beuvraignes et le coupe à une distance d'environ 500 mètres de ce village. De ce point part le second sous-secteur qui va vers le sud, jusqu'au Cessier où il touche presque les premières défenses de Beuvraignes. Là le front se redresse et le troisième sous-secteur s'étend jusqu'à la voie ferrée de Compiègne à Péronne. A partir de la gare de Beuvraignes, cette ligne est entre les mains des Allemands qui ne peuvent toutefois l'utiliser dans cette région où elle est trop à portée de notre artillerie.
Chaque sous-secteur devait être occupé par trois compagnies du 103e et une compagnie du 21e, trois compagnies également de l'active et une des nôtres restant en réserve à Bus, où s'était établi le poste de commandement de notre bataillon. Les unités aux tranchées occupaient deux jours la première ligne qui s'avançait parfois à moins de cinquante mètres de l'ennemi, puis deux jours la seconde ligne, puis de nouveau deux jours la première ligne et ainsi de suite pendant douze jours avant d'aller jouir d'un repos bien relatif de quatre jours à Bus.
Les tranchées de première ligne comme celles de deuxième ligne étaient plutôt mal organisées ; construites à la hâte sous le feu de l'ennemi, elles n'offraient pas d'abris couverts ; toutefois les éléments de seconde ligne n'occupaient la tranchée qu'en cas d'alerte et pouvaient s'abriter un peu en arrière, dans les maisons et caves de ce qui restait des villages de Tilloloy et du Cessier.
Dès le premier soir, le 26 novembre, nos troupes étaient accueillies par une vive fusillade et, dans la suite, fusillade et canonnade allaient se reproduire chaque jour. C'est bien la guerre de tranchées, sans le stimulant de l'entrain des marches en avant et qui n'en demande que plus de force de caractère et d'endurance. Nous faisons à ce moment, connaissance avec les fameux « minenwerfer » appelés vulgairement « seaux à confiture », à cause de leur forme cylindrique rappelant cet ustensile en effet ; mais cette confiture a des propriétés plutôt amères, car à peine le seau s'est-il répandu à terre que tout est bouleversé alentour avec de multiples et formidables explosions, laissant aux plus courageux un vide au creux de l'estomac ! On ne dira jamais assez la force d'âme qu'il faut aux veilleurs des tranchées pour rester l'œil et l'oreille aux aguets malgré ce tintamarre infernal et cette menace sans cesse suspendue sur leur tête.
Pour que la fête soit complète, on se bat aussi à coup de mines ; le 28 novembre, les Allemands essaient d'en faire sauter une qu'ils ont creusée sous la tranchée occupée par la 6e compagnie, mais cela leur porte malheur ; l'explosion mal combinée, se fait par la sape qui aboutit à leur propre tranchée et c'est eux qui sautent ! De plus, comme les survivants terrifiés par ce coup imprévu, s'enfuyaient à terrain découvert vers leur seconde ligne, notre compagnie ouvrit le feu et en abattit un grand nombre. Quelques jours après, le 2 décembre, c'était à notre tour de « tirer le cordon », mais dans de meilleures conditions ; quelques hommes du génie, après avoir creusé une sape de cinquante mètres de long, faisaient sauter la maison de Beuvraignes, où s'abritait une mitrailleuse qui nous gênait beaucoup.
A la mi-décembre, la lutte faillit prendre un autre caractère. Un ordre du jour du généralissime, en date du 17 décembre, annonce aux troupes que « *l'heure des attaques a sonné... après avoir contenu l'effort des Allemands, il s'agit maintenant de le briser* ». Ces attaques ont surtout eu lieu, on le sait, en Belgique, au nord d'Arras et en Champagne ; c'est elles qui ont abouti à la prise de Saint-Georges, sur l'Yser, le 28 décembre, et à la prise de Perthes, le 8 janvier. Mais une diversion devait

avoir lieu aussi dans notre secteur, avec comme objectif la voie ferrée. Le 16 décembre, notre artillerie redouble son feu sur Beuvraignes et, à 20 heures, notre bataillon est alerté en même temps que ceux de l'active. Le 17 et le 18, c'est une fusillade ininterrompue sur les positions ennemies pendant que le bombardement continue. Le 19, à 20 heures, des sections du 103e pénètrent à l'assaut dans Beuvraignes, mais sont arrêtées par un tir terrible de mitrailleuses. Le 20, de nouveau fusillade et canonnade réciproques et, le lendemain, le 103e tente une nouvelle attaque qui, malheureusement, ne réussit pas mieux que la première. Après avoir reconnu ainsi les forces massées dans cette région, le Commandement n'insista pas et, le 28 décembre, le 103e était relevé avec tout le IVe Corps ; le Régiment, tout en restant sur place, passait à la disposition de la 26e Division et le 2e bataillon s'amalgamait dès lors avec le 92e Régiment d'Infanterie.
Avant de quitter le secteur, le Lieutenant-Colonel du 103e adressa au commandant du 2e bataillon une lettre des plus élogieuses pour remercier ses hommes « *de la collaboration dévouée et de l'aide précieuse qu'ils avaient prêtées à son Régiment dans le service particulièrement pénible et périlleux de la garde des tranchées de Beuvraignes* ». Notre Chef de Corps tint à s'associer par des citations collectives à ces félicitations qui venaient consacrer l'effort fourni par notre bataillon et nos sections de mitrailleuses.
Ces citations ne récompensaient pas seulement la bonne tenue du bataillon au feu, mais aussi l'endurance extraordinaire dont il avait fait preuve au milieu des circonstances les plus défavorables. Il avait eu à supporter, en effet, en plus de l'énervement des alertes incessantes, les fatigues des travaux qui alternaient presque sans répit avec la garde, pour réorganiser le secteur trouvé dans un état si précaire. D'abord, c'est un abri de mitrailleuse qu'il faut établir au sud de Tilloloy, puis ce sont des boyaux pour communiquer de l'arrière avec la première ligne, et toujours ce sont les tranchées qu'il faut améliorer au point de vue de la défense et de la sécurité. Une note revient constamment dans le « Journal des Marches et Opérations » du Régiment : « *Les hommes sont très fatigués par les veilles et les travaux.* »

Et encore tout cela serait-il supportable sans la mauvaise saison et les pluies continuelles qui inondent tout. Les travaux faits dans la terre sablonneuse de la région évoquent ceux du héros de la légende, *Sisyphe*, réduit à repousser sans cesse le rocher qui lui retombe toujours sur les bras ; les boyaux se transforment en ruisseaux infects et on a parfois de la boue et de l'eau jusqu'aux genoux ; les soldats prennent des allures d'égoutiers avec leurs bottes qu'ils improvisent dans la toile. A la fin de décembre, l'eau atteint, à certains endroits, un mètre de profondeur.
On imagine ce que peut être la vie quotidienne dans de pareilles conditions ; c'est non seulement la saleté obligatoire, mais chaque geste rendu pénible, tout repos et répit rendus impossibles ; c'est l'éternelle « corvée de boyaux » qui se surajoute aux autres tâches, c'est l'humidité et le froid qui vous pénètre de plus en plus sans qu'aucun abri ne puisse offrir le moindre réconfort au poilu transi qui vient de monter une garde pénible et périlleuse. Quand on songe à cette vie que le bataillon a endurée là, on est confondu qu'il n'y ait presque pas eu de malades, c'était évidemment faire la preuve que le Territorial s'adaptait merveilleusement à la vie de tranchée et, à vrai dire, on ne s'est pas fait faute par la suite d'exploiter ces robustes qualités...
Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cette existence n'ait pas plus atteint la santé morale de nos camarades que leur santé physique. Dans la boue jusqu'au cou ou presque, ils ont encore l'entrain nécessaire pour se livrer aux plaisanteries chères de notre race. Un jour, ayant trouvé dans les ruines de Tilloloy un chapeau haut de forme qui, à distance, pouvait donner l'illusion d'un couvre-chef respectable, même pour un Président, quelques gais lurons le placèrent au bout d'un bâton, en lui faisant faire des inflexions, comme pour saluer, et en criant : « *Vive*

POINCARÉ ». L'effet désiré ne tarda pas à se produire sous la forme d'une grêle de balles ; mais les Allemands se voyant joués, tirent à leur tour un mannequin qu'ils élevèrent au-dessus de leur tranchée. Les nôtres se mirent alors à tirer posément, comme à la cible, si bien que ceux d'en face, un moment désarmés par cette audace endiablée, marquèrent les coups en faisant des rigodons avec un petit drapeau.
Mais ces jeux, on le devine, ne duraient pas longtemps ; bientôt la fusillade reprenait pour de bon ; du moins après des intermèdes de ce genre, chacun reprenait-il plus gaillardement la rude tâche quotidienne.
Pendant que ces péripéties se déroulaient dans le secteur de l'Échelle-Saint-Aurin, c'est le 3e bataillon qui se rendit d'abord dans ces tranchées, le 24 novembre au soir, pour être relevé quatre jours après par le 1er avec lequel il alterna dans les mêmes conditions par la suite. L'Échelle-Saint-Aurin se trouve à deux kilomètres au sud d'Andechy ; c'était une pointe avancée que les Allemands entouraient de trois côtés. Dans le village même, tenu par les 102e et 103e Régiments d'active qui se relèvent mutuellement, une de nos compagnies est mise directement sous les ordres du commandant du secteur ; tandis qu'une section, à tour de rôle, fournit les sentinelles des postes d'observation, les trois autres sections sont assez bien cantonnées dans les cages ; les postes d'observation, par contre, sont aussi périlleux que possible, placés qu'ils sont dans les marais du nord-ouest de l'Échelle ; rien que pour s'y rendre on y risque sa vie, car si pour éviter la noyade, par les pluies diluviennes, on monte sur le talus du boyau, la fusillade ennemie crépite aussitôt.
Les tranchées proprement dites, partaient de l'Échelle et s'étendaient dans une direction nord-ouest qui avait le grand inconvénient de permettre à l'ennemi, fortement retranché dans le ravin de Saint-Aurin, de les prendre en enfilade. Nous en occupons la seconde ligne avec l'effectif d'une compagnie de jour et de deux la nuit ; le reste du bataillon est en réserve dans les abris du bois de Guerbigny où sont également établis le poste de commandement et les cuisines ; comme dans le secteur de Beuvraignes, les unités disponibles sont employées à l'amélioration et l'entretien des tranchées. Ces travaux se poursuivent même pour celui des deux bataillons qui se trouve à Ételfay, car deux jours sur quatre il est mis à la disposition du génie pour terminer à Fescamps les tranchées commencées par le Régiment à la fin d'octobre. Ces exercices furent entrecoupés, le 4 décembre, par la revue passée par le général **BOELLE**, qui se déclara très satisfait de la tenue de nos unités.
L'affaire du 17 décembre n'eut pas de répercussion spéciale dans le secteur de l'Échelle-Saint-Aurin, où nous nous tînmes purement sur la défensive ; notre compagnie de l'Échelle fut toutefois approvisionnée à 10.000 cartouches. Cette précaution n'était pas superflue car depuis la nuit du 5 au 6, l'ennemi paraissait redoubler d'activité sur ce front, bombardant jusqu'au bois occupé par les réserves ; le 11, ses obus avaient abattu le clocher de l'Échelle, mais, par la suite, ses préoccupations se portèrent plus au nord sous l'effet d'une action énergique de nos troupes qui s'étaient emparé d'une ligne de tranchées aux environs de Lihons.
Dans la nuit du 4 au 5 janvier, le Régiment fut relevé du front par le 71e Territorial et prit ses cantonnements de repos. Dans la matinée du 5, les compagnies rallièrent Ételfay, les unes après les autres, retrouvant les « veinards » qui avaient pu y célébrer les fêtes de Noël et du jour de l'an.
L'arrivée des hommes du 2e bataillon, tous revêtus des pieds à la tête de leur glorieux manteau de boue, fut saluée par les manifestations enthousiastes de leurs camarades et de la population ; ils incarnaient bien, avec leurs uniformes souillés, leur mine à la fois terreuse et énergique, leur longue barbe, les fameux « poilus » des tranchées immortalisés par l'image. Ces acclamations sympathiques accueillirent tout le Régiment à son passage à Montdidier, quelques heures plus tard, pour aller passer la nuit au nord de cette ville, dans les villages de Courtemanche (État-Major et 2e bataillon), Maresmontiers (3e bataillon) et Gratibus (1er bataillon). Le lendemain matin, des autobus

échelonnés sur la route de Montdidier à Amiens emportaient le Régiment et le déposaient dans l'après-midi à Talmas, à quinze kilomètres au nord d'Amiens. Peu après, le Régiment était enfin au repos dans des villages des environs, l'État-Major et le 2e bataillon à Naours, le 1er bataillon à Wargnies et le 3e à Havernas.

Ancestramil

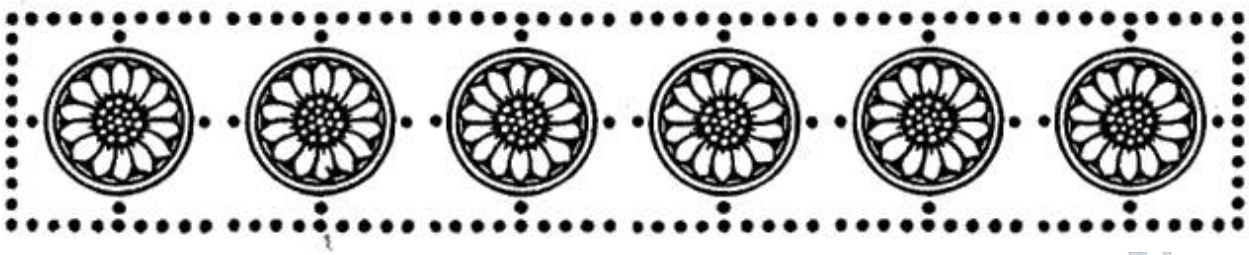
Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

TROISIÈME PARTIE

———

HÉBUTERNE

Ancestramil



VIII

L'arrivée dans le secteur d'Hébuterne.

C'est le 22 janvier 1915 que le Régiment laissait ses cantonnements de Naours, Wargnies et Havernas, pour retourner dans la région qu'il avait quitté trois mois auparavant, où il avait connu la tragique journée de Puisieux. Ce même jour, l'État-Major et le 3e bataillon cantonnaient à Louvencourt, le 1er bataillon à Vauchelles-lès-Authie, et le 2e à Raincheval, où il allait rester quelques jours. Le lendemain, l'État-Major s'établissait à Bus-en-Artois, où il devait demeurer pendant toute la première période de notre séjour dans le secteur d'Hébuterne, c'est-à-dire tant que le Régiment serait à la disposition de la 56e Division. Le 1er bataillon était également venu à Bus tandis que le 3e s'était rendu à Sailly-au-Bois.

Dans le courant même de cette journée du 23, le Lieutenant-Colonel et les commandants de bataillon et de compagnie se rendirent à Hébuterne, pour reconnaître les tranchées. Notre nouveau secteur se trouvait exactement au sud de celui que nous avions occupé autrefois à Foncquevillers ; il s'étendait en demi-cercle vers l'est tout autour du village, jusqu'à la route se dirigeant, au sud, vers la ferme de La Signy. Nous étions ainsi entourés de trois côtés par l'ennemi qui occupait Gommécourt au nord et la ferme de La Louvière à l'est, Serre et la ferme de Toutvent au sud-est.

Nos tranchées étaient à environ 300 mètres de celles de l'ennemi aux endroits les plus rapprochés, sauf en face de la ferme de Toutvent ou la « Haie des Chasseurs », n'était pas à 50 mètres des positions allemandes. Comme ce nom l'indique, c'étaient des Chasseurs des 65e et 69e bataillons de réserve qui l'occupaient. Le secteur se subdivisait lui-même en deux sous-secteurs nord et sud, dont la limite se trouvait entre les routes de Bucquoy et de Puisieux.

Le 24 janvier, à la première heure, les 1er et 3e bataillons vont relever le 18e Territorial, l'un dans le sous-secteur nord, l'autre dans le sous-secteur sud. Nos unités sont en soutien du 350e de réserve, chaque bataillon a deux compagnies dans les tranchées partie en première, partie en seconde ligne ; une autre compagnie par bataillon est en réserve dans Hébuterne même, où sont installées les cuisines ; les compagnies disponibles sont à Sailly-au-Bois, où elles travaillent à une seconde position de défense.

Tous ceux qui avaient traversé Hébuterne au moment de la bataille de Puisieux, se souviendront longtemps de leur première impression à ce retour dans le village. C'était encore à cette époque une coquette et riche commune de près de 1.000 habitants ; de jolies maisons aux pimpantes devantures

s'alignaient le long du mail aux tilleuls bien taillés, s'étendant lui-même entre étang paisible et l'église qui, par ses proportions et son élégance, dépassait ce que l'on est accoutumé de rencontrer à la campagne. Aujourd'hui tout cela n'est plus que ruines. La nef de l'église entièrement jetée à bas a laissé la place à un monceau de briques dont la vue a quelque chose d'aussi invraisemblable que de poignant, seul le cœur se dresse encore glorieusement déchiqueté, par miracle la chaire est demeurée intacte. Toutes les maisons, ou presque, sont complètement détruites ; il ne reste plus guère debout que les manteaux des cheminées, plus résistants, avec l'entrée des caves où les soldats s'abritent. Ce sont là les marques lamentables de la fureur avec laquelle les Allemands ont essayé de tourner notre aile gauche en octobre 1914.

Le 27 janvier, le 2e bataillon qui depuis deux jours s'était transporté de Raincheval à Bus et à Saint-Léger-lès-Authie, vint relever le 3e bataillon, et celui-ci se rend au repos dans ces villages, deux compagnies à Bus et deux à Saint-Léger. On mène là pendant quatre jours une petite vie de soldats en manœuvre qui, même avec ses exercices plus ou moins fastidieux, vous fait presque oublier la guerre. Par la suite, tous les quatre jours, le bataillon au repos s'en ira relever un des bataillons en ligne, de sorte que chaque compagnie passe huit jours dans le secteur d'Hébuterne, dans les tranchées ou en réserve.

Les tranchées et le village subissent un « arrosage » quotidien, mais nous sommes habitués maintenant à vivre sous la menace continuelle du danger et, l'habitude devenant dit-on une seconde nature, on n'y fait plus guère attention. Lorsque les obus sifflent de trop près, on se baisse pour éviter les éclats qui fauchent tout alentour ; puis on continue son chemin. Si cela chauffe trop, on descend dans les caves où les unités de réserve se sont organisé des cantonnements de tout repos, sinon exempts de toute humidité.

La paisible animation qu'offrent en général les rues d'Hébuterne restera comme un des curieux spectacles de cette guerre ; entre deux bombardements, les troupiers vaquent à leurs diverses occupations, dont la principale est le ravitaillement, avec autant d'insouciance que dans n'importe quelle garnison de l'arrière et, à vrai dire, on y pratique exactement des corvées de quartier, jusqu'à balayer les routes que la gelée a déjà rendues aussi nettes qu'un parquet ciré.

Les Chasseurs en particulier, se distinguent par leur belle et turbulente indifférence et ont beaucoup de succès avec leurs petites voitures attelées de chiens et qu'ils conduisent en chantant jusqu'à l'entrée des tranchées. Cet entrain général se maintient même sous la neige qui recouvre parfois nos lignes d'un pittoresque manteau et amène des combats assez imprévus sur un tel champ de bataille.

La première période de notre séjour dans le secteur d'Hébuterne se caractérise par le perfectionnement des positions existantes au point de vue de la sécurité et du « confort ».

Le « confort », il faut beaucoup de bonne volonté pour en parler après ce que nous avons dit des tranchées de Beuvraignes et de l'Échelle-Saint-Aurin, auxquelles celles d'Hébuterne, à notre arrivée, ressemblaient singulièrement, l'excès de boue en moins. Sans doute, l'homme-serpent se serait trouvé à l'aise dans ces gourbis à l'ouverture en trou de taupe et de forme oblongue ; mais lorsque la nature vous a doté d'une taille assez « avantageuse » et que l'on approche de la quarantaine ou la quarantaine sonnée vous a donné par surcroît une certaine corpulence, moins avantageuse, la marche rampante vous est peu facile. Pénétrer « chez soi » à plat ventre, dans la boue, peut être un spectacle réjouissant pour les nombreux camarades qui n'ont pas perdu l'envie de rire, mais cela manque décidément de charme pour l'acrobate malgré lui. D'autant plus que cet exercice doit être fait avec l'équipement sur le dos, puisqu'on ne doit pas le quitter, surtout la nuit, en prévision d'une alerte possible ; la difficulté des mouvements dans l'étroit abri, où l'on peut à peine se tenir assis, se complique du risque de rester accroché en route.

Ceci dit sans aucune critique pour ceux qui, creusant ces tranchées sous le feu de l'ennemi, ont pourvu au plus pressé. Ce sont ces antres modernes qui ont vu naître la glorieuse génération des poilus, donc, honneur à eux ; mais cela ne nous empêche pas de nous féliciter d'avoir pu faire mieux.

En matière de tranchées, le 21e n'a cessé de suivre le conseil du vieux poète : « *Polissez-le sans cesse et le repolissez* ». Dès qu'il arrive dans un nouveau secteur, il se met au travail et se distrait du bombardement en remuant la terre. Ce serait exagérer de dire que nos camarades soient toujours enchantés des corvées qu'on leur fait faire peut-être plus souvent qu'à leur tour ; mais dès qu'il s'agit de perfectionner leurs abris, l'initiative des chefs est chaleureusement secondée par le zèle de tous. C'est plaisir de voir des équipes improvisées rivaliser d'ingéniosité pour réaliser, le mieux possible, le plan donné ; à côté des ouvriers de métier, terrassiers, menuisiers, etc., qui traitent un peu de haut les autres, chacun se découvre des petits talents utiles pour mener à bonne fin la chambre-abri qui doit remplacer si avantageusement l'ancien gourbi.

Cette chambre creusée en pleine terre, est destinée à abriter une escouade, a douze mètres de long sur deux de large et deux de profondeur ; on y accède par des boyaux aboutissant à des portes placées aux deux extrémités ; ces portes ont, en général, une vitre trouvée dans quelque coin et servent de fenêtre en même temps. A l'intérieur, les terres sont maintenues par de forts piliers taillés dans des troncs d'arbres et qui soutiennent les rondins du plafond ; les murs sont entièrement tapissés de paille retenue par du treillage de fil de fer (décoration recommandée!) ; le sol est recouvert de briques ; sur ce dallage des bottes de paille assurent une literie bien sèche pour la nuit. Voilà pour le nécessaire ; pour le reste, la fantaisie de chacun se donne libre carrière et agrémente la chambrée de mille commodités, sous forme d'étagères, tablettes, banquettes ; bref de quoi ranger ses petites affaires et se sentir « *at home* » ; pour parachever le tout, chaque chambre-abri orne sa porte d'une plaque qui porte son nom, tout comme les villas de l'intérieur : « *Ma Normandie* », « *Trou sous Terre* », « *Le Coq sans Poules* », etc.

Mais l'intérêt de ses abris n'est pas seulement de faciliter la vie du soldat, c'est surtout de la protéger, leur tout au ras de sol est fait de telle façon qu'il est à l'épreuve des obus de calibre moyen ordinairement employés par l'ennemi dans ce secteur. Une première couche serrée de rondins est recouverte d'une première couche épaisse de paille et de terre ; le tout est encore recouvert d'une seconde couche de rondins, ainsi que de paille et de terre, et l'ensemble atteint une épaisseur d'un mètre environ. De plus, cet ouvrage de protection comporte un treillage de toile métallique qui aurait paraît-il pour effet de donner une certaine élasticité à la toiture et d'atténuer la force explosive des obus ; des poilus prétendent même que ceux-ci rebondissent du coup vers l'ennemi… [1].

Le 14 mars, la 56e Division quittait le secteur d'Hébuterne et était remplacée par la 21e. Auparavant, le Général **de DARTEIN**, qui le commandait, avait tenu à remercier nos Territoriaux par son ordre du jour :

« *A porté en toutes circonstances malgré la présence d'un ennemi vigilant, un bombardement journalier et un séjour dans les tranchées souvent rendu pénible par de dures intempéries...* »

1 Plus tard, le progrès et l'emploi plus généralisé de l'artillerie lourde obligèrent à creuser ces abris à cinq mètres sous terre au moins et à les établir en forme de sape, avec les cadres de bois et le coffrage nécessaire pour maintenir les terres.

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

IX

Hébuterne avec la 21e Division.

Préparatifs de combat.

A son arrivée dans le secteur d'Hébuterne, la 21e Division, à laquelle notre Régiment devait être longtemps attaché, établit son État-Major à Bus. Le Lieutenant-Colonel s'installa alors, avec la compagnie hors rang, à Authie, et c'est désormais dans ce village, ainsi qu'à Saint-Léger-lès-Authie, que se rendront les compagnies au repos. L'approche du printemps et le printemps lui-même firent que tous ont conservé le meilleur souvenir de cette gracieuse vallée de l'Authie où l'on venait se refaire périodiquement ; il n'est pas juste de dire que les habitants, qui continuaient à vaquer paisiblement à leurs occupations champêtres, nous réservaient un accueil aussi peu aimable que les arbres en fleurs et les prés verdoyants.
A chaque période de repos, nous retrouvions les mêmes hôtes, soucieux de faciliter notre existence dans les granges où nous nous étions installés, et certains d'entre nous profitèrent même (avec quel délice ! au sortir des tranchées) des lits disponibles. D'ailleurs, nos camarades cultivateurs s'efforçaient de rendre en retour mille services dans les fermes. Peu à peu, des relations personnelles s'établirent ainsi qui, pour certains, se prolongeront jusqu'après la guerre.
Avec le printemps, les hommes, comme la nature, revêtirent une parure nouvelle et l'œil d'un peintre n'aurait pas manqué de noter avec ferveur cette première rencontre d'un flot mouvant de capotes bleu horizon se déroulant sous le soleil sur un fond resplendissant de verdure.
Au cours de l'hiver, la vieille capote qui avait connu jadis, la taille bien prise de nos vingt ans et qui avait essuyé toutes les intempéries de la campagne, avait décidément fini son temps. Nous étions maintenant vêtus tout de neuf, à la dernière mode bleu de ciel, capote, pantalon, képi.
Ce n'est pas à dire que nul ne regrettait l'ancienne tenue, qui avait pour elle les mérites sentimentaux de l'habitude et de la tradition ; les anciens se trouvaient un peu « marris » d'être si « bleus » ; cependant, cela ne leur déplaisait pas, dans le fond, de faire les jeunes gens sous cette nuance avantageuse et les « novateurs » n'eurent pas à faire admettre les mérites pratiques de la nouvelle tenue, qui diminuait si sensiblement la visibilité de la troupe.
Depuis l'arrivée de la 21e Division à Hébuterne, le secteur se trouvait divisé en trois tranches et non plus en deux seulement. Celle du nord s'étend jusqu'à la route de Bucquoy ; celle du centre jusqu'à la « Haie des Chasseurs » ; celle du sud comprend cette haie et descend jusqu'au secteur de La Signy. Le sous-secteur centre sera désormais seul tenu par notre Régiment, mais le bataillon aux tranchées assumera la garde de toute cette partie du front, sans le concours de l'active, et toutes ses compagnies seront en première ligne, les 93e et 137e occupant de leur côté les tranchées du nord et du sud.
Un autre de nos bataillons a deux de ses compagnies en réserve à Hébuterne, et deux à Bayencourt, au lieu de Sailly occupé désormais par l'active ; il est employé aux travaux qui vont être poursuivis activement, sous la direction du génie. Le dernier bataillon est au repos, mais il doit fournir chaque jour des corvées importantes pour aller dans le bois de Warnimont confectionner des rondins, claies et gabions. D'ailleurs les relèves ne se font plus à date fixe, mais sur un ordre venu au dernier moment ; parfois les compagnies passent douze jours sans interruption aux tranchées.

Les corvées du bois de Warnimont, si elles coupaient notre repos et étaient parfois très fatigantes, évoquent cependant un des moments les plus agréables de la guerre ; le paysage vallonné à souhait était charmant et par ce beau temps, ceux qui savaient expédier vivement leur besogne pouvaient faire là, sur la mousse, des « pic-nics » où l'entrain des convives rappelait nos jeunes années.
A Bayencourt, nous retrouvâmes un curieux et émouvant souvenir de la ferme de la Haye toute proche de là.
La compagnie chargée du service de garde et qui fournissait en particulier un poste près du cimetière reçut, entre autres, une étrange consigne : l'escouade de ce poste devait assurer la nourriture du chien…
Et, en effet, nous avions trouvé devant ce cimetière un chien, un pauvre petit chien roux sans race ni grâce et qui, n'aurait guère arrêté les regards sans la consigne l'élevant au rang de « subsistant » de la compagnie. Cependant, on aurait été frappé de voir qu'une niche lui avait été édifiée près de la porte et qu'il ne s'éloignait jamais du cimetière. Or, voici son histoire, telle qu'elle nous a été contée par l'institutrice du lieu, gardienne de la tradition.
En octobre 1914, le jour de l'enterrement dans ce village de notre lieutenant porte-drapeau, tué à la ferme de la Haye, un chien, venu on ne sait comment, suivit le cortège jusqu'au cimetière, jusqu'à la tombe, et c'est lui qui est encore là. Il n'a jamais voulu s'éloigner, malgré toutes les invites ; il « monte la garde » lui aussi devant la porte ; de temps en temps il se promène un peu dans le cimetière, va jusqu'à la tombe et revient et c'est tout. L'automne a fui, l'hiver et ses rigueurs ont passé, le printemps s'écoule et il reste toujours au poste que lui a assigné son instinct généreux pour entourer d'une amitié incessante la solitude tragique du mort qu'il pleure…
Les soldats venus là entre temps, touchés de sa fidélité et sympathisant à sa peine, même sans avoir connu son maître, l'ont vite pris en amitié ; ils lui ont construit cette niche de briques qui a un air de guérite et ont établi la consigne que chacun se passe et respecte scrupuleusement. Chaque sentinelle de garde lui adresse à tour de rôle un mot affectueux qu'il paraît comprendre ; ses bons yeux de chien levés sur vous disent assez que les soldats sont ses amis.
Cette pauvre bête avait été adoptée par son maître, auquel elle devait rester si fidèle, au cours d'une des randonnées du Régiment. Nous en rencontrions souvent, en effet, de ces chiens errants et inquiets, chassés de droite et de gauche par la guerre, et qui partageaient nos misères et nos plats. A Hébuterne, le poste du château en entretenait aussi un qui avait pris l'habitude de se réfugier lui-même dans la cave quand le bombardement se rapprochait trop ; on aurait qu'il sentait les obus venir.
Mais ces bonnes bêtes nous payaient bien en retour des services que nous leur rendions ; beaucoup d'entre nous se souviendront d'avoir été souvent consolés par l'attachement de ces compagnons qu'ils s'étaient donnés et qui les suivaient dans tous les déplacements du régiment, sans parler des services d'ordre militaire des chiens brancardiers et des chiens sentinelles particulièrement dressés à cet effet.
La seconde période d'Hébuterne devait être plus agitée que la précédente ; les Allemands manifestent visiblement des velléités d'offensive et la canonnade quotidienne devient plus intense. Dans la nuit du 10 au 11 avril, ils lancent deux attaques successives sur notre secteur, la première à minuit et la seconde à deux heures, mais ils sont promptement repoussés. Sur le front de notre bataillon, alerté à temps, chacun était à son poste de combat et nous échangeâmes une vive fusillade avec l'ennemi, mais c'est surtout notre artillerie qui se chargea de lui ôter l'envie de prononcer son mouvement.
A peine la fusillade avait-elle commencé qu'en effet nos 75 étaient entrés dans la danse, nos artilleurs pratiquèrent là le fameux tir de barrage dans lequel ils excellent, plusieurs batteries tiraient

à la fois et à chaque seconde des rafales tombaient sur les tranchées allemandes ou en avant de celles-ci ; nos obus passaient au-dessus de leurs têtes, en chantant comme des toupies à musique et éclataient en face de nous avec des détonations interminables comme en « éclaboussement ». Au milieu de cette pluie de fer, nous entendions à peine arriver les obus ennemis ; nous sentions nos canons maîtres de la situation et cela nous donnait un grand sentiment de sécurité ; aussi, il se mêle à l'admiration que nous avons pour eux beaucoup de reconnaissance : le 75 est l'ami de l'homme… de troupe.

Cette tentative des Allemands eut un épilogue dès le lendemain ; le clocher de Puisieux, d'où ils faisaient leurs observations, tombait en effet, sous nos obus. Longtemps, notre Commandement avait patienté, hésitant sans doute à démolir un clocher de France, mais le sort en était jeté et l'ordre inéluctable fut donné et exécuté ponctuellement. Cette fois, nous devions être témoins d'un tir de précision, effectué par une seule pièce de 155 long, qui accomplit sa tâche sans se presser, mais avec une sûreté et une puissance presque aussi impressionnantes que les rafales de la nuit. A 15 heures juste, le premier coup est tiré ; trois coups suffisent pour régler le tir ; au quatrième, la flèche du clocher tout entière, atteinte à sa base, s'écroule comme une masse puis, coup après coup, c'est un pan de mur de plus qui tombe, et l'obus frappe toujours là où son effet sera le plus efficace. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un pauvre tronc de clocher dont l'ennemi ne peut plus faire usage. D'ailleurs, pas un obus de trop a été tiré ; le village dont nous avions sous les yeux la mélancolique silhouette, au milieu de la verdure, a été épargné ; mais nous ne pouvions nous empêcher de penser tristement à nos concitoyens qui y vivaient peut-être encore, dans l'horreur tragique d'être pris entre deux feux.

Si nécessaire qu'ait été l'opération faite, nous sentions aussi tout ce qu'avait de poignant cette exécution dont la première victime était une de ces jolies églises, évoquant si bien la vie laborieuse de nos campagnes et le souvenir des générations qui ont abrité à leur ombre leurs peines et leurs joies.

En représailles, les Allemands bombardèrent le lendemain Sailly-au-Bois, comme ils ne l'avaient jamais fait ; leur recrudescence d'activité s'étendit d'ailleurs plus loin que notre secteur. Dans la nuit du 12 au 13 avril, ils tentaient une nouvelle attaque dans la région de Beaumont-Hamel et, le 13 dans l'après-midi, le 1er bataillon, au repos, était alerté et recevait l'ordre de se porter à Albert, à la disposition de la 82e Division ; il y arrivait le lendemain, à trois heures. Un des premiers soins de nos camarades, dès qu'ils eurent un instant de répit, fut d'aller voir la basilique qu'ils avaient admirée intacte à leur passage dans cette ville en septembre 1914 ; ils purent mesurer ainsi tout le désastre causé par le bombardement continu ; mais cette visite fut fatale à plusieurs d'entre eux : un obus tua, en effet, un homme de la 1re compagnie et en blessa cinq autres.

Ce jour-là, ainsi que le lendemain, notre bataillon cantonna dans les caves d'Albert ; dans la nuit du 15 au 16, il alla prendre position à Bécourt, à trois kilomètres environ à l'est, deux compagnies restant en réserve dans le château et dans les abris, et les deux autres (1re et 2e) occupant les tranchées de première ligne en avant du village. Ces tranchées sont, à certains endroits, à moins de cinquante mètres de l'ennemi et on y essuie une fusillade continuelle, malheur à qui montrera trop le nez au créneau ! Les cuisines sont installées à Bécordel, à deux kilomètres au sud de Bécourt, et c'est un vrai voyage que d'aller y chercher la soupe ; là encore il faut faire attention aux balles qui sifflent sans arrêt et il est plus prudent, bien que fastidieux de prendre le boyau qui longe la route. Mais cette situation ne devait durer qu'une semaine ; dans la nuit du 21 au 22 avril, le 1er bataillon est relevé et il rejoint le Régiment le 23, après avoir cantonné à Dernancourt.

Entre temps, les travaux de défense et d'approche ont été poussés fiévreusement dans tout le secteur d'Hébuterne, de jour et surtout de nuit ; toutes les tranchées qui, jusqu'alors, ne communiquaient

pas les unes aux autres ou ne communiquaient que par l'arrière, sont réunies par des boyaux latéraux ; les tranchées les plus éloignées de l'ennemi sont portées en avant afin de faciliter une offensive éventuelle ; sur certains points cette avance, faite non sans danger, atteint trois cents mètres et des postes d'écoutes, établis tout le long du front, la prolongent encore ; les réseaux de fil de fer sont partout renforcés. De grands boyaux d'évacuation sont creusés sur une longueur de plusieurs kilomètres parfois, pour relier à l'arrière les lignes les plus avancées et faciliter le passage des relèves, des renforts, des blessés, ainsi que des munitions et des vivres. Ce réseau de boyaux devient une des choses les plus curieuses de la guerre des tranchées qui se perfectionne : c'est un dédale extraordinaire de ruelles et de rues selon leur largeur et il faut bien les connaître pour ne pas s'y perdre ; ils portent d'ailleurs des noms comme à la ville rappelant d'illustres soldats ou savants : DENFERT-ROCHEREAU, PASTEUR, etc. et aussi les morts glorieux de la Division, DURAND, PRAT, etc.

Nos compagnies disponibles, venues de Bayencourt, sont également employées dans le secteur voisin, celui de La Signy où, visiblement, on dispose tout pour une attaque : ce sont des places d'armes à l'arrière pour abriter les réserves, puis, à l'avant, des parallèles pour les troupes d'assaut ; un peu partout des dépôts pour les vivres et les munitions, des postes de commandement et de secours, etc.

Le 16 mai, le Lieutenant-Colonel recevait l'ordre de reconnaître avec ses officiers les tranchées de ce secteur où décidément notre Régiment était appelé à jouer un rôle ; quelques jours après, le 24 au soir, le 2e bataillon, arrivé depuis l'avant-veille au repos, était alerté. Ce ne fut sans doute pas sans causer un serrement de cœur à ceux qui achevaient de célébrer les fêtes de la Pentecôte dans l'illusion pacifique que leur procuraient le temps magnifique et la charmante hospitalité des bords de l'Authie où étaient venus les hanter les plus tendres souvenirs du foyer…, mais cependant chacun repartit vaillamment, le lendemain, pour aller relever le 64e d'active en première ligne devant La Signy.

La veille, le 3e bataillon, en réserve à Hébuterne et à Bayencourt, était allé occuper la tranchée droite du secteur d'Hébuterne, tandis que le 1er bataillon restait au centre. Le 26, le Lieutenant-Colonel se rendit lui-même à Hébuterne et prit le commandement du secteur ; le Régiment tout entier était donc en position pour prendre dignement sa part des opérations prochaines.

X

Combats de Toutvent.

Pendant que la 21e Division se livrait aux travaux d'approche dont notre Régiment a assumé une si large part, des événements importants se passaient non loin de là au nord d'Arras, et il n'était pas téméraire de supposer qu'ils influaient sur les positions que nous prenions.

Le 9 mai, le XXXIIIe Corps avait poussé une offensive vigoureuse sur un front de 7 kilomètres, entre Neuville-Saint-Vaast et Loos ; le même jour, le village de La Targette avait été pris ; l'avance atteignait 4 kilomètres sur certains points, et nous ramenions plus de 2.000 prisonniers. C'était le début d'une lutte acharnée qui devait durer plus d'un mois et retenir fiévreusement l'attention du pays. Cette brillante offensive valait au XXXIIIe Corps d'être cité à l'ordre de l'Armée et mettait désormais en vedette son chef, le Général **PÉTAIN** qui, au début de la guerre, n'était encore que

Colonel.
Le 12 mai, nos troupes s'emparent de Carency ; le 13, d'Ablain-Saint-Nazaire ; le 21, tout le massif de Notre-Dame-de-Lorette est occupé ; le 1er juin, la sucrerie de Souchez est prise. Tout cela après un combat corps à corps, de jour et de nuit, dans les boyaux, dans les rues et de maison en maison. Les nôtres font des prodiges de valeur et les Allemands subissent des pertes énormes, mais dans ce pays peuplé de villages et facile à défendre, ils se cramponnent partout et ne reculent que pied à pied ; ils reçoivent d'ailleurs des renforts considérables pour combler leurs vides. Dans le village de Neuville-Saint-Vaast, qui constitue un de leurs principaux centres de résistance et où nous avions pénétré dès la première attaque, nous enlevons chaque jour quelques maisons, mais la décision n'intervint toujours pas.
L'opération projetée dans notre secteur, au sud d'Arras, apparaissait par suite comme une diversion permettant de décongestionner le nord en même temps que de redresser notre ligne dans laquelle l'ennemi enfonçait une enclave devant Serre, à la ferme Toutvent.
Le 4 juin commençait le tir de réglage de l'artillerie et, dès lors, l'ennemi mis en défiance nous gratifia chaque nuit de ces diaboliques marmites qui, pour bien marquer leur origine, nous arrivaient en promenant sardoniquement dans l'air leur queue de feu en mèche. Plusieurs abris pourtant blindés, sont écrasés ou s'effondrent sous l'effet du déplacement d'air prodigieux provoqué par ces mines volantes ; nous comptons de nombreuses victimes. Nous essuyons le feu pendant trois nuits et notre situation devient d'autant plus périlleuse que nous montons la garde dans les parallèles de départ, étroites et rudimentaires, nouvellement creusées en avant même de la tranchée de tir, et n'offrant aucune espèce de protection. Les réseaux de fil de fer en avant de nous, ont été coupés pour ménager le passage des troupes d'assaut, de sorte que rien ne nous sépare plus de l'ennemi, à 70 mètres de là.
Notre honneur aura été, pendant cette période, d'épargner pour plus tard à nos camarades de l'active l'effet de ces minenwerfer, toujours à redouter pour les nerfs même les plus vaillants. En nous tirant dessus, en effet, l'ennemi avait démasqué ses obusiers de tranchée, ce qui permit à notre artillerie de les réduire au silence avant l'heure de l'assaut ; pendant l'attaque et toute la bataille qui suivit on ne les entendit plus.
Le dimanche 6 juin au matin, nos batteries qui avaient été de plus en plus actives les jours précédents, commencent le tir préparatoire à l'attaque et c'est l'enfer déchaîné. Une centaines de pièces de tout calibre tirent ensemble sur un front qui n'a pas beaucoup plus d'un kilomètre d'étendue ; les 75 font entendre sans arrêt leurs détonations claires, suivies du sifflement rapide de l'obus ; les pièces lourdes ébranlent l'air de leurs détonations plus sourdes ; les obus de 220 s'en viennent avec leur allure pesante et leur bruit de « train de marchandises » et réellement on les voit, à la fin de leur course, tomber dans les tranchées d'en face où ils écrasent tout et d'où ils projettent à près de 100 mètres de haut des madriers et des débris de toutes sortes.
Dans la nuit du dimanche au lundi, à partir de 23 h.45, nos 2e et 3e bataillons sont relevés par les troupes d'assaut, tandis que la compagnie de mitrailleuses reste en position pour appuyer l'attaque. A droite, le 2e bataillon est remplacé par le 64e et plus au centre par le 93e ; il va se porter en réserve dans les abris de seconde ligne et à la ferme de La Signy, puis à la sucrerie de Mailly-Maillet. A gauche, le 3e bataillon est relevé par le 137e et un bataillon du 361e en soutien ; il va se placer plus au nord, partie dans les places d'armes, partie dans Hébuterne en réserve au 1er bataillon qui reste en première ligne dans la tranchée centre de ce secteur.
L'attaque limitée sur environ 1.200 mètres devant la ferme de Toutvent, ne s'étendra pas jusqu'à cette partie du front, mais l'ordre porte que ces unités doivent non seulement tenir les tranchées et faire face aux contre-attaques mais, le cas échéant, se porter elles-mêmes en avant pour contre-

attaquer de flanc. Le 65e d'Infanterie, resté en réserve dans les tranchées de La Signy, sera engagé par la suite ainsi que d'autres Régiments du XIe et du XIVe Corps dont l'intervention sera rendue nécessaire par le développement des opérations.
Le lundi 7 juin, à 3 heures, chacun a pris ses positions de combat ; les Allemands, sentant la menace proche, essaient de nous devancer par une attaque à 3 h.30, mais ils tombent mal, puisque tout est près de notre côté, et ils sont reçus par le bombardement final qui redouble juste à ce moment d'intensité. A 5 heures précises, le tir de notre artillerie s'allonge et d'un seul élan, la première vague s'élance des parallèles de départ, suivie quelques minutes après des vagues successives. Cet assaut ne se fait pas en une course aussi désordonnée qu'impétueuse, comme on pourrait le croire, non ; l'ordre a été donné de partir au pas cadencé et il est exécuté dans la mesure où l'ardeur de nos troupes et les accidents du terrain le permettent. D'ailleurs, les tranchées ennemies sont si proches que, même à ce pas, elles sont atteintes en deux minutes et qu'au bout de dix minutes la première vague a dépassé les deux premières lignes et est parvenue au-delà de la ferme Toutvent, au point fixé par le Commandement. Elle s'y retranche en attendant de pousser plus loin.
Pendant ce temps, les autres vagues avaient pénétré dans les tranchées allemandes, ou ce qui en restait, pour les « nettoyer ». Depuis la veille les communications de celles-ci avec l'arrière avaient été complètement coupées par notre bombardement ; les hommes n'avaient pu recevoir ni vivres, ni munitions, ni renforts ; ceux qui essayèrent de se défendre furent rapidement mis hors de combat ; les autres, tapis dans leurs sapes profondes, furent faits prisonniers. Le travail de notre artillerie avait été si parfait et l'opération si bien menée que cet assaut avait pu se faire à peu près sans perte. Malheureusement, il ne devait pas en être de même pendant la série d'attaques et de contre-attaques qui allaient se succéder durant une semaine, l'ennemi ayant eu le temps d'amener de la grosse artillerie qui fit des ravages parmi nos troupes à découvert dans les boyaux hâtivement creusés en avant des lignes.
Dans la journée même du 7 juin, il tentait deux contre-attaques à 15 h. 30 et 21 heures, toutes deux immédiatement repoussées ; notre gain restait acquis et nous comptions plus de 400 prisonniers. Le 8, nous essuyons quatre attaques successives, mais nous étendons notre avance au nord-est, vers la route d'Hébuterne à Serre ; le 9, nous continuons à repousser les assauts de l'ennemi et nous élargissons nos positions autour de la ferme Toutvent ; le 10, nous prenons de vive force une nouvelle ligne d'un développement de 500 mètres, au sud des positions déjà conquises ; le 11, nous enrayons de nouvelles attaques ; le 12, nous nous emparons de trois lignes de tranchées du côté de la route de Serre à à Mailly-Maillet ; le 13, nous repoussons dans cette région une dernière contre-attaque. Les jours suivants, l'effort de l'ennemi se ralentit peu à peu ; les combats de Toutvent sont virtuellement terminés.
Le résultat de cette semaine de luttes incessantes était un gain qui s'étendait sur un front de deux kilomètres environ et atteignit, en certains points, un kilomètre de profondeur ; notre ligne était redressée entre la route d'Hébuterne à Serre et celle de Mailly-Maillet à ce village. De plus, nous avions fait un millier de prisonniers, pris de nombreuses mitrailleuses, sans compter le matériel et les munitions.
A la suite de ces opérations, la 21e Division tout entière, commandée par le Général DAUVIN, fut citée à l'ordre de l'Armée dans les termes suivants : « *Le 7 juin, s'est portée à l'attaque de la* « *troupe avec un entrain superbe. Grâce à l'héroïsme des officiers et de la troupe, a dépassé avec* « *un brio admirable et d'un seul élan, deux lignes de tranchées, malgré un barrage terrible* « *d'artillerie.* »
Pendant que les troupes d'assaut se distinguaient ainsi, nos bataillons, de leur côté, les secondaient activement. Le 1er bataillon, on le sait, gardait en première ligne la gauche de notre front ; les 2e et

3e bataillons, l'un dans le secteur de La Signy, l'autre dans celui d'Hébuterne, procédaient avec le génie aux travaux nécessités par notre progression et ravitaillaient en vivres et en munitions les unités engagées. D'abord limités à notre ancienne première ligne, ces transports s'étendirent de plus en plus loin, au fur et à mesure de notre avance, jusque dans les lignes allemandes et à proximité même de l'ennemi.
Les équipes de ravitaillement ont non seulement à parcourir avec leurs fardeaux pesants, les kilomètres de boyaux qui séparent l'arrière de l'avant, mais elles doivent s'engager dans les passages étroits et rudimentaires creusés sous le feu entre les lignes adverses et où les difficultés de circulation sont inouïes ; on s'y heurte à chaque instant à des relèves, des convois de brancardiers ou de prisonniers. Cette besogne se poursuit sans arrêt de jour et de nuit et, à partir du jeudi, sous des orages formidables qui augmentent l'horreur de la bataille et rendent la marche plus difficile encore dans la boue glissante, pour qu'il n'y ait pas de retard, l'heure des repas et du sommeil ne compte plus ; certaines escouades marchent sans répit du matin jusqu'au milieu de la nuit suivante. Au retour, beaucoup des nôtres rapportent des blessés trouvés sur leur chemin ; d'autres, des morts qu'ils sont allés ramasser pour les enterrer pieusement.
Tout cela se fait sous le bombardement le plus intense, l'effort de l'ennemi étant d'isoler nos lignes avancées pendant ses contre-attaques ; nos camarades risquent à chaque pas leur vie dans ces boyaux trop bien repérés et transformés peu à peu en sorte de montagnes russes par les marmites de gros calibres ; nous nous souviendrons longtemps de l'état inimaginable dans lequel finit par être le fameux boyau Saint-Exupéry, d'abord la principale voie du secteur de La Signy et qu'il fallut délaisser. Nos unités furent appelées à bien d'autres risques encore comme auxiliaires du génie et selon les nécessités du moment ; c'est ainsi que la nuit précédant l'attaque qui se fit sur la route de Mailly-Maillet, la 6e compagnie arracha les fils de fer qui se trouvaient en avant de nos lignes et creusa des boyaux dans la direction de l'ennemi.
Bien des actions d'éclat, individuelles ou collectives, marquèrent ces rudes journées et 40 des nôtres reçurent la croix de guerre à cette occasion. Dès le 4 juin au soir, une section de la 9e compagnie se distinguait, sous la conduite de son lieutenant, en se jetant dans une portion de tranchée qui venait d'être complètement bouleversée par des minenwerfer et en tenant en respect l'ennemi qui espérait y prendre pied à la faveur du désarroi. Le 10 juin, un sous-lieutenant de la 8e compagnie est blessé à la joue et à la main par des éclats d'obus, en conduisant une corvée de ravitaillement ; il n'en continue pas moins son chemin et remplit sa mission jusqu'au bout, avant de revenir se faire panser et évacuer. Quelques jours après, c'est un téléphoniste qui se voit à moitié enseveli sous son poste effondré par un obus ; tout contusionné il se dégage avec peine de la terre et des poutres qui le recouvrent et, sans plus s'occuper de lui, remet immédiatement ses appareils en état et continue à donner les communications. D'ailleurs ce n'est pas un des moindres services que notre Régiment aura rendus partout où il aura été que d'assurer comme il l'a fait des liaisons téléphoniques.
Nos Territoriaux se flattent d'avoir acquis dans cette affaire la reconnaissance de leurs camarades de l'active. Le commandant du 2e bataillon reçut une lettre de félicitations du Lieutenant-Colonel commandant le 64e « *pour le dévouement quotidien et la rare bravoure qu'ont montré ses* « *hommes dans les transports de toute nature qu'ils ont fait sous le bombardement ennemi* », et ces félicitations furent renouvelées à notre Colonel par plusieurs chefs de Corps.
Le 2e bataillon qui avait été le plus exposé fut relevé le premier, en deux fractions : le 10 juin, les 7e et 8e compagnies se rendaient à Bayencourt ; le 13 au soir, les 5e et 6e allaient plus au sud, à Forceville où les autres compagnies les rejoignaient dans la même nuit. Le lendemain, le 1er bataillon était relevé par le 3e (secteur centre d'Hébuterne) et se portait à Bayencourt où l'État-Major du Régiment allait se fixer désormais ; après quelques jours de repos, le 18 juin, le 1er

bataillon relevait à son tour le 3e qui venait prendre sa place.
L'effort considérable que le Régiment avait fourni devait être officiellement reconnu par la citation à l'ordre du jour de la Division du Lieutenant-Colonel et des chefs de bataillon rendant expressément témoignage à la très belle tenue de tous sous le feu « *et aux services importants rendus aux troupes engagées.* »

XI

Départ de l'Artois.

Pendant que la vie habituelle reprenait dans les tranchées d'Hébuterne, le 2e bataillon était resté détaché à Forceville et, tout en jouissant de ce repos bien gagné, se livrait à divers travaux dans les bois de Mailly-Maillet et de Mesnil-Martinsart ; pour se rapprocher de ce dernier chantier, une compagnie cantonnait à tour de rôle à Mesnil.
Sur ces entrefaites le Général **de CASTELNAU** était promu au commandement supérieur du Groupe des Armées du Centre et il était remplacé, le 22 juin, à la tête de la IIe Armée par le Général PÉTAIN ; celui-ci prenait bientôt une décision qui allait modifier définitivement l'affectation administrative de notre Régiment : le 24 juin, la 82e Division Territoriale était dissoute. Depuis longtemps déjà, on le sait, nous étions placés sous les ordres de Divisions actives pour les opérations militaires, mais désormais ce sont aussi celles-ci qui nous administreront, chacun des Régiments Territoriaux (17e, 18e, 21e, 22e) étant affecté à une Division et la nôtre restant la 21e. Un moment il fut question de nous faire changer de secteur à la suite de cette dislocation, et déjà l'ordre était venu de nous préparer à partir en autobus pour retourner dans notre ancienne région d'Ételfay ; mais le contre-ordre habituel ne se fit pas attendre et, le 26 juin, le 2e bataillon remontait à Courcelles et Coigneux pour rejoindre le gros du Régiment.
Le surlendemain, il relevait le 1er bataillon aux tranchées, tandis que le 3e envoyait deux compagnies de Bayencourt à Hébuterne et, dès lors, la situation de nos unités était la suivante : un bataillon aux tranchées, un bataillon en réserve, avec deux compagnies à Hébuterne et deux à Bayencourt, un bataillon au demi-repos avec trois compagnies à Courcelles et une à Coigneux. D'ailleurs, l'urgence des travaux que l'on veut achever à Hébuterne en vue d'une éventualité, encore inconnue pour nous, fait qu'il n'y a plus de différence pratique entre les unités en réserve et celles au repos, si ce n'est que les compagnies de Courcelles vont travailler de jour, tandis que celles de Bayencourt le font de nuit.
C'est alors qu'un grand événement vint faire courir un frémissement de joie à travers tout le Régiment, comme toute l'Armée : le Commandement a décidé d'accorder des permissions aux troupes du front !
Le 14 juillet ne fut marqué, ni par revues, ni par feux d'artifices, à moins qu'on ne compte les revues d'armes et les feux de nos batteries. Toutefois l'ordinaire fut considérablement amélioré, pour ne pas oublier tout à fait les vieilles traditions. D'autre part, les unités qui n'étaient pas de garde eurent une demi-journée de repos, et un concert fut improvisé à Bayencourt, dans la cour du maire ; la « clique » du Régiment fit entendre ses airs les plus martiaux, et les plus chanteurs et comiques amateurs amusèrent un instant leurs camarades sous l'œil indulgent du Lieutenant-Colonel ; le soir même, les compagnies de Bayencourt partaient pour les tranchées et le lendemain

les travaux d'Hébuterne reprenaient de plus belle.
Bientôt, une rumeur se répand qui excite la curiosité générale : les Anglais viennent dans notre région ! Le 18 juillet, l'ordre arrive de se préparer à évacuer le secteur et, il n'y a plus de doute possible, ce sont bien les Anglais qui nous remplacerons ; nous comprenons maintenant pourquoi on se pressait tellement de terminer les travaux en cours. Le 19, dans la matinée, apparaissaient les premiers représentants du Régiment chargé de nous relever (Oxfordshire Regiment) ; plusieurs de ses compagnies sont composées presque exclusivement d'instituteurs et de professeurs, tous volontaires. Ce Régiment, comme tous ceux qui remplaceront notre Corps d'Armée, vient de la région Armentières – La Bassée ; ce sont des troupes aguerries et elles ont cédé la place à la fameuse « armée de **KITCHENER** » qui vient, enfin, grossir les contingents britanniques sur notre front ; c'est ce qui permet à nos alliés d'occuper un secteur de plus, en nous laissant d'importantes forces disponibles pour des opérations à venir.
Pendant que les sous-officiers, venus à Bayencourt, Courcelles, Sailly-au-Bois, et chargés du cantonnement, prenaient leurs dispositions, les officiers anglais allaient, dès le 19, faire la reconnaissance des tranchées d'Hébuterne. Ils furent retenus à déjeuner par les nôtres, ce qui fut l'occasion de force « toasts » arrosés de champagne, en l'honneur de notre confraternité d'armes.
La relève eut lieu le lendemain soir. Nos hommes ne purent guère emporter qu'une impression sommaire de leurs camarades anglais, qu'ils ne firent qu'apercevoir dans la nuit, deux choses cependant les auront frappés, leur belle insouciance et leur ordre parfait à la fois ; ils arrivèrent flegmatiquement dans les tranchées en sifflotant, à leur habitude, mais chacun prit immédiatement sa place aux créneaux en observant rigoureusement les brèves instructions des chefs.
Le commandant de l'« Oxfordshire Regiment » écrivit par la suite au Lieutenant-Colonel pour lui exprimer ses remerciements de l'accueil et du concours utile que son Régiment avait trouvés auprès de tous.
« *Nous avons trouvé chaque chose en si bon ordre,* disait-il*, et vos officiers comme vos hommes « ont été si empressés à nous aider que je vous en suis à tous très reconnaissant.* »
Entre temps, le gros du Régiment s'était porté à l'arrière, le 19 juillet au soir, l'État-Major et les 5e et 6e compagnies quittaient Bayencourt, pendant que la compagnie hors rang quittait Couin, et le 3e bataillon Courcelles et Coigneux. Ces divers éléments se rejoignirent sur la route d'Acheux et allèrent cantonner à Hérissard. La longueur de la route fut égayée parfois par la rencontre de contingents anglais soulevant de frénétiques « *hurrahs* », mais l'habitude étant perdue des longues étapes, chacun était bien fatigué en arrivant à destination vers minuit. Dans la nuit du 20 au 21, le 1er bataillon, relevé des tranchées, arrivait près d'Hérissart, à Toutencourt, où il prenait ses cantonnements. Enfin, dans la nuit du 21 au 22, les 7e et 8e compagnies et les mitrailleuses rejoignaient à leur tour le Régiment.
C'était la fin de cette longue période que le 21e venait de passer dans le secteur d'Hébuterne.

QUATRIÈME PARTIE

———

CHAMPAGNE

Ancestramil

XII

L'Arrivée en Champagne.

A partir d'Hérissart, le Régiment commence une existence errante qui devait durer près d'un mois.
Le 23 juillet, le 21e se met en marche vers le sud, à 20 heures 30, mais pour se porter à quelques kilomètres de là seulement : l'État-Major, la compagnie hors rang et le 1er bataillon cantonnèrent à Molliens-au-Bois, les 2e et 3e bataillons à Raineville. Le lendemain, par contre, l'étape devait être rude, et on se souviendra longtemps de toute cette nuit de marche qu'il fallut pour couvrir la trentaine de kilomètres qui nous séparaient des cantonnements de Castel (État-Major, compagnie hors rang, compagnie de mitrailleuses et 2e bataillon) et de Rouvrel (1er et 3e bataillons). On n'y prit d'ailleurs qu'un repos de quelques heures, puisque le 25, à 20 heures, le Régiment reprenait sa route pour aller, en une étape à peu près aussi longue, jusqu'à Breteuil, chef-lieu de canton de l'Oise.
Mais l'espoir de prendre nos cantonnements de repos dans cette riante cité fut vite déçu ; le soir même, l'ordre arrivait de repartir pour aller, non loin de là il est vrai, à Hardivillers (État-Major, compagnie hors rang, 1er et 3e bataillons, compagnies de mitrailleuses) et à Troussencourt (2e bataillon) et Orvillers (compagnie de mitrailleuses).
Les deux semaines que nous passâmes à Hardivillers et à Hétomesnil, et où furent évoqués les gais souvenirs de Naours, ne furent cependant pas inactives ; chaque matin, les bataillons faisaient des marches-manœuvres pour s'entraîner, paraît-il, à la grande marche en avant…
Cela devait durer jusqu'au 12 août ; ce jour-là, l'ordre est donné au Régiment de se porter dans la nuit à Crèvecœur pour s'embarquer en chemin de fer vers une destination inconnue. A 3 heures, le 13, un premier train de 50 wagons emporte l'État-Major, le 1er bataillon, une section de mitrailleuse et une fraction de la compagnie hors rang ; à 6 heures, un second train emmenait le 2e bataillon, la 2e section de mitrailleurs et une autre fraction de la compagnie hors rang et du convoi ; trois heures après, un dernier train partait avec le reste du Régiment.
Il devint bientôt visible qu'on nous emmenait vers la Champagne et, un peu avant minuit, le premier train stoppait en gare de Vitry-la-Ville. Le débarquement se fit au milieu des difficultés inhérentes à cette arrivée en pleine nuit dans un pays inconnu et, de plus, sous une pluie diluvienne. Aussitôt prêt, à 2 heures, le 1er bataillon se mit en marche vers le nord-est pour aller cantonner à une quinzaine de kilomètres de là, à Coupéville, où il arrivait à 6 heures.
Les deuxième et troisième trains arrivèrent respectivement à 4 heures et à 6 heures ; les 2e et 3e bataillons passèrent la journée à Vitry-la-Ville, car des ordres sévères avaient été donnés pour soustraire aux vues des aviateurs ennemis les mouvements des nombreuses troupes arrivant de

Champagne, et qui ne devaient se déplacer que de nuit. A 20 heures nos unités se mirent en route pour Coupéville que le 1er bataillon quittait au même moment pour se porter plus au nord à Poix et dans les bois des environs. Le lendemain au soir, les 2e et 3e bataillons venaient également s'établir dans ces bois, ainsi que les trains de combat et le train régimentaire.

Le 16 août, le Régiment est au repos, c'est, pour longtemps, sa dernière journée de répit dans une région habitée et paisible. Le 17, à 19 heures, il part pour gagner d'une dernière étape son nouveau secteur. Dans le courant de la nuit, l'État-Major, la compagnie hors rang, la compagnie de mitrailleuses et le 3e bataillon arrivent à Somme-Tourbe, où ils cantonnent ; le 2e bataillon plus au nord encore, à Saint-Jean. L'affluence extraordinaire de troupe qu'il y a dans cette région fait que les difficultés d'installation sont extrêmes ; tous les baraquements qui peuvent exister sont déjà pris, ainsi que les matériaux dont on pourrait faire usage pour établir le campement ; les hommes sont réduits à leur unique toile de tente, et, comme jusqu'à présent ils ne s'en sont pas servis, ce début est pénible.

Nous sommes en Champagne pouilleuse et la désolation naturelle de cette région a été singulièrement aggravée par la guerre ; les petits bois de sapins parsemés dans les vallonnements qui se succèdent à l'infini ont été rasés par le génie pour en faire des rondins ; les rares villages de la contrée ont été réduits en ruines par l'artillerie ennemie ; quelques « honnêtes » trafiquants composent toute la population civile, et tout cela nous fait certes regretter notre beau pays d'Artois.

Notre Régiment se trouvait là avec la IIe Armée. A son arrivée, il est mis provisoirement à la disposition du XVIe Corps pour les travaux.

Il s'agit d'établir de larges boyaux d'évacuation qui relieront le front à l'arrière ; ce sont les préparatifs caractéristiques d'une offensive prochaine. Dans la journée du 19 août, les officiers et gradés vont reconnaître les lieux ; chaque bataillon aura à creuser un boyau partant de la sortie de Laval, au bord de Saint-Jean, et se dirigeant vers les tranchées de Beauséjour ; le travail devra se poursuivre sans interruption de jour dans les parties défilées et de nuit par les parties en vue ; il commence dans la nuit même du 19 au 20.

Dans la nuit du 21 au 22, l'État-Major, la compagnie hors rang, la compagnie de mitrailleuses et le 3e bataillon quittent Somme-Tourbe pour laisser la place aux États-Majors du Corps d'Armée et allaient bivouaquer au nord-est de ce village ; quelques temps après, ils se déplaçaient de nouveau, ainsi que le 2e bataillon, pour se porter non loin de là sur la rive gauche de la Tourbe. Mais on avait fini par se faire à cette vie de nomades et, la belle saison aidant, on ne s'en tirait pas trop mal. Nos camarades avaient déjà acquis de la dextérité dans l'art de dresser les tentes et d'utiliser toutes sortes de moyens de fortune.

Notre dernier déplacement coïncidait avec le moment où nous rentrions dans le XIe Corps, commandé par le Général **BAUMGARTEN**, dont faisait partie la 21e Division. Dès lors, les 1er et 3e bataillons travaillèrent à des boyaux allant de la Voie Romaine aux tranchées de Mesnil-lès-Hurlus et de Perthes. Le 2e bataillon était laissé à la disposition du Corps d'Armée même qui avait donné à chacune de ces compagnies une affectation particulière : la 5e construisit puis administra un dépôt d'éclopés à Somme-Vesle ; la 6e fit le service de garnison à Somme-Tourbe ; la 7e édifia des ambulances de la Croix-Rouge en Champagne, puis déchargea du matériel à Saint-Rémy ; la 8e enfin fut employée à des travaux divers au parc du génie de Somme-Tourbe.

Cette compagnie avait été chargée en particulier du remplissage des grenades, et ce rôle dangereux lui fut malheureusement néfaste : le 22 septembre, en effet, l'explosion d'une caisse de grenades chargées de cheddite tua un sergent et deux hommes et en blessa vingt-trois. Les compagnies employées aux boyaux étaient très exposées aussi et elles devaient compter bien des victimes pendant cette semaine d'un labeur d'autant plus accablant que l'urgence et les longues marches du

bivouac aux tranchées ne leur permettaient pas de prendre le moindre repos.
Tous ces travaux qui se poursuivaient sur une vaste échelle, les énormes approvisionnements en vivres et en munitions qui se faisaient, les innombrables batteries qui s'installaient, les mouvements de troupes incessants, tout cela nous persuadait de plus en plus que la grande offensive dont on parlait depuis si longtemps allait enfin avoir lieu.

XIII

La Bataille de Champagne.

Le 21 septembre l'ordre attendu arrive et le soir même le Régiment se porte aux tranchées, sans avoir eu un seul jour de repos, après les durs travaux auxquels il venait de se livrer ; le 2e bataillon, toutefois, reste provisoirement à la disposition du XIe Corps et ses compagnies poursuivent leurs diverses tâches ; il ne perdait rien d'ailleurs pour attendre car, par la suite ce sont ses unités qui devront rester le plus longtemps en position. Notre secteur, que les officiers avaient été reconnaître quelques jours auparavant, se trouve à deux kilomètres environ au nord de Mesnil-lès-Hurlus, sur un front de quinze cents mètres ; nous y relevons divers éléments actifs de la 21e Division pour leur permettre de se reposer un peu avant l'attaque. Le poste de commandement du Lieutenant-Colonel est dans un des boyaux à côté de celui de la Division, à l'endroit dit « le Calvaire ». Sur notre gauche, la 22e Division occupe le secteur de Perthes ; à droite, c'est le secteur de Beauséjour que défend le XXe Corps.
La ligne allemande en face de nous représente une sorte de forteresse doublement bastionnée, à l'est par la Butte du Mesnil, à l'ouest par les deux hauteurs jumelées dites les « Mamelles » ; sur la mamelle sud de puissants ouvrages sont connus en raison de leur forme, vue à vol d'oiseau, sous le nom de « Trapèze », entre ces deux bastions s'étendent un ravin et une quadruple ligne de tranchées placées à contre-pente qui constituent une défense formidable appelée « la Courtine » ; notre Division aura le périlleux honneur d'avoir à entamer cette dernière position réputée, par l'ennemi, imprenable.
Nos bataillons aux tranchées ainsi que la compagnie de mitrailleuses et la section de bombardiers, nouvellement constituée, occupent la première ligne qui se trouve à certains points à quelques mètres seulement de l'ennemi ; le 1er bataillon est à droite dans le sous-secteur « D » ; le 3e à gauche, dans le sous-secteur « *C* » ; cette région, depuis plusieurs mois, a réduit ses premières lignes à un état lamentable, en dépit des réfections incessantes. Nous sommes loin des tranchées d'Hébuterne que nous avions laissées bien ordonnées et où la belle saison avait fait éclore, en bordure, toute une végétation luxuriante. Ici c'est la monotonie de la marne qui vous aveugle sous le soleil, vous gèle dans l'ombre et qui s'effrite partout. Les créneaux, les boyaux, les abris n'existent pour ainsi dire plus ; c'est un chaos où on a toutes les peines du monde à circuler et où il faut faire une gymnastique extraordinaire pour guetter l'ennemi, d'ailleurs invisible derrière la crête qui nous sépare de lui. Quelques rares sapes existent où quelques privilégiés seulement se succèdent à tour de rôle ; où on se recroqueville en chien de fusil, et qui d'ailleurs s'ébouleront à la prochaine occasion. En fait, dans les rares heures de répit, la toile de tente constitue le seul abri de la plupart des hommes, c'est dire qu'ils mènent l'existence la plus dure et la plus périlleuse, et cela dès avant toute attaque ; en trois jours, du 22 au 24, nous perdons cinquante hommes, dont onze tués.

Dans la nuit même du 22 au 23, le bombardement préparatoire avait commencé et il ne cessa plus pendant soixante heures consécutives. Nous avons reçu là le prodigieux spectacle de Toutvent, multiplié par tout ce qui passait à notre droite et notre gauche ; cette fois, c'est vraiment par centaine de milliers par jour qu'il faut compter les projectiles qui bouleversent de fond en comble les lignes ennemies.
Dans la nuit du 24 au 25, nos 1er et 3e bataillons sont relevés par les 64e, 65e, et 93e, le 137e restant en réserve ; nos unités se portent dans les places d'armes de la Truie (1er bataillon) et de la route de Beauséjour (3e bataillon). Leur mission sera de réoccuper la première ligne après le départ des troupes d'assaut et de la défendre contre toute contre-attaque ; la compagnie de mitrailleuses et la section de bombardiers sont d'ailleurs restées sur leurs positions, en soutien de l'active. Les 7e et 8e compagnies, appelées de l'arrière, ont été mises à la disposition du génie du Corps d'Armée pour établir des passages à travers les tranchées allemandes.
Le 25 septembre, à 9 heures 15, l'attaque est enfin déclenchée sur notre front, comme sur tout le front de Champagne et d'Artois. Nos camarades de l'active, en des vagues successives, s'élancent par-dessus les parapets avec autant de généreux entrain qu'à Toutvent. Le Colonel **DEGREZ** du LOUP, du 65e, que le nôtre avait remplacé dans son poste de commandement, a électrisé ses hommes d'un geste héroïque et chevaleresque qui illustrera à jamais les fastes de notre armée : debout sur la tranchée, dominant les positions adverses, il prit le drapeau déployé en main et salua ainsi au passage ses compagnies partant l'une après l'autre à l'assaut et au sacrifice.
Dans ce moment de sainte folie, il fut épargné par miracle, pour que chacun, sans doute, reçut en passant la communion de son courage. Mais, parti avec une des dernières vagues, il tomba presque aussitôt frappé à mort ainsi que tout l'État-Major qui l'entourait…
Hélas ! l'élan de nos combattants devait être arrêté net, du moins dans notre secteur, devant le réseau de fils de fer habilement placé par l'ennemi à contre-pente et que notre artillerie n'avait pu suffisamment détruire ; et là, les mitrailleuses dissimulées en plein champ et se démasquant soudain les avaient littéralement fauchés avec la terrible précision de la faux sur épis. L'État-Major du 65e ne représentait que les prémices de la moisson sanglante qui allait joncher la plaine de l'élite de notre Division.
La « Courtine » était décidément à la hauteur de sa redoutable réputation ; de plus, ses abords avaient été puissamment défendus par le « Trapèze », que la 22e Division, ne pouvant l'enfoncer, avait laissé sur sa droite et d'où l'ennemi prenait de flanc les assaillants. Quand notre Division épuisée se replia sur les tranchées que nous occupions de nouveau, son effectif était diminué de moitié, elle avait perdu trois colonels, la plupart des commandants et des officiers subalternes ; certains de ses bataillons n'avaient plus que le dixième de leur effectif. Pour que le sacrifice fût complet elle devait perdre quelques jours après son dernier colonel d'active, celui du 137e, ainsi que le Colonel **SOUVERAIN**, qui commandait notre Brigade.
Pendant que nous assistions avec angoisse à ce massacre de nos camarades, nous avions du moins la satisfaction de nous apercevoir que la bataille s'éloignait sur notre droite et notre gauche, prouvant ainsi l'avance des troupes voisines. De certains points d'où la vue portait au loin, nous pouvions voir les éclatements d'obus, d'abord tout proches, reculer progressivement de crête en crête. Nous eûmes même le spectacle qui ne s'était pas vu depuis la bataille de la Marne, celui d'une batterie d'artillerie se déplaçant au galop en terrain découvert. C'était sur notre droite, dans la direction de Maison-de-Champagne ; tout à coup, d'un chemin creux, nous voyons déboucher quelques cavaliers qui se portent rapidement en avant, puis qui reviennent, disparaissent et réapparaissent bientôt, conduisant cette fois toute une batterie de 75 ; naturellement elle est vite repérée par l'ennemi et les obus tombent drus autour d'elle, mais elle poursuit quand même son chemin et elle disparaît au-delà

des premières lignes allemandes, déjà occupées par conséquent, pour reprendre de plus près sa bonne besogne.
Nous devions apprendre bientôt, en effet, que si, par une déplorable malchance, c'était dans le secteur du Mesnil que nos troupes avaient éprouvé la plus grande résistance allemande [1], par contre sur le reste du front le succès avait été considérable.

XIV

La Lutte pour la Courtine.

Pendant la période d'attaques et de contre-attaques incessantes qui suivit l'offensive du 25 septembre, notre Régiment tint brillamment sa place dans la Division puisque c'est lui qui constitua la barrière inébranlable derrière laquelle les unités de l'active purent toujours venir se reformer en sécurité ; mais ce rôle lui valut d'être, à son tour, fortement éprouvé.
La situation des bataillons en ligne était la même qu'à leur arrivée dans le secteur ; toutefois, à droite, la 3e compagnie avait pu se porter dans les entonnoirs qui se trouvaient en avant de ses tranchées ; c'était hélas, le seul gain réalisé entre temps sur notre front. Notre compagnie s'était mise aussitôt à la besogne pour organiser défensivement ces entonnoirs, surtout le plus grand qui atteignait près de quarante mètres de diamètre et une quinzaine de mètres de profondeur. Une sorte de chemin de ronde y est établi en demi-cercle face à l'ennemi, et un parapet est dressé à l'aide de sacs de terre le long de la lèvre extérieure. Tout ce travail s'effectue à peu près sous les yeux de l'adversaire dont les positions ne sont plus qu'à une dizaine de mètres de là, à une rude école, à se familiariser avec ce genre de combat si nouveau pour eux.
Dans la série d'opérations auxquelles nous allions assister, l'effort de notre Division fut d'abord de dégager notre flanc gauche en se portant sur les Mamelles d'où « *l'ennemi nous interdisait toute attaque de front* ». Pendant tout ce temps, la mission de notre Régiment, non sans péril pour lui, fut de se livrer à des manifestations agressives pour détourner vers nos tranchées l'attention de l'ennemi et immobiliser les défenseurs de la Courtine en les tenant constamment sous la menace d'une attaque.
Dans la nuit du 1er au 2 octobre, le 137e qui avait moins souffert que les autres Régiments, s'empare par un hardi coup de main de la Mamelle nord, cela nous vaut le lendemain et le surlendemain de violentes contre-attaques heureusement repoussées. Dans la nuit du 2 au 3, le 3e bataillon est relevé par les compagnies du 93e et du 137e, mais pour deux jours seulement, et encore ne peut-il trouver qu'un repos précaire dans les places d'armes de la route de Beauséjour. En même temps, le Lieutenant-Colonel s'installe dans le poste de commandement des premières lignes dit « Accent Circonflexe » et prend le commandement de tout le secteur.
Le redoutable ouvrage du Trapèze sur la Mamelle sud, est désormais entouré du sud, de l'ouest et du nord, la situation est donc favorable pour tenter de l'enlever. L'opération eut lieu le 6 octobre, et, pour éviter toute méprise, du fait de cette attaque sur trois faces, nos troupes portèrent un brassard blanc et adoptèrent le cri de ralliement. Pour en finir une bonne fois, l'attaque fut préparée avec les moyens matériels les plus puissants ; un fourneau de mine géant avait été poussé sous la position allemande et contenait 22.000 kilos de cheddite. L'explosion eut lieu à 4 heures 15 ; elle ne fit pas

1 Exposé officieux de la bataille de Champagne publié dans les journaux du 25 octobre 1915.

beaucoup de bruit mais, sur une longueur d'une centaine de mètres, les tranchées allemandes dont auparavant on apercevait juste le dessin à fleur de terre, étaient transformées en une colline de marne ; cette modification soudaine du paysage que nous avions sous les yeux était vraiment aussi ahurissante qu'impressionnante.
Pour compléter cette œuvre de destruction, nos crapouillots couvrirent de leurs lourds projectiles l'enclave ennemie ; en même temps, ses boyaux de communication avec l'arrière étaient bombardés par l'artillerie et pris d'enfilade par les mitrailleuses placées sur la Mamelle nord. Malgré tout cela, il faut reconnaître que les défenseurs du Trapèze, décimés, opposèrent une résistance acharnée à nos assaillants quand ils donnèrent à leur tour ; ce n'est certes pas nous diminuer que de dire que l'héroïsme n'a pas de patrie.
Le 6 au soir, nos troupes occupaient la partie ouest de l'ouvrage et, au bout de trois jours d'une lutte furieuse, elles s'y installaient complètement, au milieu de monceaux de cadavres, d'armes, et de débris de matériel. Les survivants s'étaient enfuis sauf environ deux cents prisonniers.
Le soir de ce même jour, 8 octobre, le 1er bataillon était relevé par trois compagnies du 2e bataillon rendues au Régiment (les 6e, 7e et 8e) ; il resta en réserve dans les places d'armes de la route de Beauséjour, puis, dans le ravin des Cuisines Marocaines jusqu'au 14 octobre, jour où il fut mis à la disposition du génie de l'Armée pour établir une seconde position de défense ; il alla bivouaquer dès lors près de la Voie Romaine, au nord-ouest de Laval.
Dans la nuit du 11 au 12 octobre, le 2e bataillon fut lui-même relevé du sous-secteur de droite par un bataillon du 64e et s'installa aux Cuisines Marocaines ; mais quatre jours après il relevait à son tour dans le sous-secteur de gauche le 3e bataillon qui allait prendre sa place.
Entre temps la prise du Trapèze nous avait valu un tir de représailles comme nous n'en avions pas encore connu ; l'ennemi se méfiait sans doute aussi de l'attaque de front que préparait maintenant notre division. Nos premières lignes sont continuellement arrosées de bombes et le poste de commandement d'Accent Circonflexe ainsi que, derrière lui, la grande transversale où se tiennent les réserves, reçoivent des milliers de marmites. A plusieurs reprises ce bombardement se fait avec accompagnement d'obus à gaz suffocant ou lacrymogène ; nous en sommes fortement incommodés, mais cependant personne ne bronche à cette première expérience de cette nouvelle diabolique.
Enfin tout est prêt pour aborder à nouveau la Courtine rendue plus accessible par l'occupation des Mamelles, bien que sur la droite les Allemands tiennent toujours le bastion de la butte du Mesnil. Dans la nuit du 22 au 23 octobre, la 6e compagnie creuse un boyau allant de la première ligne vers l'ennemi ; de bonne heure, le 23, le bombardement préliminaire à l'attaque commence ; la nuit suivante les unités du 2e bataillon enlèvent les fils de fer pour laisser libre passage aux troupes d'assaut. Au cours de cette même nuit les troupes prennent leurs positions de combat. La première ligne est occupée par ce qui reste des 64e et 65e, le 93e se tenant en réserve dans les places d'armes.
Pour cette nouvelle attaque la mission du Régiment sera double : d'une part garder les tranchées et de l'autre assurer les transports nécessaires à l'active, il devra d'ailleurs d'une manière générale « *se prêter aux besoins des bataillons engagés* », selon les termes de l'ordre d'opérations. Dans ce but, quatre de nos compagnies occuperont à elles seules le front du secteur, les 7e et 8e à gauche, les 9e et 12e à droite ; elles se tiennent dans la parallèle de 150 mètres pour se porter en première ligne dès le départ de l'active. Les autres compagnies, la 6e dans le sous-secteur C, et les 10e et 11e dans le sous-secteur D, sont dans la grande transversale, à la disposition des divers bataillons auxquels elles sont affectées pour le ravitaillement en vivres et en munitions ; on devait aussi les employer à remettre en état les boyaux effondrés et à en établir d'autres entre les lignes adverses.
Le 24 au matin, notre artillerie redouble ses coups, les premières lignes sont momentanément évacuées pour que nos hommes ne reçoivent pas, comme c'était arrivé trop souvent, hélas, les éclats

des formidables marmites qui tombent dans les tranchées d'en face ; l'ennemi d'ailleurs paraît sentir le danger pressant car son feu devient de plus en plus intense ; nos boyaux de communication sont couverts de projectiles de gros calibres. Enfin, après trente-six heures d'un bombardement à peu près ininterrompu, l'assaut est donné à 15 h.30.
C'était le début d'une nouvelle lutte opiniâtre faite d'attaques et de contre-attaques furieuses qui devait durer sans aucun répit pendant une quinzaine de jours.
Le nombre et la violence des contre-attaques énumérées dans les communiqués suffisent à montrer la rude part qu'eurent à prendre dans cette lutte épuisante nos compagnies chargées de la garde des tranchées ; elles essuyèrent non seulement un bombardement continuel, mais firent constamment le coup de feu, à côté de l'active. Dès le 24 octobre au soir, une de nos unités, la 6e, se trouvait privée de tous ses officiers, dont un tué, et les jours suivants nos pertes s'accrurent dans une proportion que nous n'avions pas encore connue.
A plusieurs reprises, les attaques allemandes se portèrent principalement sur la région des entonnoirs où se trouvaient les unités du 3e bataillon ; nos hommes supportèrent admirablement le choc et ripostèrent à qui mieux mieux à coup de grenades ; leur fermeté et leur belle tenue ont certes largement contribué à l'arrêt définitif de la contre-offensive ennemie.
Le 28 octobre, les mitrailleurs et les bombardiers, qui venaient de passer 38 jours consécutifs en première ligne, étaient allés prendre un peu de repos au bivouac du train régimentaire près de La Salle ; en même temps, le 2e bataillon s'était rendu à Saint-Jean, relevé par un Régiment actif de la 6e Division, le 120e. En effet, pour l'attaque du 29 octobre signalée aux communiqués, notre Division avait été enfin complètement livrée à elle-même, malgré les pertes subies et la tâche écrasante qu'elle avait assumée.
Dans les nuits du 2 au 3 novembre, puis du 3 au 4, les compagnies du 3e bataillon furent relevées à leur tour par le 403e et allèrent rejoindre le 2e bataillon à Saint-Jean. Enfin le 5 novembre, le jour même de la dernière contre-attaque allemande, l'État-Major du Régiment et ses derniers éléments, entre autres les infirmiers et les téléphonistes, rentraient au bivouac de La Salle ; il y avait des tranchées de Mesnil-lès-Hurlus. D'ailleurs deux de nos compagnies durent immédiatement retourner aux tranchées, pour des travaux, c'étaient les 7e et 8e, appelées au sud de Tahure et qui ne purent aller se reposer un peu que le 24 novembre à Felcourt.
Pour compléter le bilan des opérations auxquelles participa le régiment, il faudrait y ajouter toutes les fatigues endurées dans ce secteur n'offrant aucun moyen de se reposer vraiment, toutes les privations provenant des difficultés des transports, toute la tension de l'esprit imposée par les veilles et les alertes continuelles. Hélas, ce bilan s'établit aussi par un chiffre assez éloquent en lui-même : le nombre des pertes subies, en tués, blessés ou évacués, s'élevait au total de 487, dont 100 tués. Jamais le Régiment n'avait été aussi éprouvé depuis la tragique journée de Puisieux.
Aussi bien le rôle qu'il a joué avait-il été hautement apprécié ; le Général **BEAUMGARTEN**, commandant le XIe Corps, tint à lui adresser ses félicitations en écrivant au Lieutenant-Colonel, à la date du 8 novembre :

« *Je suis heureux de rendre hommage au dévouement dont votre régiment n'a cessé de faire preuve depuis deux mois, assurant toujours avec belle humeur le service aux tranchées aussi bien que les travaux dont il a été chargé dans des circonstances souvent pénibles.* »

Les nombreux actes de bravoure individuels qui illustrèrent ces journées furent récompensés en la personne de 121 de leurs auteurs, particulièrement remarqués et qui reçurent la Croix de guerre ou la Médaille militaire. De plus la rosette d'Officier de la Légion d'honneur était accordée au

Lieutenant-Colonel, qui ne voulut voir dans le motif de sa promotion qu'un nouvel hommage rendu à tous, « *a su faire du Régiment Territorial à la tête duquel il a été placé une unité très solide qui a bravement tenu sa place au feu dans des circonstances dures.* »

Lorsque la 21e Division revint au repos qu'elle avait été prendre à l'arrière, le Général DAUVIN tint à venir lui-même à Somme-Suippe, le 15 décembre, pour attacher la croix d'Officier sur la poitrine de notre chef, devant le Régiment assemblé et fier de l'honneur qui rejaillissait sur lui.

XV

A nos Morts.

Mesnil-lès-Hurlus, 2 novembre 1915.

Au milieu du cimetière de Mesnil-lès-Hurlus, devant lequel nous écrivons ces lignes que nous dicte notre sympathie fraternelle, s'élève une grande et simple croix de bois avec cette seule inscription : « *Morts, ils parlent encore !* »
Alentour s'alignent les tombes déjà anciennes de ceux qui ont péri au cours des grands combats de février-mars, les tombes aussi de ceux de notre Division qui sont tombés en si grand nombre depuis l'attaque du 25 septembre, les tombes enfin de tant de nos camarades qui ont marqué glorieusement de leur sang la participation de notre Régiment à la bataille de Champagne.
Oui, ils parlent encore tous ces morts qui dressent leurs rangs pressés de petites croix, dans ce cimetière improvisé dont la simplicité ordonnée et l'étendue indéfinie sont si impressionnantes ; et voici ce qu'ils disent à ceux qui se recueillent et leur prêtent une oreille et un cœur attentif :

« *Nous étions naguère des hommes simples et pacifiques et nous ne songions nullement à finir* « *en héros ; il nous suffisait d'assurer la prospérité de nos affaires et le bonheur de notre famille.* « *Mais un jour, notre pays a été menacé et avec lui tout ce qui faisait la douceur d'y vivre, la* « *liberté, la sécurité de nos droits, l'idéal de démocratie et d'humanité qui, dépassant nos* « *frontières mêmes, nous donnait confiance dans l'avenir. Dès lors nous avons tout quitté et* « *nous nous sommes trouvés spontanément les sentinelles de la Patrie, les soldats du droit, même* « *ceux d'entre nous qui ne comprenaient qu'obscurément les choses, pour en avoir moins goûté* « *le privilège.*
« *Dans ce combat, nous sommes tombés, mais nous n'avons pas succombé ; tout ce que nous* « *avons enduré au cours de la guerre nous a attaché chaque jour davantage à ces grands* « *principes, dont nous sentions la sauvegarde nous échapper ; notre mort même à tous,* « *innombrables que nous sommes, ici et ailleurs, met en évidence, d'une façon éblouissante, leur* « *prix inestimable. Jamais la liberté, le droit, la justice n'ont été aimés d'un amour plus grand, ni* « *appelés de plus de vœux. Nous sommes assurés que l'humanité qui, après avoir traversé l'enfer* « *de cette guerre, ressuscitera de nos tombes, ne pourra être qu'une démocratie libre, éclairée et* « *pacifique.*

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

« *Mais des femmes et des enfants viendront pleurer sur nos tombes… C'est pour eux que nous* « *adressons à ceux qui restent notre suprême vœu. La Patrie que nous avons défendue est faite* « *aussi de fraternité, et cette fraternité, et cette fraternité aussi a grandi dans la crise et dans nos* « *peines et nos efforts communs ; nous attendons avec confiance de ceux qui auront le privilège* « *de rentrer dans leurs foyers, comme ceux qui y sont restés, qu'ils aient, pour toutes les* « *souffrances et les infortunes que nous laissons derrière nous, des cœurs larges, généreux,* « *fraternels...* »

Voilà ce que nous avons cru entendre des voix qui montaient de la terre, lorsque tout à l'heure, en ce jour des Morts, nous rendions une pieuse visite aux camarades que nous avons perdus ; mais nous nous faisions illusion, sans doute, car ces rudes soldats n'ont pas fait tant de phrases pour donner leur vie à leur poste de combat… D'où que vienne cet écho d'outre-tombe, nous l'écouterons du moins, pour persévérer jusqu'au bout et pour restaurer les foyers brisés et pour édifier sur les ruines accumulées une cité meilleure.
C'est le serment que nous venons de répéter, au plus profond de nous-mêmes, groupés devant le « carré » réservé à notre Régiment et comme « répons » au suprême témoignage rendu par notre Colonel et l'aumônier à nos morts.

XVI

L'Organisation des positions conquises

Le Camp G

Après les tragiques semaines de la Courtine, le Régiment connut une longue période relativement calme, sans doute pour le dédommager de n'aller point au repos. Pendant que la 21e Division partait pour l'arrière, nous étions passés, en effet, à la disposition de la 151e Division qui lui succédait dans le secteur, et il faut bien dire que cette mésaventure nous arriva souvent, de lâcher les unités actives juste au moment où elles allaient vers cette terre promise que l'on appelle fort expressivement la « zone de rafraîchissement ». On considérait sans doute que les Territoriaux étaient des vieux « durs à cuire » qui ne souffraient pas trop des privations et qui trouvaient en eux-mêmes assez de force morale pour se retremper après les jours d'épreuve, ce qui était du moins fort honorable pour nous.
D'ailleurs, pour être hors de la fournaise, nous n'étions pas au bout de nos peines, et, après les rigueurs de la bataille, nous allions connaître celle de la saison. Quelques compagnies, il est vrai, cantonnées dans les villages, à Somme-Brionne, à Somme-Vesles, à Herpont, à Croix-en-Champagne, à Auve, et employées principalement à l'installation d'ambulances ou de dépôts d'éclopés, connurent des jours assez difficiles ; mais, par contre, les autres, campées à la Voie Romaine ou près de Saint-Jean et de La Salle et occupées à des travaux de seconde position, souffraient durement.
C'était encore la vie de bivouac, comme aux beaux jours d'août et de septembre, mais en novembre et décembre les beaux jours sont rares ; le temps fut franchement mauvais et décidément cette cure d'air, poursuivie un peu tardivement, devenait moins propice. On s'imaginera aisément ce que cela

pouvait être de camper sous des tentes en hiver, par des pluies diluviennes qui ne cessèrent point et qui transformaient les camps en marais. La toile des tentes et le moral des hommes ont beau être aussi résistants que possible, il y a des jours où l'on préférerait courir les risques de la bataille que d'être là. Les marmites çà passe et quand c'est passé on n'y pense plus ; la boue s'attache insidieusement à nous et, plus on veut s'en dépêtrer plus on y enfonce. On vante souvent l'héroïsme des soldats au feu, mais ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire, c'est leur endurance, pendant des semaines et des mois sous la pluie qui finit, semble-t-il, par s'infiltrer jusque dans le cerveau. Nous ne parlerons que pour mémoire du froid qui, à certains jours, inquiéta beaucoup à l'arrière, mais qui eut du moins l'avantage de nous délivrer pour un moment de la boue.
Le Colonel essaya de remédier à cette situation mais, réduit à peu près aux seules ressources du Régiment, il lui était évidemment impossible d'installer de toutes pièces les cantonnements qui auraient été nécessaires. Son « Journal de Marche » contient à ce propos une note désabusée, qui trouvera peut-être sa place ici, à l'occasion d'une mésaventure à la 2e compagnie. Celle-ci devait aller s'installer au sud de la Voie Romaine dans un camp bien connu des troupes de Champagne sous le nom de « Veau crevé », et elle devait occuper les baraquements laissés par la compagnie de génie qu'elle remplaçait ; mais à son arrivée tout ce qui existait au camp avait été enlevé, morceau par morceau, par les Régiments voisins, et le Colonel d'écrire : « *Dès qu'une unité quitte son* « *camp, tout est démoli par d'autres, toujours en quête de matériaux qu'elles ne peuvent obtenir* « *que par ce moyen* ». Oui, mais on comprend l'incohérence et les lacunes de cette méthode !
Vers le milieu de décembre, notre situation commença à s'améliorer. La 21e Division étant revenue du repos, nous allâmes la rejoindre dans le secteur voisin, à l'ouest, celui de Perthes-Tahure ; le 12 décembre, l'État-Major et une partie du Régiment allaient à Somme-Suippe, siège de la division, et, quelques jours après, le 26, nous transportions notre « principal établissement » à quatre kilomètres environ au nord-est dans un camp, dit le camp G, où nous devions passer quatre mois.
Outre l'État-Major et la compagnie de mitrailleuses, la valeur d'un bataillon environ y cantonna par roulement entre les compagnies. Une compagnie à tour de rôle également était à Somme-Suippe à la disposition du chef du 2e bataillon remplissant les fonctions de major de cantonnement ; les autres occupaient différentes positions de deuxième ligne dans le secteur. Le 1er bataillon était resté à la Voie Romaine, à la disposition du génie de l'Armée, toutefois les 2e et 3e compagnies vinrent par la suite s'installer à l'est du camp G.
Dès le 1er janvier 1916, l'ennemi bombardait copieusement notre nouveau bivouac, sans doute comme souhait de bonne année et de bienvenue ! Le mauvais temps aussi, pour changer, nous y accueillit et les débuts ne furent pas brillants ; cependant nous trouvions là les éléments qui avaient fait défaut et qui, grâce à l'habileté de nos braves équipes d'ouvriers, allaient nous permettre de sortir bientôt du « pétrin » dans lequel nous étions enlisés depuis si longtemps. Un plan complet avait été dressé pour l'aménagement du camp et était déjà en voie de réalisation.
On se mit donc activement au travail, et, peu à peu, la pente nord du vallonnement où nous nous trouvions se couvrit de baraquements judicieusement conçus et pouvant abriter, en fin de compte, plus de deux bataillons. Chaque compagnie occupait une rangée de cinq baraques s'étageant les unes derrières les autres ; les quatre premières pour la troupe, la cinquième pour les officiers, les bureaux, les popotes, etc. La construction, tout en bois, est à moitié enfoncée en terre, ce qui a le triple avantage d'économiser des matériaux, d'offrir moins de vue à l'ennemi et d'abriter mieux contre les intempéries ; le toit d'une seule pente est recouvert de carton bitumé ; le sol est planchéié, les fenêtres sont garnies d'une toile trempée dans l'huile de lin qui, si elle n'a pas la transparence du verre, donne du moins une jolie clarté.
Les baraques de la troupe qui comportent une petite chambre de sous-officier à chaque extrémité,

abritent une section environ. L'aménagement intérieur est ingénieux ; deux étages de couchettes s'étendent tout le long de la chambrée ; sauf au milieu où un espace libre est occupé par un poêle, des tables et des bancs ; chaque homme a sa couchette individuelle et mobile, composée d'un cadre en bois garni d'un treillage métallique et rempli de paille ; des râteliers d'armes et une tablette courant le long de la paroi opposée aux couchettes permettant de ranger les affaires de chacun ; bref, cette fois, c'est presque le confort.
Sur la pente sud du vallonnement se trouvaient les baraquements de l'État-Major construit à peu près dans le même style, mais chacun pour son usage propre : la chambre, la popote et le bureau du Colonel, le bureau du téléphone, l'infirmerie, la baraque des cyclistes, etc ; les poilus, nés malins n'oublieraient point d'ajouter « la baraque de la vache », car il y avait au camp G une vache dont la présence au milieu de cette terre de désolation est toujours restée mystérieuse, mais dont le lait était fort apprécié par quelques-uns.
Pauvre vache, elle dut saluer avec une joie sans mélange, la venue du printemps qui lui rendit enfin un peu d'herbe. Hélas, c'est tout ce qui nous signala à nous-mêmes le printemps cette année-là, un peu d'herbe, à part cela, la seule végétation que nous eussions autour de nous, c'était quelques maigres sapins, toujours les mêmes et, certes, ce n'est pas sans mélancolie que nous songions parfois aux beaux arbres en fleurs des printemps passés, des printemps où il faisait bon vivre !
Cependant notre camp s'efforça de prendre, malgré tout, un décor plus riant ; des plates-bandes furent improvisées le long des baraquements et, chaque compagnie rivalisant de zèle, l'ensemble finit par avoir un petit air de cité-jardin. Mais ce qui contribua surtout à donner au camp un aspect agréable, c'est la chapelle qui y fut édifiée et qu'on inaugura le jour des Rameaux. Comme par miracle, cette chapelle sortit de terre au beau milieu du camp, ou du moins son toit et son clocher puisque, chapelle de guerre, ses murs étaient dans le sol même. Elle n'avait cependant pas un air « engoncé », au contraire sa façade et son clocher de bois, bien dégagés par un grand escalier en pente douce tenant toute la largeur de l'édifice, lui donnaient plutôt l'air élancé qui plaît aux églises de village.
Bien que tout cela fût improvisé, on y reconnaissait le travail soigné des meilleurs ouvriers du Régiment qui avaient offert leurs services pour une tâche nullement réglementaire, on le devine ; la façade s'ornait de motifs empruntés au style gothique et d'une rosace qui était une pièce d'ébénisterie tout à fait réussie. Pour que rien ne manquât, le clocher à quatre pans offrait aux regards étonnés un cadran, renfermait un carillon fait de douilles de divers calibres et était surmonté d'une flèche, avec le glorieux coq gaulois. L'intérieur était à l'avenant ; les ornements de l'autel avaient été faits avec goût par nos artistes aussi habiles à travailler le cuivre des obus que le bois pacifique.
Cette chapelle plaisait à tous, même à ceux qui ne la fréquentaient pas ; on aimait qu'elle ait été édifiée là, à portée des canons ennemis, comme un défi à la sombre réalité ; on aimait qu'elle donnât au camp, dont elle marquait harmonieusement l'achèvement comme une allure des pays habités que nous avions depuis si longtemps désertés, on se plaisait à évoquer à sa vue le clocher natal… celui près duquel les êtres chers nous attendent !

En dehors des travaux d'aménagement du camp G, nous avions eu, sur place, pendant l'hiver, des occupations d'un tout autre genre, car notre Régiment avait été chargé de l'administration et de la surveillance d'un camp de représailles établi à nos portes ; déjà le 1er bataillon avait dû assumer la même mission à la Voie Romaine dès le début de novembre. Cette intention de représailles indique tout de suite que le sort des prisonniers allemands aurait pu ne pas être enviable, mais l'humanité de nos soldats devait atténuer singulièrement les rigueurs des règlements.

Les prisonniers partirent au milieu de mars pour l'arrière. La compagnie de mitrailleuses qui avait été spécialement chargée de leur garde et qui, de ce fait, n'avait eu jusqu'alors qu'une section en position au sud-est de Tahure, en fournit désormais une deuxième en soutien d'artillerie au « Camp Blindé ».
Ce Camp Blindé, ainsi que d'autres ouvrages du secteur, avait été établi par les compagnies de notre Régiment qui, à tour de rôle, occupaient les anciennes tranchées allemandes, au nord-ouest de Perthes.
Nous nous trouvions alors, en effet, dans la partie du front de Champagne où l'avance de nos troupes avait été la plus prononcée, en septembre 1915 (plus de quatre kilomètres au nord de Perthes).
Tandis que les compagnies aux tranchées étaient employées aux travaux les plus avancés, celles du camp G avaient pour mission régulière l'entretien des trois grands boyaux d'évacuation du secteur dont les noms sont devenus familiers dans le Régiment : Duchet, Regnaud et Chardoillet. Elles furent d'ailleurs mises à contribution pour tout espèce d'autres travaux comme ceux du Service des Eaux, la remise en état de la route Perthes-Tahure, sans cesse marmitée ou l'établissement d'installations souterraines au poste de commandement de la Division, à l'ouest de Perthes. En fait, nos unités étaient considérées comme de vraies compagnies de génie et il faut croire que les ressources de notre Régiment étaient appréciées en haut lieu, car là il ne se passait pas de semaine sans que le Commandement ne fit appel à nos contingents pour les travaux les plus spéciaux, par exemple ceux du groupe électrogène.
Bref, toutes nos compagnies, celles des tranchées, celles du camp G et celles de la Voie Romaine, travaillèrent de leur mieux, au cours de cet hiver 1915-1916, à l'organisation défensive des positions conquises, et il faut dire que le plan de cette organisation s'inspirant d'une expérience déjà longue, paraissait tout à fait remarquable. Il comprenait quatre lignes successives de défense sur une profondeur de cinq kilomètres environ.

La première ligne se compose elle-même de deux lignes de tranchées : la ligne avancée et la ligne de résistance. La ligne avancée est la tranchée de tir la plus proche de l'ennemi ; c'est elle qui est venue forcément se modeler sur la ligne adverse ; elle est protégée par un réseau de fil de fer continu et très dense, derrière lequel quelques fractions appuyées de mitrailleuses judicieusement placées, montent la garde. La ligne de résistance est située à 100 ou 200 mètres de la précédente ; elle est établie de préférence à contre-pente pour la rendre moins vulnérable au tir de l'artillerie ennemie et elle est organisée comme l'autre, mais à fond (grande épaisseur du réseau de fil de fer, bonne tranchée de tir, mitrailleuses, etc.) ; de plus, elle comporte des abris pour les hommes qui ne sont pas de garde.
La deuxième ligne, établie à un kilomètre environ en arrière, selon la nature du terrain, est constituée d'après les mêmes principes que la première, avec ses tranchées successives ; les abris pour les réserves sont seulement plus nombreux, mieux soignés et plus résistants. Ce ne sont plus comme autrefois des chambres-abris protégées par des couches de rondins plus ou moins épaisses. On pratique maintenant à l'instar des Allemands, le système de la sape creusée à 5, 6, 7 et même 8 mètres au-dessous du sol.
La troisième ligne est formée de réduits fermés, hérissés de mitrailleuses, laissant entre eux des passages suffisants pour le débouché des troupes, mais dont les intervalles sont garnis d'obstacles passifs et soumis à l'action des feux des ouvrages voisins, c'est la ligne de couverture de l'artillerie.
Enfin, en arrière de tout, se trouvent les ouvrages dits de « seconde position » auxquels a surtout travaillé le 1er bataillon. Ces ouvrages, placés de 500 à 1.000 mètres les uns des autres, et

commandant tout le terrain en avant d'eux, sont de vrais fortins, défendus par deux lignes de tranchées ; ils comportant des abris bétonnés pour mitrailleuses et des sapes profondes pour la troupe.
Entre chaque ligne, des dispositions ont été prises pour démasquer en plein champ, en cas d'avance de l'ennemi, des mitrailleuses qui le prendraient de flanc au moment où il serait accroché aux réseaux de fil de fer ; en temps normal ces mitrailleuses sont dans des sapes qui, partant des tranchées, débouchent en avant de celles-ci dans la plaine et dont l'ouverture est soigneusement camouflée.
Toutes ces défenses successives sont reliées entre elles par un réseau complet de boyaux dont les trois voies, Duchet, Regnaud et Chardoillet sont, dans notre secteur, comme les boulevards, et qui assurent la communication aussi rapide que possible de l'arrière avec l'avant.
L'ensemble de ce système nous donnait à tous une grande impression de sécurité ; aucune force ne paraissait capable de renverser toutes ces barrières et de franchir ce labyrinthe. Aussi bien l'ennemi semblait-il avoir la même conviction ; sauf les escarmouches habituelles de première ligne et une tentative rapidement déjouée à la mi-février, il se tint à peu près coi pendant ces quelques mois.
Pendant cette période de transition qui, au début de novembre 1915 s'étendit jusqu'à fin avril 1916, notre Régiment subit bien des changements, son effectif diminuant de près de sept cents hommes, bien qu'il n'eût pas fait de pertes sensibles.
Cette diminution provenait pour une large part des diverses mesures d'ordre général, militaires ou sociales, qui avait ramené à l'arrière un certain nombre de mobilisés du front. Ce furent d'abord les ouvriers métallurgistes et spécialistes qui retournèrent dans les usines travaillant pour la guerre ou industries connexes. Puis ce furent les pères de familles nombreuses qui bénéficièrent des faveurs longtemps attendues et si légitimes pourtant, eu égard à l'avenir de la race ; notre Régiment en fournit un contingent important et tout à l'honneur du recrutement de la Seine-Inférieure. Deux cent vingt-huit pères de 6 à 5 enfants ou veuf avec 4 enfants nous quittèrent ainsi.
D'autres mesures amenèrent des échanges qui furent également au détriment de notre effectif. Les plus anciens passèrent dans des bataillons d'étapes, et les plus jeunes dans les Régiments actifs, tandis qu'en échange les bataillons d'étapes nous envoyaient leurs plus jeunes classes et les Régiments actifs les vieux Territoriaux qui s'y trouvaient encore.
Enfin plus d'une centaine de nos meilleurs travailleurs furent définitivement affectés à des compagnies du génie.
Notre Régiment ainsi modifié, formait peut-être un tout plus homogène, à la fois rajeuni et privé de ses membres les plus allants ; mais ce n'est pas sans mélancolie que nous avions assisté à cette transformation. Bien des amis du début n'étaient plus là, le vieux Régiment normand s'était teinté de divers recrutements provinciaux, principalement de l'Orléanais et de la Bretagne, et pour beaucoup, c'était un peu de l'air du pays qui s'en allait ainsi. Surtout, nous avions vu partir avec regret nos camarades passés dans l'active ; outre une centaine d'hommes, deux capitaines, un lieutenant et onze sous-lieutenants nous avaient été pris. Sans doute, tous avaient été habitués à braver le danger et restaient prêts à faire tout leur devoir, mais il paraissait dur qu'après tant de mois d'épreuves et tant de loyaux services, les risques de la guerre fussent encore augmentés pour ceux des nôtres qui, tout en étant plus jeunes que les autres, étaient cependant d'âge mûr et n'en avaient pas moins charge d'âmes.
Au début d'avril, notre Régiment subit une nouvelle modification qui indiquait en tous cas que son rôle actif n'était pas terminé : une seconde compagnie de mitrailleuses fut créée.
Nous étions loin des débuts funambulesques de nos mitrailleurs qui, partis de Rouen sans les accessoires indispensables, n'avaient pu opposer que leur bonne volonté à un ennemi

remarquablement outillé sur ce point comme sur le reste. Les deux premières sections avaient été organisées pour de bon, nous l'avons dit, en septembre 1914 et même dotées un moment, sous l'obsession d'Orchies, d'autos soi-disant blindées qui, à vrai dire, ne répondirent nullement à leur destination et servirent principalement au ravitaillement.

Une troisième section était venue s'y ajouter par la suite. Puis, le 21 avril 1915, ces trois sections avaient été constituées en une compagnie comptant ainsi six pièces portées à dos de mulets. La création de la deuxième compagnie de mitrailleuses allait doter le 21e de six nouvelles pièces, munies des derniers perfectionnements et non plus sur bâts, mais sur voiturettes.

Le train de ces deux compagnies formait un ensemble important et qui jetait une note pittoresque dans le défilé du Régiment ; c'est ce que les poilus appelaient le « cirque » à cause de tout ce cortège de mulets, de voiturettes et de caissons, le tout chargé d'accessoires plus ou moins mystérieux sous leurs étuis de cuir ou leurs bâches ; nous nous en voudrions de ne pas mentionner un certain banneau de boueux qui eut longtemps du succès sous le nom de voiture de compagnie..

Pendant que les nouveaux mitrailleurs poursuivaient activement leur instruction, des équipes désignées dans chaque bataillon se rendirent à tour de rôle à Somme-Suippe pour y suivre les cours de l'école des grenadiers nouvellement fondée par la Division, et ou plusieurs des nôtres eurent l'honneur d'être classés dans les premiers, et cela également semblait préparer le Régiment à de nouveaux combats.

Aussi, lorsque l'ordre vint de quitter le camp G, le 29 avril, chacun sentit que s'en était fini du temps relativement paisible qu'on avait passé là ; nous emportions du moins un bon souvenir de notre séjour dans ce désert qu'avaient fini par rendre très habitable l'ingéniosité de tous et la bonne camaraderie à laquelle les longues soirées de l'hiver avaient été particulièrement propices. Certaines « cagnas » auront gardé longtemps les échos des vieux chants de nos vingt ans, exaltant à nouveau nos espoirs en la vie !...

Ancestramil

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

CINQUIÈME PARTIE

———

VERDUN

Ancestramil



XVII

L'offensive allemande sur Verdun.

Le Régiment en réserve. — Son arrivée à Verdun.

Pendant que se déroulaient les événements de mai et du début de juin devant Verdun, le 21e, parti du camp G, était en réserve au camp de Châlons dans le secteur de Mourmelon, d'ailleurs voisin de celui qu'il venait de quitter. Embarqué en deux trains à Somme-Tourbe, le 29 avril, à 7 heures et à 13 heures, le Régiment se retrouvait dans l'après-midi à Mourmelon-le-Petit, où les voitures du convoi étaient venues le rejoindre par route. L'État-Major, la compagnie hors rang, le 3e bataillon et la 2e compagnie de mitrailleuses cantonnaient à l'Arsenal, tandis que les deux premiers bataillons et la 1re compagnie de mitrailleuses s'installaient dans les bivouacs des environs. Les hangars de l'Arsenal où s'entassaient 500 hommes à la fois et évoquant le grouillement de quelque pont d'émigrants, laisseront à ceux qui y ont été un souvenir spécial, quoique assez amusant grâce à la brièveté de ce séjour.

Nous devions, en effet, changer constamment de cantonnement pendant cette période transitoire, toujours à l'intérieur du camp de Châlons. Le 6 mai, l'État-Major, la compagnie hors rang, les 2e et 3e bataillons s'établissent dans le village de Mourmelon-le-Grand, le 1er bataillon et les deux compagnies de mitrailleuses, au Quartier National, au sud de cette petite ville. Le 23 mai, l'État-Major, la compagnie hors rang et les deux premiers bataillons sont à Saint-Hilaire-au-Temple, le 3e bataillon et les deux compagnies de mitrailleuses, dans des bivouacs du voisinage ; le 26, le 1er bataillon se transporte à la Veuve. Le 29, l'État-Major et la compagnie hors rang reviennent à Mourmelon-le-Grand ; le 1er bataillon et les deux compagnies de mitrailleuses y viennent également, tandis que les 2e et 3e bataillons retournent à Mourmelon-le-Petit.

Dans l'intervalle des déplacements, les bataillons font des travaux de terrassement à l'arrière des lignes et les compagnies de mitrailleuses assurent la garde contre avions tandis que leurs cadres sont chargés de cours de perfectionnement pour les mitrailleurs de la 21e Division ; mais on sent très bien que tout cela n'est que provisoire, en attendant que le régiment ait reçu sa vraie destination que chacun devine.

Avant que l'heure fatale sonne nous jouissons encore, sans trop d'arrière-pensée, de ces derniers moments de répit, rendus particulièrement agréables par la saison et le pays même. Après être restés huit longs mois dans la marne, au milieu des terres désertiques de la Champagne pouilleuse, c'est

un vrai régal pour les yeux et pour le cœur de retrouver un paysage verdoyant et peuplé de villages. Par contraste, la région de Mourmelon nous apparaît comme un petit paradis, et le Quartier National comme un parc de plaisance où nous retrouvons d'ailleurs des souvenirs princiers ; l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie puis, plus récemment, l'Empereur et l'Impératrice de Russie ayant été les hôtes d'un des pavillons que nous occupons.

A partir de la fin du mois de mai, le sort qui nous attendait se précise ; le 27, les Régiments actifs de la 21e Division sont dirigés sur Verdun, où la 22e les avait précédés dès le mois de mars ; l'État-Major du XIe Corps s'y transporte peu après pour prendre le commandement d'un des secteurs du front de bataille. Enfin, le 12 juin, c'est à notre retour d'être emportés vers la fournaise ; le Régiment s'embarque à Mourmelon-le-Petit pour Revigny, en quatre trains, à 3 heures, 6 heures, 9 heures et 12 heures.

Il y avait dix mois que nous étions arrivés en Champagne et ce n'est pas sans mélancolie que nous mesurions tout ce temps écoulé dans cette région et s'ajoutant aux périodes antérieures déjà longues. Quelle sera encore la durée de notre nouvelle étape ? Sera-ce la dernière ? Autant de questions, avec bien d'autres, que nous roulions dans notre tête pendant que le train qui nous emmenait roulait lui-même.

Le dernier train arriva à Revigny le jour même vers 17 heures, et tout le régiment se retrouve avant la nuit à Laimont, gros village à cinq kilomètres environ de la ville, mais malheureusement détruit, en grande partie, lors de la bataille de la Marne. Comme nous nous y trouvions à l'étroit, le 1er bataillon et les 9e et 12e compagnies se transportèrent le lendemain dans un village voisin, Neuville-sur-l'Ornain. En attendant l'ordre de monter à Verdun, nous eûmes encore là quelques jours de repos que beaucoup mirent à profit pour faire d'agréables promenades dans cette profonde vallée de l'Ornain, qui nous changeait des pays plutôt plats que nous avions connus jusqu'ici.

Le 15 juin, l'État-Major, la compagnie hors rang et le 2e bataillon sont enlevés en auto ; le lendemain, c'est le 3e bataillon ; le 17, c'est le 1er. Nous faisons ainsi connaissance des fameux camions automobiles qui ont si utilement contribué à la défense de Verdun, privé, dès le début, des deux grandes lignes de chemin de fer qui le ravitaillaient. Sans doute, le trajet n'est pas aussi agréable que celui de Madeleine-Bastille, évoqué par maints loustics, mais nous devons rendre cette justice à ces autobus d'un nouveau genre qu'ils étaient bien aménagés. L'avantage de parcourir en trois heures une soixantaine de kilomètres fit négliger, d'autre part, l'épaisse couche de poussière dont on fut bientôt recouvert.

Les compagnies de mitrailleuses firent, toutefois, la route à pied avec le train régimentaire ; parties de Laimont le 17 au matin, elles s'arrêtaient le soir à Deuxnouds-devant-Beauzée, village remarquable par son château transformé en ambulance et par son manque absolu de « pinard » et de complaisance ; le lendemain, elles arrivaient au Bois de la Ville où les bataillons les avaient précédées.

Le Bois de la Ville, où l'État-Major du Régiment restera fixé pendant plusieurs semaines et où se relèveront diverses compagnies au repos, s'étend sur une colline à l'est de la route de Paris à Verdun, à environ quatre kilomètres de la ville, nous en occupons la corne sud-ouest, autour d'un fortin dit « Ouvrage de Baleycourt ».

XVIII

Le suprême assaut contre Verdun.

En arrivant à Verdun, le 21e retrouvait l'État-Major du XIe Corps, installé au village de Regret, et ayant désormais à sa tête le Général **MANGIN**, mais nous n'étions plus rattachés à la 21e Division, dont nous avions partagé le sort depuis quatorze mois ; elle avait, en effet, déjà quitté ce secteur où elle venait de subir de lourdes pertes dans la défense de l'ouvrage de Thiaumont. D'ailleurs nous trouvions là une nouvelle organisation, celle du « groupement », qui modifiait de toute façon notre affectation. Le XIe Corps ne subsistait que par son État-Major devenu celui du groupement dont la composition subissait, sans cesse, des modifications au fur et à mesure de la relève des Divisions qui, tour à tour, venaient donner devant Verdun. Quant au 21e, il devenait E. N. E. (élément non endivisionné) et rattaché directement au groupement dit « Groupement D. E. » et, comme lui à demeure, il eut affaire, au point de vue des opérations, avec les diverses Divisions qui se succédèrent.
Le 20 juin, au matin, la relève du 130e Territorial, que nous remplacions, était achevée, et la situation des unités était la suivante :
Trois compagnies du 1er et trois compagnies du 3e étaient affectées au génie : les 1re et 3e compagnies occupaient la caserne Niel, à l'ouest de Verdun, la première devant faire des travaux d'organisation de position, l'autre entretenir la route de Bras ; la 2e compagnie restait provisoirement au repos au Bois-la-Ville ; la 10e logeait à la citadelle de Verdun d'où elle allait faire des travaux dans le secteur, ainsi que la 11e, cantonnée à Regret ; la 12e était à Baleycourt, employée à la gare et au parc du génie.
Le 2e bataillon, d'autre part, ainsi que les 4e et 9e compagnies et les deux compagnies de mitrailleuses, étaient affectées à la 30e Division, occupant le sous-secteur de Belleville, sur la rive droite de la Meuse, au nord même de Verdun. La 4e compagnie restait à Belleville pour assurer le service ; la 5e était aux tranchées, au centre A. ; de même, la 6e tenait la tranchée de Valenciennes et la 1re compagnie de mitrailleuses, la tranchée de Boulogne ; la 7e compagnie, le 1er peloton de la 8e compagnie et la 2e compagnie de mitrailleuses étaient au repos, à Bois-la-Ville.
Par la suite un roulement se fera, par compagnie d'abord, dans chacun des groupes, puis par bataillon, pour assurer autant que possible, une égale répartition des charges et des repos. Le repos d'ailleurs ne sera jamais que très relatif, car les compagnies en séjour au Bois-la-Ville devront fournir des équipes pour des travaux d'assainissement dans le bois des Sartelles, où se trouvait le train régimentaire, de l'autre côté de la route de Verdun.
A Verdun même, dans la citadelle surtout, nos hommes trouvent un confort inaccoutumé, dans de vraies chambrées ; de plus, de même que le fond d'une écoute est transformé en chapelle, une autre abrite un théâtre où, tous les soirs, il y a concert et séance de cinématographe ; c'est le rêve !
Mais nos unités aux tranchées sont infiniment moins bien partagées, d'autant plus qu'il y a loin entre le secteur que nous avons laissé en Champagne et celui que nous trouvons là. A vrai dire, au premier moment nous fûmes décontenancés ; il y avait bien des mois que nous étions habitués à des boyaux profonds, spacieux, proprement tenus, à des sapes et abris décents et solides, à des tranchées de tir bien organisées avec leurs défenses accessoires ; nous y avions assez travaillé pour nous y connaître. Or, ici, nous ne retrouvons rien de tout cela ; il nous semblait tout à coup revenir au début

de la guerre de tranchée, au moment où nous faisions notre apprentissage dans des essais plus ou moins informes.
Le principal boyau que nous devons prendre commence comme une rigole, le long d'une route et, à vrai dire, il ne perd jamais complètement ce caractère, car étroit et peu profond, il reste en maints endroits rempli d'eau, même en plein mois de juin. Nos poilus se souviendront de l'agrément qu'il y avait à marcher pendant plusieurs heures dans ce boyau tortueux et accidenté à souhait, les pieds trempés, le corps plié en deux pour ne point trop montrer la tête. En réalité la plupart préféraient marcher le long du parapet, malgré le péril et les ordres sévères.
Quant aux abris, ils étaient, sauf exception, constitués de la façon la plus simple : un trou de marmite et une toile de tente. Mais il faut dire à l'honneur de nos Territoriaux qu'ils s'habituèrent vite à ce mode de protection assez imprévu ; on les trouvait tout aussi stoïques sous leurs minces toiles que dans leurs anciennes sapes, se consolant philosophiquement, sous le bombardement, en se disant que heureusement il y avait encore beaucoup de place « à côté ».
Aussi bien on sentait, du premier coup, que l'on entrait là en plein dans le tragique et que les travaux soignés et de longue haleine qui avaient été faits ailleurs n'avaient pu l'être dans la fièvre des combats incessants. D'autre part, l'absence des sapes et de l'organisation défensive habituelle étaient compensées dans une certaine mesure par l'existence des anciens magasins fortifiés, solides ouvrages bétonnés datant d'avant la guerre, et qui constituaient, avec les forts et fortins, comme l'ossature rigide du secteur de Verdun.
Les positions occupées par nos compagnies aux tranchées se trouvaient face au nord, sur les pentes ouest de la côte de Froideterre, sauf le Centre A, situé plus en arrière dans un petit bois le long de la route de Belleville à Bras. La côte de Froideterre flanquée de l'ouvrage de Thiaumont au nord constituait, avec les hauteurs de Fleury et les forts de Souville et de Tavannes, la première ligne de résistance de notre armée. A ce moment, notre front, sur la rive droite de la Meuse, avait été, en effet, amené à une ligne passant par le village de Bras, les pentes sud de la côte du Poivre, l'ouvrage de Thiaumont, Fleury, les bois de Vaux-Chapitre et de la Laufée, pour aboutir aux hauteurs surplombant la plaine de Woëvre devant Eix. Sur la rive gauche, cette ligne partant du bois d'Avocourt, passait par la cote 304, les pentes sud du Mort-Homme, Chattancourt et les hauteurs sud de la Meuse, dans le coude de Charny.
En arrière de nos positions de Froideterre s'étendaient les collines de Belleville et de Saint-Michel, qui constituaient, avec leurs forts, la dernière ceinture de Verdun. La côte de Froideterre est séparée de toutes ces collines par des ravins accidentés : au nord, le ravin des Trois-Cornes débouche de Thiaumont et va jusqu'à Bras, qui se trouve comme dans le fond d'une cuvette et d'où part un autre ravin, celui de la Carrière, que surplombe la côte du Poivre et qui conduit au bois d'Haudromont. A l'est, le ravin des Vignes débouche également de Thiaumont, longe les pentes de Fleury et se continue au sud-ouest par le ravin du Pied-du-Gravier, qui sépare la côte de Froideterre des côtes de Belleville. A la bifurcation, le ravin de la Poudrière, remontant vers le nord-est, sépare les pentes sud de Fleury des côtes de Belleville et des pentes de Souville ; ce ravin est prolongé par celui des Fontaines, coupant le bois de Vaux-Chapitre et dont le village de Vaux tient l'accès. Les Allemands qui s'étaient emparés, quelques jours auparavant, le 12 juin, de la ferme de Thiaumont, occupaient dons les positions singulièrement menaçantes aux sommets de Douaumont et de Vaux et aux débouchés des ravins.
Nous n'allions pas tarder à nous rendre compte du danger de la situation, car nos compagnies étaient à peine en position qu'elles assistaient à une des plus graves opérations qui aient menacé Verdun.

Dès le 21 juin, le bombardement qui ne cesse guère dans cette région depuis quatre mois, prend ce caractère d'intensité qui présage une attaque. Il se concentre surtout dans la zone Froideterre, Fleury et Souville, qui apparaît visiblement comme le premier objectif de l'ennemi. Le 22, dans l'après-midi, il tente sur notre droite une première opération qui a pour but de lui faciliter les abords du fort de Souville. Débouchant de Vaux, il attaque au bois Fumin où il obtient, en effet, une avance assez sérieuse. Cependant le bombardement va en augmentant, sans arrêt : les plus gros calibres, les 380 et les 420, sont employés pour détruire nos ouvrages. A partir de 21 heures, l'artillerie allemande couvre la zone visée de plus de 200.000 obus asphyxiants, d'après les documents officiels. Dans le fond des ravins un nuage resta longtemps semblable à la brume du matin. Bien que la protection du masque soit très efficace, nos hommes souffrent durement ; les relèves et les ravitaillements en vivres et en munitions se font très difficilement.
Le 23, à 6 heures du matin, l'attaque générale se déclenche, entre la ferme de Thiaumont et la batterie de Damloup, avec un luxe d'effectifs inouï ; les bataillons, massés les uns derrière les autres, se succèdent sans arrêt. Nous devions apprendre par la suite que, sur un front de cinq kilomètres environ, pas moins de six Divisions se partageaient le triple objectif visé, les Divisions de droite (bavaroises) devant enlever l'ouvrage de Thiaumont et celui de Froideterre, celles du centre le village de Fleury, et celles de gauche le fort de Souville. L'attaque sur Souville échoue complètement devant nos tirs de barrage, mais il n'en est malheureusement pas de même des autres.
Les Bavarois réussissent d'abord à s'emparer de l'ouvrage de Thiaumont et, s'infiltrant par le ravin des Vignes, des éléments audacieux parviennent, vers 10 heures du matin, jusqu'à l'ouvrage de Froideterre, au point culminant de la colline. Le commandant de l'ouvrage, prévenu au dernier moment, a pu heureusement prendre ses dispositions de combat. Le chef de la tourelle de mitrailleuses a l'ordre d'ouvrir le feu ; la tourelle s'élève mais ne peut tourner, immobilisée par des débris de pierre et de terre que le bombardement a fait tomber dans les rainures ; c'est un moment critique ; mais une mitrailleuse installée à la hâte à l'entrée de l'ouvrage force les Bavarois à se retirer. Ceux-ci contournent le talus et moment sur la superstructure où ils plantent un fanion, sans doute pour appeler à la rescousse les nombreux détachements qui s'avancent dans cette direction.
La garnison ne s'affole pas et parvient à éteindre rapidement l'incendie qui s'était déclaré pendant que la tourelle de 75, en bon état, tirait à mitraille sur les Allemands marchant sur l'ouvrage. Le feu déclenché, l'ennemi s'arrête et bientôt se replie devant la menace d'une contre-attaque débouchant sur leur flanc. L'explosion du dépôt avait miraculeusement servi la défense : en effet, en l'entendant, l'officier allemand qui commandait les assaillants avait cru que le commandant du fortin le faisait sauter et il avait immédiatement fait terrer ses hommes au bas du talus, restant ainsi dans l'inaction complète, si bien qu'avant d'être revenu de sa méprise il fut fit prisonnier avec tous les siens.

C'est sur ces entrefaites que notre régiment fut alerté et nos compagnies aux tranchées mises à la disposition du Général **MÉRIC**, commandant la 257e Brigade. Le chef du 2e bataillon, commandant le détachement, reçoit à 11 heures 45 l'ordre écrit dont nous croyons utile de donner ici la copie textuelle, aucun commentaire ne pouvant mieux montrer la lourde et glorieuse tâche qui nous était confiée :

« *La mission du bataillon est, avec une compagnie de mitrailleuses, de défendre la côte de Froideterre, vers l'ouvrage de Froideterre, cote 304, couvrant ainsi les batteries qui sont au bois des Vignes, en liaison à gauche avec le 106e bataillon de chasseurs qui se trouve sur la ligne*

intermédiaire par le boyau des Caurettes.
« *Les batteries prendront leurs dispositions pour se défendre sur place.*
« *L'ordre est :* **NE PAS CÉDER UN POUCE DE TERRAIN**.

« Signé : MÉRIC. »

Ainsi, pendant que les Régiments d'active contre-attaquaient sur l'ouvrage de Thiaumont, nos compagnies avaient l'honneur de défendre, en pleine artillerie, l'accès d'un des principaux points convoités par l'ennemi. Leur changement de position eut lieu aussitôt, les faisant passer de l'ouest de la côte de Froideterre à l'est d'où venait le danger. La 9e compagnie se place en avant de l'ouvrage de Froideterre, dans le boyau des Caurettes, en liaison avec le 106e Bataillon de chasseurs cité plus haut ; à sa suite, la 5e compagnie occupe le boyau du ravin des Vignes ; à la droite de celle-ci, la 1re compagnie de mitrailleuses, avec le 2e peloton de la 8e compagnie en soutien, tient l'intersection des ravins des Vignes et du Pied-du-Gravier, deux pièces battant le premier, face au nord ; deux autres commandant l'entrée du second, face à l'est. Les deux dernières pièces, ainsi que la 6e compagnie, sont en réserve un peu en arrière, à M. F. 3 (magasin fortifié n°3), où se tient le chef de bataillon.
Cette prise de position se fit à travers des boyaux rudimentaires que nous avons décrits, sous un soleil de plomb et un bombardement d'une violence inouïe ; pour comble, le soir venu, un orage éclata, et les hommes qui avaient quitté leurs abris à la hâte, n'emportant que leurs munitions et leurs vivres, furent trempés jusqu'aux os... Ils tinrent bon, envers et contre tous, mais ce fut au prix de bien des sacrifices, un lieutenant de la 9e compagnie, entre autres, fut tué en allant en reconnaissance pour établir la liaison avec le 106e Bataillon de chasseurs ; son ordonnance qui l'accompagnait, après avoir mis son corps à l'abri, poursuivit bravement la mission dont son chef était chargé et rapporta les renseignements nécessaires.
Pendant que les compagnies s'établissaient sur les pentes ouest du ravin des Vignes, les événements les plus graves se passaient en face d'elles sur les hauteurs de Fleury. Le village était débordé des deux côtés ; déjà la veille, le percement de notre ligne, au ravin des Fontaines, l'avait découvert au nord-est ; la perte de l'ouvrage de Thiaumont le découvrait maintenant à l'ouest. Deux régiments ennemis furent d'abord arrêtés et décimés par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses, mais d'autres bataillons parvinrent à y pénétrer et s'y accrochèrent, les nôtres continuant d'ailleurs à le défendre maison par maison.
La situation devenait de plus en plus critique pour nos compagnies réduites à elles-mêmes et risquant d'être débordées à la fois du nord et de l'est ; elles passèrent une nuit atroce mais, heureusement, l'ennemi ne parvint pas à déboucher une seconde fois dans le ravin des Vignes et, le lendemain, des renforts purent leur être donnés par des Régiments de l'active. Cependant elles n'étaient pas au bout de leurs peines, le bombardement continuant avec une égale intensité ; la 5e compagnie surtout fut très éprouvée, son capitaine lui-même fut laissé pour mort et ne fut sauvé par la suite que grâce à l'opération du trépan.
Nombreux aussi sont ceux qui furent atteints en portant des ordres car, depuis la veille, une trentaine d'hommes du régiment remplissaient les fonctions de coureurs. Sous la violence du bombardement qui bouleversait le terrain, les communications téléphoniques, même souterraines, ne pouvaient plus, en effet, être assurées ; aussi des relais avaient-ils été établis, de distance en distance, et c'étaient des hommes choisis parmi les plus alertes et les plus braves qui, passant partout coûte que coûte, transmettaient les ordres des postes de commandement jusqu'aux unités engagés. Nos Territoriaux, tout quadragénaires qu'ils étaient, ont donc eu l'honneur de prendre rang parmi ces « fameux coureurs de Verdun » popularisés par les récits militaires et ils s'y sont

distingués, puisque le Général commandant la 257e Brigade tint à les féliciter en écrivant au chef du 2e bataillon, à la date du 25 juin, qu'ils lui avaient rendu « *les plus grands services par leur zèle et* « *leur dévouement.* »

Les compagnies qui venaient d'être si éprouvées furent relevées par d'autres compagnies du Régiment dans les nuits du 24 au 25 et du 26 au 27 juin. C'est d'abord les 5e et 6e compagnies et le 2e peloton de la 8e qui sont remplacés respectivement par les 2e et 4e compagnies et le 1er peloton de la 8e ; puis, c'est le tour de la 9e et de la 1re compagnie de mitrailleuses, remplacées par la 10e et la 2e compagnie de mitrailleuses. Le capitaine de la 1re compagnie, faisant fonctions de chef de bataillon, relève de son côté le commandant du 2e bataillon, les nouvelles unités aux tranchées gardaient les positions d'alerte et elles eurent également une rude semaine à passer car la bataille ne se ralentissait pas en face d'eux comme l'apprenaient au pays les communiqués qui annonçaient chaque jour la continuation de la lutte aux abords de l'ouvrage de Thiaumont et du village de Fleury, ainsi que des bombardements sur la côte de Froideterre.

C'est d'abord autour de Thiaumont que l'acharnement reste le plus grand. Les 26, 27 et 28 juin, les Allemands tentent des attaques répétées pour déboucher de l'ouvrage, par le ravin des Trois-Cornes, menaçant ainsi la côte de Froideterre par le nord ; ils sont heureusement arrêtés. Le 30, nos troupes contre-attaquent avec vigueur, réussissent à pénétrer dans l'ouvrage à 10 heures du matin ; à 15 heures, elles y sont chassées par des forces supérieures ; à 16 h.20, elles y rentrent une seconde fois. Dans la nuit l'ouvrage est de nouveau perdu, mais à 10 heures du matin, le 1er juillet, il est encore repris. Nos soldats s'y maintiennent avec une énergie farouche jusqu'au 3 juillet, malgré des attaques à gros effectifs qui se renouvellent sans arrêt ; ce jour-là, il n'y en a pas moins de six, accompagnées de jets de liquides enflammés. Devant notre résistance, l'ouvrage est littéralement recouvert de projectiles de gros calibres et le lendemain dans l'après-midi, nous devons nous résigner à l'abandonner.

Nos compagnies, qui avaient subi les contre-coups de ces événements et fait de nombreuses pertes, furent relevées dans les nuits du 2 au 3 et du 4 au 5 juillet, par d'autres unités du Régiment, les 2e, 5e, 11e compagnies, 2e peloton de la 8e et 1re compagnie de mitrailleuses, mais ces compagnies furent relevées à leur tour, sur leurs positions de combat, par des éléments de l'active, dans la nuit du 8 au 9 juillet, et rendues à leurs affectations primitives, à l'ouest de la côte de Froideterre. Dès lors, les relèves se firent régulièrement de semaine en semaine et, dans cette partie du front, nos hommes connurent, pour quelque temps en tout cas, une existence, sinon exempte de périls, cependant moins critique, l'ennemi n'essayant pas de percer entre la côte du Poivre et la Meuse.

Mais vers l'est, la situation ne s'améliorait toujours pas ; après s'être consolidé à Thiaumont, l'ennemi s'efforçait maintenant d'atteindre le fort de Souville. A partir du 8 juillet, toute la région comprise entre Fleury et la batterie de Damloup subit un bombardement infernal. Le 11, à 4 heures du matin, la nouvelle attaque se déclenche, toujours en masses profondes ; elle est arrêtée un moment, sauf vers la batterie de Damloup qui est perdue. Mais le lendemain elle recommence de plus belle et, sous la poussée du nombre, l'adversaire réussit, cette fois, à déboucher de Fleury et du bois de Vaux-Chapitre. Sous ses efforts convergents du nord-ouest et du nord-est, il parvient à la Chapelle Sainte-Fine, à l'intersection des routes de Fleury et de Vaux, s'ouvrant ainsi le chemin des forts de Saint-Michel et de Souville ; ce dernier n'est qu'à quelques centaines de mètres de là et déjà les assaillants gravissent ses pentes... Mais la même force qui avait arrêté l'ennemi le 25 février, alors qu'il croyait tenir la victoire, lui crie de nouveau : « *Tu n'iras pas plus loin !* »

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

XIX

La situation se rétablit. — Les travaux du Régiment.

L'État-Major du Régiment et la compagnie hors rang avaient quitté Bois la Ville pour aller se fixer, le 22 juillet, plus à l'est, à Landrecourt où le Lieutenant-Colonel prit le commandement de la zone de cantonnement. C'est dans ce petit village pittoresquement encaissé dans la vallée parcourue par le ruisseau de l'Empire et dominé par le fort portant son nom, que s'installèrent également les échelons de compagnies de mitrailleuses et les unités de repos. Dans la suite, le Régiment fut chargé d'y organiser, avec ses spécialistes, un centre d'instruction de grenadiers pour les artilleurs du groupement et, malheureusement, un de nos sergents instructeurs y laissa la vie au cours d'un exercice.
Si ce cantonnement de Landrecourt, qui devait rester pendant de longs mois le siège de la portion centrale du 21e, finit par devenir très satisfaisant, il n'en était pas de même au début puisque nos compagnies se virent tout simplement octroyer à la sortie du village, un pré à flanc de coteau sans le moindre ombrage, et cela en pleine canicule. Il fallut tout improviser avec la précieuse et universelle toile de tente comme unique ressource... Plus tard des baraquements furent heureusement mis à notre disposition où nous pûmes voir venir la mauvaise saison sans trop d'appréhension. Bien qu'assez éloigné de la ligne de feu et encore habité par une partie de la population civile, Landrecourt n'offrait pas d'ailleurs une vie exempte de tout péril ; doté d'une gare de ravitaillement et d'un parc de génie, il fut constamment bombardé, soit par avions, soit par pièces à longue portée et le clocher de son église devait en garder la trace béante à sa base.
Cependant les compagnies s'étaient remises au travail avec ardeur, stimulées par les ordres chaque jour renouvelés du Général **NIVELLE**, récemment promu au commandement de la IIe Armée, en remplacement du Général **PÉTAIN**, devenu Chef des Armées du centre. Le jour même de l'attaque allemande sur Souville, le 12 juillet, le Général **NIVELLE** avait donné cet ordre :

« *Les travaux devront être poussés sans répit, de jour et de nuit, avec la dernière énergie, même* « *pendant le combat.*
« *Les Généraux commandant les Groupements ne perdront pas de vue qu'un effort extrêmement* « *sérieux doit être demandé en ce moment aux troupes d'infanterie pour rattraper le temps* « *perdu, ils devront employer à ces travaux toutes leurs ressources en travailleurs, y compris les* « *troupes des Divisions relevées.* »

D'autres ordres prescrivent les détails des travaux à effectuer : il s'agissait en ce qui concerne notre groupement, d'organiser le front aussi bien face au nord que face à l'est sur la ligne de Bras raccordée au bois de Fleury sur la ligne de La Laufée raccordée à la Chapelle Sainte-Fine. Si l'on songe à l'état dans lequel nous avions trouvé le secteur à notre arrivée, on comprendra combien la tâche était considérable. Devant les premières lignes, il faut refaire les réseaux de fil de fer ainsi que devant les tranchées de soutien et de dédoublement.
La ligne de résistance a besoin d'abris plus solides. Les points d'appui doivent être consolidés par de petits ouvrages. Les couloirs par où l'ennemi peut s'engager doivent recevoir tout un système de lignes transversales. Les boyaux de circulation doivent être perfectionnés, multipliés et mieux

entretenus. Les réseaux téléphoniques doivent être réparés et complétés, etc.
Au milieu de tous ces travaux nos compagnies n'avaient que l'embarras du choix, ou plutôt on leur évita cet embarras en les employant à tout, à tour de rôle. Pour augmenter leur rendement en évitant la dispersion d'unités trop faibles, on réorganisa entre-temps le régiment, car son effectif, déjà réduit en arrivant à Verdun, avait encore fondu du fait des pertes subies, du renvoi à l'arrière et de la constitution récente d'une formation nouvelle dite des « *Bourriquots algériens* », on sait que ces modestes, mais précieux auxiliaires, secondaient nos soldats dans le ravitaillement des tranchées, en passant partout comme eux.
Le 5 septembre, le 21e était réduit à deux bataillons, les militaires du 3e passant dans les deux premiers ; le lendemain la position et l'affectation des unités ainsi reconstituées étaient les suivantes :
1re compagnie : à la Citadelle, travaux sur les pentes sud de la côte du Poivre, pour la compagnie télégraphique de l'armée.
2e compagnie : cantonnement et travaux au dépôt de matériel de Baleycourt avec le génie du groupement.
3e compagnie : à la caserne Miribel (Faubourg Pavé) travaux aux tranchées du bois Fleury.
4e compagnie : à la caserne Miribel, travaux à Cabaret-Ferme (route d'Étain) pour la compagnie télégraphique.
5e compagnie : à la tranchée Valenciennes, travaux dans le sous-secteur de droite.
6e compagnie : au Centre A, à la disposition du Service télégraphique.
7e compagnie (1er peloton) : au centre B, soutien d'artillerie ; (2e peloton) : en repos à Landrecourt.
8e compagnie (1er peloton) : à la caserne Niel (à Jardin-Fontaine), travaux pour l'entretien de la route de Bras et des pistes ; (2e peloton) : cantonnement et service de garde à Belleville, siège de la division.
Quant aux compagnies de mitrailleuses, après avoir été depuis le 14 juillet toutes deux en ligne : l'une sur les anciens emplacements de la côte de Froideterre, l'autre au Bois de la Joie sur les pentes nord de Belleville, elles se levaient mutuellement maintenant sur les positions suivantes : une section au Bois de la Joie et une section sur la pente nord du ravin du Pied-du-Gravier dont elles surveillaient l'une et l'autre l'entrée à l'est ; une troisième section était beaucoup plus au nord, à la tranchée de Lens, sur les pentes nord de la côte de Froideterre ; une équipe de réserve restait à Belleville, avec sa cuisine pour assurer le ravitaillement.
Chaque semaine environ une relève avait lieu également entre les compagnies du bataillon, mais elles ne faisaient guère que changer de travaux puisqu'un seul peloton était au repos et encore au 23 septembre, il n'y aura plus de repos pour personne.
A cette date également les compagnies du 2e bataillon seront mises à la disposition du génie pour établir un réseau téléphonique jusqu'au bois d'Haudromont, elles logeront dans les tranchées de Lens et à Bras où une section de la 1re compagnie de mitrailleuses avait déjà fait un séjour à la suite d'une alerte.
Nos camarades fourniront là une somme de travail énorme. Depuis leur arrivée à Verdun, bien rares avaient été leurs instants de répit et maintenant il leur faudra rester à la peine sans arrêt pendant plusieurs mois encore, si inimaginable que ce soit. Non seulement les travaux sont durs, mais il faut parcourir des distances considérables pour s'y rendre. Certaines compagnies font ainsi une vingtaine de kilomètres par jour. Le travail de nuit empêche un sommeil vraiment réparateur ; parfois même le travail se poursuit de jour et de nuit par les mêmes unités, coupés seulement par quatre heures de repos après quatre heures de travail. Naturellement il n'est pas question de se laver et encore moins de laver son linge. Et toute cette existence se poursuit sous les bombardements

ininterrompus dans cette région.
Les commandants de compagnies sont obligés de rendre compte que leurs hommes s'épuisent ; mais hélas il n'est pas question de relève, tout ce que l'on peut faire pour eux c'est de les féliciter, car ils forcent l'admiration des chefs par leur labeur intelligent et productif. Tour à tous, le Colonel commandant le génie de la rive droite et le Général commandant la 33e Division qui a succédé à la 30e, expriment leur satisfaction au Lieutenant-Colonel du Régiment pour « *l'entrain des travailleurs et le rendement du travail qui doit être considéré comme très bon* [1], *ainsi que pour tous les excellents services que rend sans cesse le 21e Territorial* ». Si le secteur de Verdun a fini par devenir solide pour la défense et propice pour l'attaque notre Régiment peut donc légitimement revendiquer sa part des résultats obtenus.
Pendant que nos compagnies se donnaient tant de peine, les événements prenaient chaque jour meilleure tournure autour d'elles ce qui ne veut pas dire qu'elles n'en subirent pas les contre-coups, surtout celles qui comme la 6e travaillèrent aux alentours du fort de Souville.
A partir du 15 juillet, au cours d'une série d'actions de détail, nos troupes avaient pris nettement l'avantage sur l'ennemi, en progressant au sud et à l'ouest de Fleury ainsi qu'à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont.
Le 2 août, elles étaient prêtes pour une attaque plus importante qui les portait d'un seul élan aux abords de Fleury et de Thiaumont. Le lendemain ils pénétraient dans le village et dans l'ouvrage et, malgré les coups répétés de l'ennemi, elles ne devaient plus lâcher prise. Après plusieurs jours et plusieurs semaines d'un corps à corps effrayant l'ennemi dut s'avouer vaincu, ce fut d'abord Thiaumont qui nous resta définitivement à nous, puis Fleury que nous occupâmes complètement le 19.
Une fois ces positions acquises à nouveau, nos troupes poussèrent vers l'est de la ligne de Fleury au carrefour de la Chapelle Sainte-Fine bientôt dégagé. Le 3 septembre, elles attaquaient les positions allemandes du bois de Vaux-Chapitre au bois du Chénois ; en trois jours elles s'emparaient de toute la première ligne ennemie. Le fort de Souville était désormais à l'abri d'un coup de main et nous avions à peu près reconquis le terrain perdu lors des malheureux événements du 23 juin et des jours suivants. Nous n'allions pas tarder à tirer parti de la situation ainsi rétablie pour rejeter l'ennemi loin de la forteresse.

XX

Verdun est dégagé.

Prise des forts de Douaumont et de Vaux.

C'est dans la seconde quinzaine d'octobre que le Commandement jugea le moment venu d'exécuter l'opération de grande envergure qui devait dégager complètement Verdun. Quelques jours de beau temps, succédant à une période de pluie, favorisèrent fort à propos la préparation des avions. Ce travail qui frappe moins l'imagination du public que les combats aériens de ceux qu'on a appelé les « *as* », est d'une importance capitale puisque seul, il permet l'action efficace de notre artillerie, par le repérage des batteries ennemies, les emplacements de mitrailleuses, des centres de résistance,

1 Lettre du Lieutenant-Colonel HENRYS du 30 octobre 1916.

etc.., et par le réglage du tir qui se fait, on le sait, en signalant par T. S. F., les corrections nécessaires.
Le 21 octobre, le Général **NIVELLE** s'estimait suffisamment édifié et le bombardement précurseur de l'attaque commençait, proportionné au but à atteindre. Tous les ravins où se dissimulait l'ennemi étaient fouillés et martelés par nos canons que nous avions vu s'amasser dans tous les coins du secteur depuis Baleycourt et Bellerey, où aboutissaient les voies en épi des monstrueux 400, jusqu'au ravin des Vignes, en passant par Belleville où on se heurtait à un canon presque à chaque détour de chemin, ce qui n'allait pas parfois sans quelque surprise et beaucoup de secousses.
Ce déluge de fer et de feu dura trois jours, un violent incendie se déclara dans le fort de Douaumont sur lequel redoublaient les coups de nos 400 ; l'ennemi déconcerté par l'ampleur de notre action qui s'étendait de la Meuse à la route d'Étain et ne sachant où l'attaque allait se produire, dévoila peu à peu toutes ses batteries ; 130 furent ainsi reconnues et un grand nombre purent être mises hors de combat.
Le 23 octobre au soir, les troupes d'assaut étaient en positions, sous les ordres du Général **MANGIN**. C'est la 38e Division commandée par le Général **GUYOT de SALINS** et composée de Zouaves Coloniaux et Marocains, qui devait avoir l'honneur de marcher sur le fort de Douaumont, appuyée à sa droite par la 133e Division, commandée par le Général **PASSAGA** ; une autre Division prenait également part à l'action plus à droite encore.
Toutes ces troupes connaissaient déjà le secteur où elles avaient combattu précédemment ; de plus elles venaient de faire à l'arrière de multiples répétitions de l'attaque projetée sur un terrain adapté aux nécessités de l'opération. Chaque unité savait exactement ce qui l'attendait et ce qu'elle aurait à faire. Les mouvements étaient réglés d'avance, d'heure en heure, et de minute en minute. Tirs d'artillerie, bonds de l'infanterie, liaison des différentes armes, observations, signaux, tout était prévu dans les moindres détails. De l'arrière à l'avant chaque unité qui se déplaçait devait être immédiatement et automatiquement remplacée par une autre unité pour éviter tout flottement et tout retard dans l'arrivée des réserves.
L'opération prévue, laissant pour le moment de côté la côte du Poivre, devait se faire ne deux phases. D'un premier élan, les troupes débouchant du ravin des Trois-Cornes, de l'ouvrage de Thiaumont et de Fleury, devaient atteindre les carrières d'Haudromont, au nord de la route conduisant de Bras à Douaumont, la ferme de Thiaumont, et, vers l'est, la batterie de la Fausse-Côte et de Damloup défendant les abords de Vaux et du fort. Puis après une heure d'arrêt pour consolider cette première position, les assaillants devaient se porter jusqu'au village et au fort de Douaumont et jusqu'au village et au fort de Vaux. Ce programme fut exécuté strictement sauf en ce qui concerne le village et le fort de Vaux qui, approché de très près, ne tardèrent pas d'ailleurs à tomber entre nos mains.
Notre Régiment prit sa part des événements qui couronnaient si glorieusement une lutte de tant de mois.
Nos compagnies avaient été réparties entre trois Divisions, la 33e, la 133e et la 38e. La 33e Division qui occupait depuis plusieurs semaines déjà le secteur de Belleville-Bras, ne participa pas à l'attaque, puisque celle-ci ne se prononça pas jusqu'à la Meuse ; les unités qui en dépendaient restèrent donc sur la défensive et poursuivirent leurs travaux, sauf la 4e compagnie qui, en position à la tranchée Valenciennes et chargée du ravitaillement des unités en ligne, poussa son service jusqu'aux carrières d'Haudromont après la conquête de celles-ci et fut également employée à la réfection des tranchées allemandes occupées, ce qui n'alla pas sans péril.
Mais les autres compagnies surtout eurent un rude moment à passer, associées aux fameuses compagnies dont nous avons conté les exploits. Ce fut principalement avec la 133e Division que

nous eûmes affaire, quatre de nos compagnies étant mises à sa disposition, les 3e, 5e, 7e et 8e ; la 6e seule fut affectée à la 38e Division. Ces unités furent employées, les unes aux travaux du génie (3e, 5e, 8e), les autres au ravitaillement des troupes engagées et à l'évacuation des prisonniers (6e et 7e).
La 3e compagnie et la 8e, sauf la 1re section, furent adjointes à la compagnie 11/4 du génie, avec mission d'aménager les communications vers l'avant au fur et à mesure de l'avance de nos troupes.
Le 24 octobre, à 3 h.30, ces unités quittaient leurs cantonnements du Faubourg-Pavé pour se rendre à l'intersection du ravin de la Poudrière et du ravin des Vignes ; c'est de là qu'elles assistèrent au début de la bataille, non sans être marmitées.
L'ordre portait qu'elles devaient partir à leur tour rois heures après l'assaut ; à la minute prescrite, à 14 h.40 exactement, nos hommes sortirent de leurs abris pour se rendre à l'emplacement de l'église de Fleury où devaient commencer les travaux. Au sortir des boyaux et pour aborder les pentes de Fleury, nos compagnies eurent à traverser un terrible feu de barrage et qui fit bien des victimes, mais nos braves camarades tinrent bon et passèrent outre. A 16 heures, ils se mettaient à l'œuvre, aménageant à la hâte des boyaux pour relier Fleury à Douaumont, à travers les positions conquises.
Pendant ce temps une section de la 8e compagnie avait été détachée du côté de la Chapelle Sainte-Fine, pour remettre en état une piste se dirigeant également vers Douaumont et pour constituer des petits postes destinés à guider les troupes de relève. Un de ces postes fut même attaqué par un groupe d'Allemands qui avaient réussi à se maintenir là, mais le caporal, qui le commandait, avait aussitôt fait ouvrir le feu par ses hommes, fut assez heureux pour les faire prisonniers.
Le travail se poursuivit d'arrache-pied toute la nuit et jusqu'au lendemain soir, sous le bombardement par lequel l'ennemi, revenu de sa surprise, réagissait contre notre action. Ce n'est que dans la nuit du 25 au 26 que nos hommes purent se reposer un peu, et cela simplement dans des trous d'obus, pour reprendre leur périlleuse tâche des jours suivants.
La 5e compagnie avait de son côté été affectée à la compagnie 28/54 du génie. Sa mission était identique à celle des autres, sauf qu'elle devait seconder les troupes se battant du côté de Vaux. Partie de la caserne Niel à 1 h.30, le 24 octobre, elle se rendit dans les abris avoisinant le fort de Souville pour y attendre l'heure fixée ; à 18 heures elle était au travail sur les pistes allant du bois de la Caillette vers l'étang de Vaux. Elle poursuivit cette tâche les jours suivants, une partie de la compagnie travaillant le jour et l'autre la nuit, et toujours sous un bombardement particulièrement intense dans cette partie du front où l'ennemi n'avait pas encore cédé.
La dernière compagnie mise à la disposition de la 133e Division, la 7e, avait été affectée à l'escorte et à la garde des prisonniers. Dès le23 octobre, à 20 heures, elle avait gagné les emplacements prescrits : deux sections à la poudrière de Fleury, une section à la carrière du ravin des Fontaines, une section à la poudrière Marceau, au sud de Souville. Sa mission était de chercher les prisonniers dans les lignes mêmes et de les amener à la poudrière Marceau où un parc avait été aménagé pour un premier classement et pour l'organisation des convois vers l'arrière. Pendant toute la journée du 24 et toute la nuit suivante, ce fut un arrivage continuel, mais nos camarades oubliaient la fatigue des allées et venues, les difficultés et les dangers de la route, pour le plaisir d'amener tant de prisonniers. Ils le faisaient d'ailleurs sans brutalité, avec leur dignité de soldats qui n'outragent pas un adversaire vaincu et de Français qui gardent, malgré tout, le sens de l'humanité. Pendant ces journées du 24 et 25 octobre, notre compagnie expédia environ 1.600 prisonniers, dont une cinquantaine d'officiers.
A partir du 26 octobre, le mouvement des prisonniers s'étant ralenti, la 7e compagnie fut employée au transport des vivres et de munitions du magasin central de Marceau aux magasins de première ligne, à travers des chemins épouvantables, la pluie qui avait recommencé transformant les pistes et les boyaux en fondrières.

C'est également à ce service de ravitaillement qu'avait été affectée, par la 38e Division, la 6e compagnie, sauf la 1re section chargée de l'entretien des boyaux de la côte Saint-Michel. Le 24 octobre, à 15 h.30, elle quittait le parc à Ballons de Belleville pour se rendre sur la côte de Froideterre, à M. F. 3, avec mission d'approvisionner de là les unités de la 4e Brigade Marocaine, qui venait de s'installer à Douaumont. A 21 heures, les hommes partaient avec un premier chargement pour revenir à 4 heures du matin.
Le soir de ce même jour, 25 octobre, la compagnie repart à 18 h.30 avec des munitions ; le guide qu'on lui a donné se perd dans ce terrain qui n'est plus qu'une marqueterie d'entonnoirs remplis d'eau et nos hommes errent toute la nuit, accablés sous leur charge, trébuchant dans l'obscurité contre tous les obstacles accumulés sous leurs pas, essuyant constamment des rafales d'artillerie. Sous l'énergique impulsion du lieutenant qui la commande et qui devait être blessé mortellement peu après, la corvée arrive cependant au complet au fort de Douaumont ; mais elle n'est pas encore au bout de ses peines. Il lui faut pousser jusqu'à la ligne de feu pour remettre ses munitions au 4e Somalis. La compagnie n'est de retour dans ses abris, on devine dans quel état, qu'à 10 heures du matin, le 26, et dès 15 heures, elle repartait avec un nouveau chargement...
Le 2 novembre, nos compagnies étaient affectées à la Division dite de Douaumont, dont l'État-Major s'était installé dans le fort et elles poursuivirent leurs travaux dans des conditions que le mauvais temps persistant rendit de plus en plus pénible. Un grand nombre d'hommes eurent bientôt leurs chaussures hors d'usage, sans possibilité de les renouveler sur place.
Aussi bien, les mérites de nos unités furent-ils reconnus par tous ceux qui les virent à l'œuvre. Le chef de la 4e Brigade Marocaine adressa ses vifs remerciements au commandant de la 6e compagnie et, de même, le chef de la 74e Brigade qui lui succéda demanda au Lieutenant-Colonel d'exprimer toute sa satisfaction aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats « *pour le dévouement avec* « *lequel, en dépit des bombardements les plus violents et du mauvais temps, dans un terrain* « *particulièrement difficile, ils avaient assuré le ravitaillement des zouaves et des tirailleurs.* »
D'autres témoignages suivirent encore, de sorte que notre colonel, dans son ordre du jour du 14 novembre, put dire aux compagnies qui avaient pris part aux opérations : « *Je suis très heureux de* « *vous transmettre les félicitations de tous les Généraux qui viennent de vous employer,* « *félicitations qu'ils ont confirmées d'ailleurs par de nombreuses citations à l'ordre.* »
Et en effet, les 133e et 38e Divisions distribuèrent largement la croix de guerre avec étoile d'argent à nos camarades associés ainsi non seulement à la peine mais aussi à l'honneur des troupes de l'active.

XXI

Prise de la Côte du Poivre, de Louvemont et de Bezonvaux.

Fin de la Bataille de Verdun.

Départ du Régiment.

Le ralentissement de la bataille qui permit aux Régiments de l'active de se remettre à l'arrière trouva encore le nôtre sur la brèche. Cependant, sur la fin novembre, on songea à lui donner quelque repos. Le 26, le 2e bataillon quittait ses emplacements des tranchées pour se regrouper à Landrecourt ; le lendemain soir, il s'embarquait à Dugny, pour aller cantonner près de Révigny, à Contrisson, où il arrivait le 28 dans la matinée.
Le 4 décembre, c'était au tour du 1er bataillon d'aller au repos, mais moins loin, puisqu'il venait simplement au camp de Vaux-Morin, près de Landrecourt, dans les conditions d'ailleurs les plus défectueuses, les baraques n'étant nullement chauffées et le camp n'étant qu'un marais de boue. Mais le 2e bataillon ne fut guère plus favorisé, car le 5 décembre il dut revenir ; il fut ainsi pendant plus de quatre jours en route avec tous les ennuis et fatigues que cela représentait pour ne rester tranquille que six jours. Parti de Contrisson dans la matinée, il débarquait à Dugny le soir et allait cantonner à Belleray. Le lendemain, il se rendait aux casernes Radet et Miribel et les jours suivants ses compagnies retournèrent au travail.
Le 14 décembre le 1er bataillon rentrait de même au Faubourg Pavé. Le repos n'avait été qu'illusoire.
Mais s'il fut à peine permis à notre Régiment de reprendre haleine c'est que des événements importants se préparaient de nouveau. Le commandement estimait nécessaire de compléter les opérations de la fin octobre et du début de novembre en élargissant nos gains autour des positions conquises.
L'attaque projetée et organisée comme la précédente, préparée par un bombardement semblable, menée par les mêmes troupes, se déclencha le 15 décembre à 10 heures. Il faisait un temps épouvantable et cela depuis des semaines, de sorte que le terrain avait été transformé en un cloaque innommable. Les tranchées étaient inhabitables, les sapes les plus profondes ruisselaient d'humidité, les pistes pour l'artillerie étaient comme des torrents de boue où les roues enfonçaient jusqu'aux essieux ; les boyaux n'étaient plus que de dangereuses sentines où l'eau vous arrivait jusqu'aux genoux, le reste du terrain semé de trous d'obus, offrait partout des pièges où l'on risquait d'être englouti.
Notre Régiment rappelé à la hâte de ses cantonnements dits de repos devait participer jusqu'au bout à cette bataille. Affecté aux 128e et 38e Divisions, chargées de l'attaque vers le nord, il seconda les troupes d'active sur le front côte du Poivre-Louvemont.
Les compagnies de mitrailleuses seules avaient été mises à la disposition de la 128e Division et elles eurent l'honneur de prendre position sur la côte du Poivre même. Le 11 décembre, la 2e compagnie de mitrailleuses, qui occupait depuis le 4 les emplacements de la côte de Froideterre et de Bois-la-Joie, devait se tenir prête à se porter en avant. En même temps, la 1re compagnie était alertée à Landrecourt et avait l'ordre de se porter en première ligne, avec mission de battre le fond d'Heurias, défilé qui sépare la côte du Poivre et la croupe d'Haudromont et conduit vers Louvemont. Le

mouvement s'exécuta dans la nuit. Mais cette compagnie dut encore changer de position et, le 15 décembre, elle était sur les pentes même de la côte du Poivre ; une section à l'ouest, avec mission de couvrir le flanc gauche du bataillon d'assaut du 255e d'Infanterie ; les deux autres sections au centre avec mission d'appuyer l'attaque du 173e. Ce même jour, la 2e compagnie de mitrailleuses recevait l'ordre de se porter en avant à l'intersection du fond d'Heurias et du ravin de la Goulette qui suit la route de Bras à Douaumont, avec mission de battre les défiles en cas de retour offensif de l'ennemi.
L'opération ayant réussi avec le brio que l'on sait, elle rejoignit, le 17, la 1re compagnie à la tranchée du Poivre, escaladant la côte de trou d'obus en en trou d'obus, sous en violent tir de représailles.
Pendant la journée du 15, un abri de la 1re compagnie de mitrailleuses avait été défoncé par un obus, et une mitrailleuse hors d'usage. Le soir, en pleine bataille encore, une demi-section avait été appelée dans la ligne nouvellement conquise pour remplacer une pièce d'active dont le personnel était complètement anéanti. Quelques jours après ce fut au tour d'une section de la 2e compagnie de mitrailleuses de s'établir sur les anciennes positions allemandes, au nord du fond d'Heurias à la tranchée dite de « Silésie », pour bien marquer son origine.
Tous ces déplacements avaient singulièrement aggravé la tâche de nos mitrailleurs, obligés de porter leurs pièces, leurs caisses de munitions et leur matériel à travers le terrain abominablement défoncé que nous avons décrit et dans une région déjà si accidentée par elle-même, une des plus tourmentées des Hauts-de-Meuse, sous les rafales de vent, de pluie et de neige et les bombardements incessants. C'était vraiment comme une vision de l'enfer qu'ils avaient dans cet enchevêtrement de défilés sauvages et de côtes abruptes, et, à eux aussi, il fallut beaucoup d'énergie morale pour tenir leur place à côté de leurs camarades de l'active. Plusieurs s'enlisèrent et ne durent leur salut qu'au dévouement de leurs voisins et, outre les tués et les blessés, un grand nombre malheureusement eurent les pieds gelés.
Les autres compagnies du Régiment connurent des maux identiques.
Au service de la 28e Division qui opérait immédiatement à la droite de la 128e, cette fameuse Division qui s'était emparée naguère du fort de Douaumont, affecta le 1er bataillon à la 4e Brigade Marocaine, avec laquelle nous avions déjà marché, et le 2e bataillon au génie divisionnaire. La 4e Brigade elle-même employa deux compagnies (1re et 4e) au ravitaillement des unités engagées, et les deux autres (2e et 3e) aux travaux nécessités par leur progression.
Le 15 décembre, à 11 heures 15, le 1er bataillon était alerté à la caserne Radet et les compagnies se rendaient aux emplacements prévus : 1re compagnie, au ravin dit du Bois en T., au nord du ravin des Trois-Cornes ; 4e compagnie, sur la pente nord du ravin de la Goulette, 2e et 3e compagnies aux carrières Saint-Waast, dans le ravin de la Folie au sud de Bras. La 1re compagnie avait pour mission de ravitailler le 2e Zouaves mixte, et le 4e Régiment Colonial du Maroc qui, l'un et l'autre, s'étaient portés du bois d'Haudromont sur Louvemont où ils pénétrèrent dans la journée. Nos hommes entreprirent leurs transports dès la tombée de la nuit et les poursuivirent jusqu'au petit jour, faisant plusieurs voyages de suite, pour recommencer les nuits suivantes. La nuit noire, coupée seulement par les éclairs de la fusillade et de la canonnade, ajoutait encore à toutes les difficultés qu'ils devaient vaincre pour parvenir jusqu'aux combattants émerveillés, dit un rapport, de voir leurs « vieux pères » leur apporter ponctuellement les vivres et munitions nécessaires. Au retour d'une de ces corvées, la 4e compagnie fut prise sous le feu d'une mitrailleuse et le commandant du détachement n'évita un trop grand désastre qu'en faisant passer ce barrage au pas de course à ses hommes échelonnés à cent mètres les uns des autres.
Pendant ce temps, les 2e et 3e compagnies s'étaient mises d'urgence à prolonger les principaux

boyaux vers l'avant pour relier nos positions à l'ancienne ligne allemande que la 4e Brigade venait d'occuper. Le travail commença le 15 décembre, à 17 heures, pour durer une partie de la nuit et recommencer le lendemain à la première heure. Le 17, nos compagnons rentraient, vers 17 heures, à leurs abris des carrières Saint-Waast, quand l'ordre arriva d'envoyer d'urgence 40 hommes de la 2e et 40 hommes de la 3e porter en ligne des munitions et des outils au Régiment Colonial du Maroc. Bien que fatigués déjà par le labeur du jour et n'ayant pas encore eu le temps de manger, nos hommes repartirent immédiatement par les chemins que l'on sait, pour ne entrer que le lendemain à 6 heures. Eux aussi durent émerveiller leurs jeunes camarades.
Le chef de la 4e Brigade Marocaine ne manqua pas d'ailleurs d'adresser au commandant du 1er bataillon, avant d'être relevé, une lettre de félicitations pour les services rendus, et comme pour la précédente affaire, ce témoignage fut suivi par d'autres et par de nombreuses citations dont les compagnies de mitrailleuses et le 2e bataillon eurent aussi leur part.
Le génie de la 38e Division avait affecté le 2e bataillon à la réfection des pistes et boyaux du secteur, sauf la 6e compagnie qui, ayant eu la tâche la plus rude à la précédente attaque, eut cette fois un emploi moins périlleux dans les magasins de vivres et de munitions de Jardin-Fontaine et du Parc à Ballons avec des détachements dans les divers magasins fortifiés des secteurs.
Les 5e et 8e compagnies, alertées le 15 décembre au Faubourg Pavé se rendirent pour 15 heures aux carrières de Saint-Waast et se mirent immédiatement à l'œuvre, sur la piste du ravin de la Goulette et ses ramifications vers Douaumont. Dans le courant de la journée, la 5e compagnie fournit un détachement pour conduire des prisonniers au poste du commandant de Froideterre, à M. F. 2, d'où une section de la 7e compagnie était employée à la mise en état des deux grandes voies du secteur que nous eûmes si souvent à parcourir, les boyaux de Nieuport et de Belgrade. Toutes ces corvées de terrassement se faisaient dans les conditions les plus dures, au milieu de la circulation intense de ces jours-là, sous la pluie et le bombardement qui démolissaient au fur et à mesure le travail fait.
La fin de la bataille du 15 décembre ne marqua aucun arrêt dans les travaux de notre Régiment qui se poursuivirent comme précédemment, avec cette différence que nos compagnies allaient plus avant dans le secteur. A la fin de décembre, leur situation était la suivante :
1re compagnie : Aux carrières Saint-Waast, à la disposition du génie divisionnaire ;
2e compagnie : Au ravin de la Goulette, pour le ravitaillement des unités en ligne ;
3e compagnie : Aux carrières d'Haudromont, pour le même service ;
4e compagnie : Sur la côte de Froideterre, à M. F. 2, pour des travaux ;
5e compagnie : Un peloton à la caserne Radet, à la disposition du génie ;
Un peloton réparti dans les divers dépôts et magasins de vivres du secteur.
6e et 7e compagnies : au ravin des Trois-Cornes, pour le transport de matériel en première ligne ;
8e compagnie : aux carrières de Saint-Waast, aux ordres du génie.
La 2e compagnie de mitrailleuses, qui n'avait pas quitté les tranchées depuis le début du mois, occupait encore les positions suivantes où la 1re compagnie allait encore les relever : une section à la tranchée de Silésie ; une section à la tranchée des Caurettes, au nord du bois d'Haudromont ; une section à la tranchée Simon, au confluent des ravins de la Carrière, d'Heurias et de la Goulette.
Nos camarades continuaient donc à endurer tous les maux que nous avons décrits, avec l'aggravation de la fatigue accumulée, des rigueurs de l'hiver et des difficultés de plus en plus grandes du ravitaillement.
S'ils peinaient pour approvisionner les premières lignes, ils avaient, en effet, beaucoup de mal à se ravitailler eux-mêmes, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient des cuisines installées à Jardin-Fontaine, Belleville ou au Faubourg Pavé. Le danger de la situation ne permettait de le faire que de nuit et si les cuisines roulantes ou des voitures de fortune allaient bien jusqu'au ravin du Pied-du-

Gravier et des Trois-Cornes et même jusqu'aux ravins de la Carrière et de la Goulette, ce n'était qu'au prix de mille peines, à travers la boue, et de là encore, les corvées devaient faire plusieurs heures de marche dans les boyaux pour venir des abris et y retourner. La nourriture arrivait naturellement complètement froide et il n'y avait pas toujours d'alcool solidifié pour la réchauffer au fond des sapes.
Cependant, la nécessité rend ingénieux et certains cuisiniers qui s'ignoraient se révélèrent habiles à tirer parti des moyens les plus rudimentaires, pour rendre, même dans ces circonstances l'ordinaire quelque peu appétissant ! Encore fallait-il qu'il y ait des sapes pour se débrouiller ainsi, e ce n'était pas le cas partout, loin de là. Au ravin des Trois-Cornes, par exemple, les hommes couchaient encore dans de simples trous creusés à flanc de coteau et cela bien que cette région fut particulièrement marmitée, de sorte que même dans leurs plus rares instants de repos ils ne pouvaient, ni se délasser, ni dormir en sécurité.
Sur les réclamations réitérées de leurs chefs inquiets d'en voir beaucoup tomer d'épuisement, on finit par leur accorder un repos de trois jours, à la caserne Radet, par roulement, entre les sections de chaque compagnie et heureusement les interventions du Lieutenant-Colonel pour son pauvre Régiment obtint un résultat appréciable, juste au moment où l'hiver passant du pluvieux au froid, devenait exceptionnellement rigoureux. Le 16 janvier, le 21e était affecté au service des forts du camp retranché de Verdun où il relevait les compagnies correspondantes du 6e Territorial et quelques jours après ses unités étaient réparties ainsi :
1re compagnie : à la Citadelle ;
2e compagnie : aux forts de Landrecourt et de Regret ;
3e compagnie : au fort de Tavannes et à l'ouvrage de La Laufée ;
4e compagnie : aux forts de Belrupt, de Dugny et de La Falouze ;
5e compagnie : au fort de Souville et à l'ouvrage de Froideterre ;
6e compagnie : au fort de Moulainville et à l'ouvrage de Deramée, puis, à partir du 25, au fort de Douaumont ;
7e compagnie : à la Citadelle ;
8e compagnie : aux forts de Vaux, de Belleville et de Saint-Michel.
Par la suite, les compagnies feront un roulement entre elles pour relever les unités des forts de l'avant : Douaumont, Vaux, La Laufée, Froideterre, Souville, Tavannes, Belleville et Saint-Michel.
A la même époque, les compagnies de mitrailleuses étaient affectées au tir sur avions et prenaient les dispositions suivantes :
1re compagnie : une section à la tranchée Kitchener, en arrière de la tranchée Simon ; une section au poste Méphisto, sur la pente sud de la cote 378 ; et une section à la tranchée des Teutons, sur les pentes sud du ravin de Helly débouchant au nord de Douaumont.
2e compagnie : tout entière à M. F. 2.
Ces deux compagnies se relèveront également l'une l'autre par la suite, les sapes de M. F. 2 offrant un certain abri contre les intempéries.
Nos mitrailleurs qui restèrent ainsi près d'un mois dans les tranchées couvertes d'une épaisse couche de neige eurent certes à souffrir du froid persistant : le café et le vin leur arrivaient en glaçons !
A Landrecourt même il fut impossible de se réchauffer dans les baraquements non prévus pour une pareille température et complètement transpercés par la bise qui fit descendre le thermomètre dans la vallée jusqu'à 22 degrés au-dessous de zéro. Du moins nos bataillons, déjà si éprouvés, n'eurent-ils pas trop de peine à la dure, employés qu'ils étaient dans les forts au service de garde et à des travaux sur place, sauf cependant les compagnies de Douaumont, qui eurent encore à assurer le

ravitaillement du fort.
Dans les autres forts nos hommes travaillèrent principalement à l'établissement de longs souterrains permettant de ravitailler des ouvrages de loin en cas d'investissement ou de barrage d'artillerie. Ils se firent remarquer, là aussi, par leur bon esprit et leur dévouement, ce qui leur valut encore les félicitations du service des forts, au moment de la relève du Régiment.
Cette période des forts ne fut, en effet, pas de longue durée, car dès le 10 février, nos compagnies étaient relevées pour aller remplacer aux carrières d'Haudromont et points environnants les éléments du 6e Territorial qui s'y trouvaient très éprouvés. En effet, la température était des plus rigoureuses et les abris des plus sommaires.
Enfin, le 15 février, le Régiment quittait définitivement les avancées de Verdun et les 16 et 17 février, le 21e s'embarquait à Dugny. La compagnie hors rang, le 2e bataillon et l'échelon de la 2e compagnie de mitrailleuses, le premier jour à 19 heures ; les autres unités le lendemain.
Nous ne savions pas exactement où nous allions, mais après ces huit mois d'une existence exceptionnellement dure, chacun emportait l'espoir d'un repos bien gagné. Si dans tous ces combats de Verdun notre régiment n'avait pas été en ligne comme dans les batailles précédentes, sauf pour l'alerte du 23 juin, il pouvait avoir conscience de n'avoir pas moins rempli un rôle actif et utile comme auxiliaire du génie, d'autant plus que le développement de la guerre des tranchées donnait une importance de plus en plus considérable à cette arme.
Pour compléter le tableau de nos misères vaillamment supportées, nous y ajouterons simplement celui de nos pertes et les distinctions obtenues : 96 tués, 389 blessés, 417 évacués pour épuisement ; 304 décorés de la Croix de guerre, de la Médaille militaire ou de la Légion d'honneur.
Lorsque plus tard, sur les murs de la glorieuse cité restaurée on inscrira les noms de ses défenseurs, celui du vieux 21e Territorial aura le droit de figurer en bonne place !

Ancestramil

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

SIXIÈME PARTIE

———

DANS L'AISNE

Ancestramil

XXII

Préparation de l'offensive.

Lorsque le jour commença à paraître, le 17 février, nos camarades qui s'étaient embarqués par le premier train la veille au soir et qui avaient roulé toute la nuit dans l'inconnu, dormant de ce sommeil pesant qui pourvoit à tout confort, s'empressèrent de reconnaître la direction prise, le train filait, si nous osons dire, sur la ligne de Vitry-le-François à Paris, par Fère-Champenoise, Sézanne, Esternay, c'était donc bien la direction de l'arrière et du repos ; chemin faisant, nous repassions les souvenirs glorieux de la bataille de la Marne, dont les vestiges tragiques défilaient sous nos yeux.
Vers midi, le train s'arrêtait à Coulommiers que nos unités traversaient bientôt d'un pas allègre, clairons et tambours en tête, pour se rendre dans leurs cantonnements de Maisoncelles, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de la ville. Ils y arrivèrent vers 17 heures, l'État-Major et la compagnie hors rang restant à Maisoncelles même, tandis que les 5e et 6e compagnies s'installaient au hameau du Chemin, les 7e et 8e, au hameau du Méroger et l'échelon de la 2e compagnie de mitrailleuses, au hameau de Mont-Bénard.
Le lendemain, c'était au tour du 1er bataillon et des deux compagnies de mitrailleuses de débarquer à Coulommiers. La première de ces compagnies alla cantonner aux fermes de la Motte et du Pré-aux-Rats, au sud de Maisoncelles, et la 2e compagnie rejoignit son échelon au hameau de Mont-Bénard. Quant au 1er bataillon, il s'arrêta à Giremoutiers, à environ cinq kilomètres de Coulommiers ; la 2e compagnie s'y installa, tandis que les autres allaient dans les hameaux voisins : la 1re à Bois-la-Ville ; la 3e à Corbeville et la 4e à Francheville.
Une fois au cantonnement, aussi bien à Maisoncelles qu'à Giremoutiers, chacun s'organisa du mieux possible pour jouir un peu de cette vie de l'arrière qui rappelait, par sa quiétude, celle du temps de paix ; nous étions en Brie ; et ce fameux et riche pays du fromage nous permit de nous offrir quelques douceurs. La proximité de Paris en outre, n'était pas sans nous faire sentir son attrait ; ce charme ne tarda pas d'ailleurs à se manifester sous la forme la plus visible et la plus gracieuse évoquant les jours lointains de Naours.
En arrivant dans cette région de Coulommiers, nous avions retrouvé le XIe Corps d'Armée, qui s'y regroupait et qui était commandé par le Général **de MAUD'HUY** depuis la nomination du Général **MANGIN** au commandement de la VIe Armée. On se rappelle que le Général **de MAUD'HUY** s'était illustré au mois d'octobre 1914 et pendant tout le cours du premier hiver, en contenant l'armée du Général **von BULOW** dans la région d'Arras et de Lens.
Le 19 février, notre nouveau chef vint visiter nos cantonnements et, quelques jours après, le 23, il

passait en revue le Régiment entre les fermes de la Motte et du Pré-aux-Rats. A cette occasion, il remit lui-même aux titulaires présents deux croix de chevalier de la Légion d'honneur, deux Médailles militaires et 120 Croix de guerre, parmi celles méritées devant Verdun ; pour chacun il eut un mot aimable et senti. Il tint ensuite à réunir autour de lui les anciens militaires du 20e Bataillon de chasseurs à pied qu'il avait commandés autrefois et qui se trouvaient en grand nombre au Régiment. Il leur fit même faire quelques exercices, à son commandement ; nos camarades nous firent d'ailleurs, honneur en faisant montre d'une vraie souplesse d'anciens Chasseurs à pied ! Dans le défilé final, chacun s'efforça d'être à leur hauteur, ce qui valut au Régiment un précieux témoignage de satisfaction du commandant du Corps d'Armée.
Mais en rentrant de la revue, nous recevions un ordre imprévu qui ne pouvait être considéré comme une récompense : le Régiment était mis à la disposition du génie de la VIe Armée pour des travaux. Ainsi, après la longue et dure période de Verdun, nous ne devions avoir qu'une semaine à peine de repos ! Le coup avait été si rude que le Général **de MAUD'HUY** crut devoir en exprimer lui-même ses regrets en écrivant au Lieutenant-Colonel :

« *En voyant votre Régiment hier, je ne me doutais pas qu'il était sur le point de partir. Je regrette* « *que son repos n'ait pas été plus long... Veuillez dire à vos officiers et à vos hommes que je ne* « *les oublie pas et que mon ferme espoir est de les voir rentrer bientôt sous mes ordres.* »

Devant cette marque de sympathie, nous ne pouvions que faire contre cette mauvaise fortune bon cœur, mais sans pouvoir nous empêcher de constater, une fois de plus, que le repos n'était pas fait pour le 21e.
Le 25 février, vers 10 heures, l'État-Major, la compagnie hors rang, le 1er bataillon et la 1re compagnie de mitrailleuses quittaient leurs cantonnements pour gagner la station de Trilport, à l'est de Meaux. Arrivés vers 15 heures, ils y couchaient et s'embarquaient le lendemain, à 14 heures, sur la ligne de Reims, par la Ferté-Milon et Fère-en-Tardenois ; à 20 heures, ils débarquaient à Mont-Notre-Dame, deuxième station avant Fismes ; aucun cantonnement n'était prévu pour eux, ils passèrent la nuit tant bien que mal dans les carrières du village.
Ce même jour, le 26 février, la 5e compagnie, le premier peloton de la 6e et la 2e compagnie de mitrailleuses quittaient Maisoncelles, vers 11 heures pour aller cantonner à Fublaines, près de Meaux, où ces unités trouvèrent une population extrêmement accueillante, qu'elles regrettèrent de quitter dès le lendemain matin, pour aller s'embarquer à Meaux, dans la direction même du 1er bataillon. Parties à 13 heures, elles s'arrêtaient à 19 heures à Fère-en-Tardenois ; le temps de parlementer avec le service de la gare et de la Place, l'heure était déjà avancée quand le moment fut venu de rejoindre les cantonnements prescrits, et ce ne fut pas une petite affaire de les découvrir dans la nuit noire, sans guide, et dans un faubourg où la population endormie et barricadée ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.
Pendant cette journée du 27, la compagnie hors rang, le 1er bataillon et la 1re compagnie de mitrailleuses avaient quitté Mont-Notre-Dame pour se porter, la première à Baslieux, au nord-ouest de Fismes et les seconds à Courlandon, à l'est. Quant aux 7e et 8e compagnies et 2e peloton de la 6e, partis seulement ce jour-là de Maisoncelles pour Trilport, ils s'y embarquaient le lendemain pour arriver à 20 heures à Mont-Notre-Dame, d'où ils se rendaient immédiatement, le peloton de la 6e à Fismes ; les 7e et 8e à Quincy-le-Mont. Le 1er mars, la 7e allait enfin à Courville et la 8e à Saint-Gilles, au sud de Fismes.
Tandis que le Lieutenant-Colonel devenait commandant d'armes à Baslieux, les diverses unités du Régiment se mettaient rapidement à l'œuvre.

Le 1er bataillon, la 1re compagnie de mitrailleuses et les sapeurs de la compagnie hors rang, étaient employés à la construction d'hôpitaux d'évacuation à Courlandon, sous la direction du génie ; les pionniers, au camouflage de la route de Glennes, au sud de l'Aisne ; le 2e peloton de la 6e compagnie, au service de garde et aux corvées, à l'annexe du G. P. A. (Grand Parc d'Artillerie). Les 7e et 8e compagnies étaient à la disposition du service aéronautique de l'armée, l'une pour l'aménagement des routes conduisant au parc situé sur le plateau au nord de Courville, l'autre pour la construction de hangars et les transports de matériel.

Les unités de Fère-en-Tardenois, où se trouvait l'État-Major de la VIe Armée, étaient toutes employées au G. P. A. : la 5e compagnie pour les transports d'eau, extractions de pierres, terrassements, travaux de menuiserie et de scierie, chargement et déchargement des wagons et des voitures ; la 2e compagnie de mitrailleuses à l'atelier de grenades, pour la construction des baraquements et pare-éclats, la fabrication des caisses, l'amorçage des grenades, la manipulation des munitions ; le 1er peloton de la 6e, à l'atelier de l'inspection des armes automatiques, pour le service et les corvées.

Le 16 mars, notre Régiment subit une nouvelle transformation, faisant suite à celle de septembre 1916 qui l'avait réduit à deux bataillons. Diminué encore du fait des pertes subies devant Verdun, il avait en outre renvoyé près de 300 sous-officiers, caporaux et soldats des vieilles classes dans les formations sanitaires et les services de l'intendance, et l'effectif de ses compagnies, trop réduit, ne se prêtait plus aux nécessités du service ; en conséquence, ses bataillons furent établis désormais sur le type des bataillons actifs, à savoir, trois compagnies ordinaires et une compagnie de mitrailleuses à quatre sections. Les 4e et 8e compagnies furent donc dissoutes et, après prélèvement du personnel nécessaire pour porter les mitrailleuses de trois à quatre sections, leurs éléments furent répartis entre les autres compagnies

Vers la fin de mars, divers changements se firent dans l'affectation de ces unités reconstituées ; le 24, le 1er bataillon quittait Courlandon pour reprendre, à Saint-Gilles, ses travaux de construction d'hôpitaux ; le 30, les compagnies de Fère se rendaient à Mont-Notre-Dame d'où la compagnie de mitrailleuses du 2e bataillon allait à Fismes relever le 2e peloton de la 6e. Celui-ci rejoignait le reste de sa compagnie à Mont-Notre-Dame, d'où les 5e et 6e partaient le 31 mars au matin pour Vieil-Arcy, au sud de l'Aisne, avec mission de construire des abris et de construire des pistes. Ce même jour, la compagnie hors rang se rendait de Baslieux à Saint-Gilles, où le Lieutenant-Colonel prenait le commandement d'armes. Le 4 avril, les 5e et 6e compagnies redescendaient à Mont-Notre-Dame, où la 5e s'occupait d'extraction de pierres et la 6e de la réfection de la route de Bazoches.

Entre temps, la région de Fismes, d'abord à peu près tranquille s'était agitée : dans la nuit du 15 au 16 mars, une escadrille d'avions ennemis vint bombarder la ville et ses environs ; plusieurs projectiles tombèrent à Baslieux et à Courlandon où un dépôt de munitions sauta ; les jours suivants, Fismes qui avait été à peu près épargné depuis un an, fut de nouveau bombardé par une pièce à longue portée et ces alertes devaient être désormais continuelles. Nous assistâmes dès lors au douloureux exode d'une grande partie de la population civile.

Les ordres de plus en plus pressants que nous recevions, l'achèvement des préparatifs de toutes sortes auxquels nous assistions depuis plusieurs semaines, de Fère à l'Aisne, l'afflux continuel de troupes, tout nous faisait pressentir d'ailleurs que l'heure de grands événements était proche.

Dans la préparation des affaires précédentes auxquelles nous avions participé, nous avions été absorbés par les travaux de l'avant, déjà formidables ; cette fois, nous pouvions nous rendre compte des vrais travaux de géants qu'exige une offensive de grande envergure et cela sur une profondeur de plus de 25 kilomètres. Il ne s'agit plus seulement des tranchées, mais des positions d'artillerie, de la multitude des lignes à voie étroite pour le ravitaillement des batteries, des lignes à voie normale

pour l'artillerie à longue portée, avec leurs ramifications et épis permettant aux pièces de tirer de plusieurs côtés, des nouvelles routes pour les autos, d'innombrables dépôts de munitions à alimenter dans des proportions fantastiques, des parcs du génie, des ateliers de l'artillerie à faire envie aux usines de l'arrière, des parcs à ballons et à avions, des magasins de l'Intendance, des ambulances et hôpitaux d'évacuation, etc., etc. Certes nous comprenions mieux que jamais qu'une offensive ne s'improvise pas… et que cette guerre fût si longue. Mais, cette fois, ce devait être la « grande offensive » car nous n'ignorions pas que nous faisions partie du Groupe d'Armées dit « de rupture ».

XXIII

La Bataille de l'Aisne.

Le 12 avril, nos unités quittaient leurs emplacements pour se regrouper dans le courant de l'après-midi à Paars, au nord de Bazoches. Nous vîmes là les premiers débuts de la bataille, duel d'artillerie comme toujours, et duel de géants cette fois, car c'étaient aussi des pièces à longue portée qui se répondaient ; nous assistâmes au tir de quatre pièces de 380, abritées derrière la crête du village et, d'autre part, au bombardement de la gare de Bazoches, toute proche.
Le 14 avril, le Régiment se rapprochant de l'Aisne, allait cantonner dans la soirée à Longueval, où il retrouvait le XIe Corps.
Le 16 avril, à 6 heures, l'attaque se déclenchait sur un front de quatre kilomètres entre Soissons et Reims, pour s'étendre le lendemain de quinze kilomètres vers l'est, entre Prunay et Auberive. Dans le groupe d'armées de rupture placée sous le commandement du Général **MICHELER**, qui s'était illustré dans la Somme l'année précédente, la VIe Armée commandée, nous l'avons dit, par le Général **MANGIN**, occupait la gauche du champ de bataille. Dans ce secteur l'attaque était menée par le XXe Corps à l'est de Soissons sur les hauteurs du bord de l'Aisne, et plus à droite, par le Corps colonial sur le plateau des Dames et de Craonne. Le XIe Corps d'Armée devait donner quelques heures après et, passant entre les deux autres Corps s'écartant en éventail, se porter directement sur Laon.
Dans cette mêlée formidable, la mission de notre Régiment n'était pas moins honorable ; affectée au génie du XIe Corps, nous avions l'honneur de précéder notre Corps d'Armée pour lui ménager ses passages ; nous devions donc prendre position derrière les troupes d'assaut et, en pleine bataille, détruire les barrages, établir des pistes à travers les lignes allemandes enlevées et mettre en état les routes vers l'avant pour l'artillerie et les convois. Deux compagnies, partant de Vendresse-Troyon, marcheront sur la route de Laon, et un bataillon, sur la route parallèle Chivy-Courtecon-Pancy, en partant de Verneuil-Courtonne.
Dès le 15 au soir, les 1re et 3e compagnies quittaient Longueval pour se rendre sur leurs positions au nord-est de Vendresse-Troyon avec la compagnie 11/3 du génie ; elles y arrivaient à 5 heures 30 du matin. Les deux autres compagnies du bataillon restaient à la disposition du XIe Corps : la 1re compagnie de mitrailleuses pour la garde des prisonniers ; la 2e compagnie pour le service téléphonique et la T. S. F. en même temps que les téléphonistes de la compagnie hors rang. Dans la même nuit, le 2e bataillon se rendait à Villers-en-Prayères, où la compagnie 11/4 du génie, à laquelle il était adjoint, lui remettait les outils nécessaires, pendant que son capitaine, chef de détachement,

réunissait autour de lui les officiers et les sous-officiers et leur donnait ses instructions qu'il terminait par cette déclaration pleine d'assurance : « *Si chacun fait son devoir, Messieurs, notre Corps d'Armée aura l'honneur d'entrer ce soir à Laon !* »
Et vraiment cette assurance remplissait à nouveau notre cœur et tous quand, au moment même où l'offensive se déclenchait, nous traversions les ponts de l'Aisne, dans un radieux matin de printemps, la confiance était telle que c'est en rangs par quatre, comme à l'exercice, que notre bataillon, suivi de la compagnie de génie, s'élançait sur la route de Bourg-et-Comin d'abord, puis sur celle de Verneuil-Courtonne, dominée par le plateau de Cour-Soupir où l'ennemi avait établi un de ses principaux centres de résistance que nous jugions enlevé du premier coup.
Mais un bombardement qui nous était visiblement destiné nous fit tout à coup dresser l'oreille ; nos chefs arrêtèrent la colonne et nous ordonnèrent de nous dissimuler dans un petit bois voisin, au sud de Courtonne ; on alla aux nouvelles et nous eûmes la stupeur d'apprendre que l'ennemi était toujours sur ses positions d'en face d'où il nous avait admirablement vu arriver sur cette route où jusqu'ici on ne s'aventurait que la nuit et par petits détachements. Le Colonel du génie nous faisait en même temps tenir l'ordre de bivouaquer sur place et de travailler à la mise en état de la route vers Verneuil, en attendant que la progression des troupes d'assaut nous permit de poursuivre notre mission plus à l'avant.
Hélas ! Nous devions attendre longtemps et en vain ! Il était huit heures environ quand nous fûmes arrêtés de la sorte ; d'abord nous pensions que ce n'était l'affaire que d'une heure ou deux ; mais malgré la fusillade, le tac-tac des mitrailleuses et le feu de nos canons qui redoublaient d'intensité et nous faisait sentir jusqu'au fond des moelles tout l'effort qui était tenté, les heures passaient sans apporter de nouveau. Pendant ce temps, des rafales d'obus tombaient drues sur la route et notre petit bois où nous n'avions aucun moyen de protection et où l'ennemi nous surveillait toujours, faisant bien des victimes dans nos rangs et ceux du génie et de l'artillerie qui étaient avec nous.
Nous passâmes ainsi la nuit du 16 au 17, abrités sous nos tentes, sinon des marmites, du moins de la pluie qui avait recommencé. Enfin à 19 heures, l'ordre fatal nous arriva de retourner à Villers-en-Prayères ; nous en aurions pleuré, car c'était bien l'arrêt de la grande offensive et nous songions à tant de vies sacrifiées pour rien !…
Pendant que nous vivions avec le 2e bataillon ces heures diverses qui nous avaient fait éprouver d'une manière intense et dans un contraste saisissant, l'entrain des marches en avant et l'amertume des échecs, les 1re et 3e compagnies passaient, de leur côté, par les mêmes épreuves et, rendues plutôt sur leurs positions, avaient souffert davantage encore. Dès 6 heures, la 1re compagnie détruisait des barrages derrière les premières vagues d'assaut et se mettait à la réfection de la route de Laon au nord de Troyon ; à 7 heures 30, la 3e compagnie venait l'y rejoindre sous un violent bombardement qui, en peu de temps, lui mettait une vingtaine d'hommes hors de combat. Après avoir été réduites à bivouaquer pendant la nuit sur la route de Laon, elles poursuivirent le lendemain ce travail ; la 1re compagnie établit en outre un boyau de la route à la sucrerie de Troyon pour relier nos tranchées à la première ligne allemande qui avait été enlevée sur ce point. Tout cela se faisait sous des tirs de barrage incessants, et le colonel commandant le génie tint à reconnaître, par de nombreuses citations, les mérites des militaires de ces compagnies particulièrement éprouvées. De son côté, le Général commandant le XXe Corps d'Armée félicita, par un ordre du jour, tous les détachements de travailleurs « *qui avaient établi des chemins d'accès sous le feu* ».
Le 18 avril, à 4 heures, les 1re et 3e compagnies ralliaient à leur tour Villers-en-Prayères où le lendemain l'État-Major, la compagnie hors rang, la 1re compagnie de mitrailleuses et la 2e compagnie, venant de Longueval, rejoignaient le Régiment ; le Lieutenant-Colonel qui, primitivement, devait prendre le commandement du champ de bataille à la ferme de Comin, au nord

de l'Aisne, avait, en effet, reçu un contre-ordre étant donné la marche fâcheuse des événements.
Nous ne devions pas rester longtemps inactifs à Villers-en-Prayères ; le 20 avril, le Régiment recevait l'ordre de se porter au nord de l'Aisne, dans le secteur de Troyon où l'ennemi occupait toujours le Chemin-des-Dames. Le 21 avril, le 1er bataillon quittait Villers, au petit jour, pour se rendre à Paissy, à quinze cents mètres de ce fameux chemin ; l'État-Major, la compagnie hors rang et le 2e bataillon le suivaient le lendemain pour s'arrêter à Cuisy et Gény, un peu plus au sud ; toutefois, le 25, l'État-Major et la compagnie hors rang redescendaient à Pargnan où se tenait le corps d'armée. Le Lieutenant-Colonel prenait là le commandement de l'arrondissement comprenant les villages de Pargnan, Cuissy et Gény ; Paissy, Vassognes et Jumigny ; les fermes de Cuisy et Bellevue, et les creutes (carrières) dites de la Somme, de Champagne, de l'Yser et de Verdun.
Dans ce nouveau secteur nous restions affectés au génie et notre fonction était la remise en état des routes et l'établissement des pistes, aux environs de Paissy pour le 1er bataillon, entre Paissy et Pargnan pour le second. Les compagnies de mitrailleuses organisaient, en outre, un service de garde et de tir contre avions à Paissy et Cuisy-Gény où la présence des nombreuses batteries attiraient constamment la curiosité des aviateurs ennemis.
En arrivant sur ces contreforts du Chemin-des-Dames, nous avions compris, au premier coup d'œil, la difficulté prodigieuse de la lutte dans cette région, Pargnan, Cuisy et Gény, Paissy, sont tout autant de cirques naturels qui, se répétant exactement, s'étagent les uns au-dessus des autres. Pargnan dominant la vallée de l'Aisne et Paissy étant dominé par le Chemin-des-Dames.
D'autre part la carte d'état-major nous enseignait que la topographie était la même dans tout le massif du Laonnais aussi bien sur notre droite que sur notre gauche et au nord, jusqu'à Laon.
C'était un spectacle curieux et infiniment pittoresque que celui de tous ces villages perchés autour de ces cirques, comme sur les derniers gradins, à l'abri toutefois de la falaise sablonneuse et fertile en sources qui surplombe les ravins. Dans cette falaise, les habitants, exploitant d'ailleurs ce sable dit « sable de Guise », s'étaient de bonne heure creusés des grottes qui, leur servant sans doute de domicile à l'origine, leur avait tenu lieu, par la suite, d'étables et de granges, chaque maison ayant sa grotte à elle dans le fond de la cour. Hélas, ces grottes avaient été rendues à leur usage primitif avant de nous héberger nous-mêmes, car pour s'abriter du bombardement, ceux des habitants qui n'avaient pu se résigner à abandonner leurs pénates, s'y étaient installés avec leur mobilier, et ce spectacle-là, quoique bien triste, ne manquait pas non plus de pittoresque.
A l'intérieur des cirques et à l'escarpement au-dessous de celui des villages, on trouvait, au niveau de la couche calcaire, les fameuses carrières dont nous avions tant entendu parler dans les communiqués et qui ne sont autres que d'anciennes exploitations souterraines de pierres de taille et de moellons. Dans le pays, elles sont connues sous le nom de « creutes » et quelques-unes sont de proportions énormes, pouvant contenir à l'aise tout une Division à l'abri, on le devine, de tout espèce de bombardement sous la montagne qui les recouvre.
Les Allemands, avec leur talent habituel, pouvaient, certes, facilement faire de celles qu'ils occupaient des repaires formidables ; nos troupes elles-mêmes s'étaient fort bien installées dans celles de notre région, dans des sortes de chambrées, avec éclairage électrique, etc..
Quant à nous, sauf la 7e compagnie qui s'était transportée aux creutes de l'Yser, à l'est de Cuisy et Gény, nous nous contentions des grottes de sable des villages et ce n'est pas le bombardement ennemi que nous y redoutions, mais plutôt le tir de notre artillerie car de grosses pièces installées au sommet de la falaise, juste au-dessus de nos têtes et ébranlant tout, nous menaçaient constamment de fâcheux éboulements.
Si les premiers jours de notre séjour dans ce secteur furent relativement tranquilles, en dépit des continuelles alertes « au gaz », il ne devait plus en être de même à partir du début de mai. C'est qu'à

ce moment de nouvelles opérations, partielles il est vrai, furent tentées. Cette fois encore les Anglais nous précédèrent en attaquant le 3 mai, en Artois, sur un front de 25 kilomètres entre Vimy-Acheville et la voie ferrée Achiet-le-Grand, Marcoing-Cambrai et en s'emparant de Fresnoy-en-Gohelle au nord et des défenses de Quéant au sud.
Le 4 mai, nos troupes attaquèrent à leur tour au nord de l'Aisne et dans un brillant assaut s'emparaient cette fois de Craonne. Le lendemain, nous poussions nos lignes entre Vauxaillon et Laffaux jusqu'aux abords immédiats de la route de Soissons à Laon et nous nous établissions, d'autre part, sur le Chemin-des-Dames entre Cerny et Craonne. Tous ces succès nous valaient plus de 6.000 prisonniers.
C'étaient des Régiments de notre Corps d'Armée qui avaient été chargés de cette dernière opération, aussi nous n'y étions pas restés étrangers. Dès le 30 avril, la 3e compagnie s'était rendue aux creutes de la Somme, près de Vassogne, pour assurer les transports en première ligne de la 43e Brigade. Le 4 mai, la 5e compagnie s'était portée à son tour aux creutes marocaines, près de Troyon, pour remplir la même mission auprès de la 42e Brigade. Le 5 mai, les 6e et 7e compagnies allèrent chercher les prisonniers pour les conduire à Pargnan. Par la suite, la 3e compagnie fut relevée par la 2e et la 5e par la 6e.
Pendant toute cette affaire la tâche de nos ravitailleurs fut rude et périlleuse, car plusieurs jours de suite l'ennemi, resté accroché à Cerny, nous contre-attaqua avec violence pour essayer de reprendre ce que nous lui avions arraché, et les transports se faisaient sous un bombardement continuel. Le 11 mai encore, la 5e compagnie rentrait à 6 heures du matin dans ses abris, quand le déclenchement soudain d'une attaque ennemie obligea les hommes, tout exténués qu'ils fussent, à transporter sans arrêt des munitions aux troupes engagées jusque dans le courant de l'après-midi, et cela en effectuant une grande partie du parcours au pas gymnastique pour traverser les feux de barrage.
D'ailleurs nous subissions partout les effets de ces contre-attaques ; Paissy et Cuissy-Gény où s'entassaient, il est vrai, un nombre de plus en plus grand de batteries de tout calibre, étaient sans cesse bombardés par de grosses pièces ; il ne devait plus rien rester de ces malheureux villages et les victimes furent nombreuses, surtout à Paissy où, un jour un seul obus asphyxiant mit à mal toute une compagnie de génie, en faisant une vingtaine de morts. A Cuisy et Gény, un seul obus également mis hors de combat d'un seul coup tout le personnel d'une pièce de la 2e compagnie de mitrailleuses, dans la cour même de la compagnie. Pargnan aussi, où les équipages des deux bataillons s'étaient réfugiés fut marmité à son tour.
Tout ce coin, qui n'avait jamais été bon, devenait décidément très mauvais ; aussi, nous ne fûmes pas autrement fâchés quand, le 14 mai, l'ordre arrive de redescendre à Perles, au nord de Fismes, pour de là, prendre une nouvelle direction. Ce ne fut, cependant, pas sans un serrement de cœur que, le lendemain matin, nous retraversâmes les ponts de l'Aisne, en songeant aux grands espoirs qui nous soutenaient à notre premier passage, vers l'avant.

XXIV

En territoire libéré. — Devant Saint-Quentin.

En sortant des grottes du nord de l'Aisne, notre première impression, à Perles, ne fut pas sans être agréable, bien que l'on nous eut offert pour tout cantonnement un flanc de coteau abrupt où nous dûmes, une fois de plus, planter la tente. Les avantages de la situation nous faisaient oublier ces petits inconvénients. Nous avions sous les yeux un délicieux panorama de printemps, vastes horizons sous le ciel bleu, prés verdoyants, arbres en fleurs, et nous jouissions de pouvoir respirer de nouveau à pleins poumons.
Une fois ses unités rassemblées, le Régiment se remit en route, par vois de terre, le 17 mai, à 4 heures, pour Branges, où il arriva vers 10 heures, après avoir passé par Bazoches, Mont-Notre-Dame et Lhuys. Le lendemain, il repartait, à 5 heures, et, par Arcy-Sainte-Restitue et Beugneux, gagnait Oulchy-la-Ville où il arrivait également vers 10 heures. Ces étapes, faites avant la forte chaleur, furent couvertes assez facilement.
Le 19 au matin, nous étions enlevés en camions automobiles et après avoir eu le plaisir, trop rapide, de traverser les belles forêts de Villers-Cotterêts et Compiègne, nous débarquâmes dans l'après-midi à Boulogne-la-Grasse, au sud-est de Montdidier. Tandis que la compagnie hors rang et le 2e bataillon s'installaient dans les baraques Adrian du camp situé au sud-ouest du village, le 1er bataillon se rendait à deux kilomètres de là, dans le camp d'Orvillers.
Le Régiment était au repos et il se promettait d'en bien profiter dans ce pays accueillant qui répondait parfaitement au nom de Boulogne-la-Grasse, avec sa végétation luxuriante, ses bois comme des parcs et l'air de prospérité qu'il avait gardé malgré la proximité des lieux où l'on s'était beaucoup battu. Si le front était maintenant à une cinquantaine de kilomètres de là, nous ne nous trouvions, en effet, qu'à une heure de marche des tranchées de Tilloloy, devant lesquelles les Allemands s'étaient repliés deux mois auparavant et que notre 2e bataillon avait occupé en décembre 1914.
Les souvenirs de cette époque étaient restés très présents dans les mémoires, bien que certains se demandassent si c'était vraiment encore la même guerre qui nous ramenait dans ces mêmes lieux après tant de temps écoulé… Tous ceux qui le purent ne manquèrent pas de pousser une pointe dans notre ancien secteur ; qui, dans les tranchées, où ils eurent le loisir de visiter les positions d'où l'ennemi les avaient défiés autrefois, qui, à Bus ou à Ételfay même, où ils eurent le plaisir de retrouver les braves gens dont ils avaient goûté l'hospitalité, dans leurs heures de délassement.
Mais, décidément, nous n'avions pas de chance pour nos périodes de repos : dès le 23 mai nous recevions l'ordre de nous remettre en route pour le front. Nous n'avions eu que trois jours de bon.
Notre Régiment était désormais rattaché, avec tout le XIe Corps, à la IIIe Armée, commandée par le Général **HUMBERT**, un des premiers défenseurs de Verdun. Mais il était mis provisoirement à la disposition du XIIIe Corps en position devant Saint-Quentin. C'est donc non loin de cette ville que nous devions nous rendre, au bois d'Holnon, appelé aussi bois Saint-Quentin. Nous le fîmes en deux fortes étapes, l'une le 24 mai, entre 3 heures et midi, de Boulogne-la-Grasse à Nesle, par Tilloloy, Boves et Rethonvillers ; l'autre, après trois jours d'ordres et de contre-ordres, qui furent heureusement des jours de répit, de Nesle au bois d'Holnon par Voyennes, Matigny, Douilly, Foreste, Vaux, Étreillers et Attilly.
Dès la sortie de Tilloloy nous entrions dans le territoire que l'ennemi avait occupé pendant deux ans

et demi, aussi ce n'était pas sans émotion que nous foulions ce sol libéré. Nous fûmes d'abord fort intéressés par la traversée des anciennes lignes allemandes qui, à vrai dire, nous parurent moins formidables que nous ne l'attendions ; au passage, chacun faisait les tranchées, les réseaux de fil de fer, etc.., et celles de l'ennemi.

Puis nous arrivâmes à Roye où nous fîmes la pause et nos cœurs se serrèrent à la vue de cette antique cité complètement en ruines. Mais nous savions que de grands combats s'étaient livrés là, en octobre 1914, au moment où le Général **de CASTELNAU** avait définitivement barré à l'ennemi la route de Paris et que, depuis, la ville était restée sous le feu de nos canons ; c'était donc encore un de ses spectacles de la guerre auxquels nous étions habitués depuis longtemps hélas ! Mais c'est là que nous prîmes un premier contact avec nos compatriotes affranchis du joug de l'ennemi et on devine avec quel empressement nous serrions les mains qui se tendaient vers nous, au seuil de chaque demeure encore debout.

Après un court séjour à Nesle, nous partîmes pour le bois d'Holnon, où nous arrivâmes passablement fourbus à 13 heures. La 7e compagnie, toutefois nous avait quitté en route, à Foreste, pour rejoindre Beauvois où elle avait une affectation spéciale consistant à combler, au carrefour des routes venant d'Attilly et de Villévêque, un de ces énormes entonnoirs de mine que l'ennemi avait laissé derrière lui à tous les points stratégiques.

Nous occupions dans le bois d'Holnon la partie située au nord d'Attilly et portant le nom de ce village. Nous bivouaquions sous la tente, les officiers et les services occupant les grandes tentes marabouts.

L'expérience que nous avions depuis longtemps maintenant de ce genre d'installation, les ombrages des bois par miracle à peu près intactes dans ce désert, et le temps particulièrement propice, firent que nous menâmes là, entre les heures de travaux, une existence très supportable, malgré la proximité de l'ennemi, dont nous apercevions les lignes à la lisière du bois. Certains soirs, le bombardement donnait un accompagnement singulier et non sans caractère, aux grands airs de *Sigurd*, de la *Damnation de Faust*, etc., que nous faisait entendre, avec une illusion prenante, un excellent gramophone égaré par là et caché dans quelque fourré…..

Mais notre première pensée avait été d'aller contempler la grande cité encore sous le joug dont la silhouette majestueuse se profilait à l'horizon. A l'œil nu nous la voyions déjà parfaitement ; à la jumelle, nous en apercevions tous les détails et il paraissait invraisemblable que cette ville de France, si proche de nous et encore intacte à ce moment, fut occupée par l'ennemi. Hélas ! Par la suite, le spectacle devait prendre un tragique aspect de guerre qui faisait mieux sentir du premier coup la cruauté de la situation. La collégiale historique, dont la masse surplombait la ville et lui donnait cette grande allure maintes fois fixée par l'image, s'effondrait dans la nuit du 15 au 16 août et Saint-Quentin entrait à son tour dans la liste, trop longue déjà, des cités martyres.

En arrivant au bois d'Holnon, nous avions été mis par le XIIIe Corps à la disposition de la 87e Division et celle-ci nous avait employé, sous la direction du génie, à la confection de deux boyaux de communication entre Fresnoy et Fayet. Le travail, fait en vue de l'ennemi, se poursuivait de nuit, entre 21 heures et 5 heures, et, pour éviter l'excès de fatigue qui en eût résulté, nos deux bataillons alternaient entre eux, chacun travaillant une nuit sur deux.

Le 1er juin, la compagnie de mitrailleuses du 1er bataillon recevait l'ordre d'aller bivouaquer à la lisière sud-est du bois pour travailler à la construction d'abris dans les carrières d'Holnon et sur la route de Fresnoy-le-Petit. Le 11 juin, c'était la 1re compagnie qui recevait une nouvelle affectation, un peloton travaillant avec le service routier entre le bois d'Holnon et Attilly, l'autre allant monter des baraques à Villévêque. Le 20 juin, les autres compagnies du bois d'Holnon recevaient, à leur tour, une nouvelle mission ; elles étaient mises à la disposition du commandant du secteur pour

exécuter les travaux de la ligne de résistance de la première position, dégagement des parapets pour faciliter le tir, fauchage des herbes, mises en place des réseaux de fil de fer.
Nos compagnies ne devaient poursuivre ces travaux que pendant quelques jours car, le 26 juin, le XIIIe Corps était relevé par le XIe qui nous donna une autre affectation, mais le Général commandant la 120e Division qui avait succédé à la 87e, tint, avant son départ, à exprimer à notre Régiment par un ordre du jour « *sa satisfaction pour la belle tenue et la part qu'il avait prise aux* « *travaux d'organisation de la défense du secteur X.* »
Le jour même où nous rentrions sous les ordres du XIe Corps, la compagnie hors rang et le 1er bataillon, sauf la 2e compagnie, quittaient le bois d'Holnon pour Ham, où ils devaient assurer les services généraux du Corps d'Armée : service de la place, de la gare, de la circulation, etc... Deux jours après, la 2e compagnie gagnait à son tour la région de Ham et cantonnait un peloton à Bray-Saint-Christophe, un peloton à Saint-Simon, pour être employés aux parcs à munitions. Par la suite, un seul de ces pelotons resta à ce service, l'autre allant à la gare de Ham.
Les compagnies qui s'installèrent à Ham pour quelques semaines et certaines même pour plus de deux mois, comme la compagnie hors rang, la 3e compagnie et la 1re compagnie de mitrailleuses gardèrent un excellent souvenir de cette petite ville où elles virent la vie renaître peu à peu dans des conditions réjouissantes. Comme à Nesle, le centre de la ville avait été heureusement épargné par l'ennemi et sa grande rue reprit bientôt une allure très commerçante avec ses magasins ouverts à nouveau et desservis par d'aimables vendeuses dont l'élégance, sans doute en l'honneur de l'armée, ne nuisait pas au tableau.
Une des curiosités de l'endroit était le vieux château-fort qui avait défié les siècles, mais que les Allemands avaient réussi à faire sauter de fond en combles, en obstruant du même coup le canal latéral de la Somme. Il ne restait plus qu'une des portes de ce donjon illustré par la captivité du Prince Louis-Napoléon et par la capitulation d'une garnison allemande en 1870, la seule qui ait eu lieu au cours de cette malheureuse guerre.
Le 28 juin, à la première heure, le 2e bataillon avait quitté à son tour, le bois d'Holnon, et, rejoint en route par la 7e compagnie venue de Beauvois, était allé s'installer à Grand-Seraucourt, au sud de Saint-Quentin ; la 2e compagnie de mitrailleuses toutefois avait été détachée plus à l'ouest, à Fluquières. Ce bataillon restait à la disposition du génie, et il entreprit l'établissement de boyaux spéciaux pour le service télégraphique. Il continua ce travail même quand les 5e, 6e et 7e compagnies retournèrent au bois d'Holnon, le 23 juillet, tandis que la 2e compagnie de mitrailleuses venait à Grand-Seraucourt ; celle-ci rejoignit d'ailleurs le bivouac quelque temps après, le 12 août.
Entre temps, les 5e et 6e compagnies avaient déjà quitté le bois pour Savy et Roupy. Elles étaient passées là, à la disposition de la 61e Division, pour des travaux de défense dans la seconde position. Elles eurent fréquemment à subir des bombardements par obus asphyxiants et, le 10 août, pendant l'attaque allemande sur Fayet, la 5e compagnie qui exécutait des travaux au nord-est d'Holnon, fut prise sous un feu de barrage au moment de revenir au cantonnement ; heureusement le travail étant terminé, les hommes purent s'abriter dans des sapes et il n'y eut aucune perte à déplorer.
A côté de ces travaux auxquels nous étions de longue date accoutumés, comme auxiliaires du génie, une des caractéristiques de cette période fut le service des cantonnements auquel furent affectés un certain nombre de nos officiers et gradés. Le chef du 2e bataillon était devenu major divisionnaire de la 21e Division à Grand-Seraucourt et il avait sous sa direction, le Hamel, Artemps, Happencourt. Nous avions également des majors de cantonnements dépendant de la 21e Division à Saint-Simon et Bray-Saint-Christophe. Par la suite, le chef du 1er bataillon fut de même désigné comme major divisionnaire de la 61e Division, à Auroir ; et nous assurâmes les services des cantonnements de cette Division à Roupy, Savy, Étreillers, Attilly, Vaux et Fluquières. Nos unités eurent d'ailleurs

l'occasion de cantonner dans la plupart de ces localités ; cantonnements de fortune, on l'imagine, d'après ce que nous en avons dit, mais qui devinrent parfois très satisfaisants grâce aux reconstructions entreprises.
La tâche des majors de cantonnement dans ce secteur n'était, en effet, pas banale et en faisait les premiers artisans de la restauration des régions libérées. Il ne s'agissait pas simplement pour eux de répartir les cantonnements existants, mais d'abord d'édifier, et ce travail se fit suivant un plan judicieusement conçu qui prévoyait non seulement l'abri des troupes, mais le logement de la population civile pour plus tard. C'était donc bien des reconstructions que nous faisions, modestement sans doute, selon nos moyens, mais en essayant de tirer le meilleur parti de ces misérables ruines.
On choisissait, de préférence, un emplacement facilement accessible, où la cave, les fondations et le terre-plein étaient restés en bon état, et on reconstruisait sur la base même des anciens murs, en se servant des matériaux déjà à pied d'œuvre sous forme d'amas de briques. On sait que, dans cette région, la plupart des constructions étaient en briques, ce qui simplifiait notre travail qui était fait, d'ailleurs, selon les règles de l'art, par des ouvriers de métier, prélevés dans le régiment ou dans d'autres unités. La charpente et la menuiserie étaient également faites par des spécialistes avec des matériaux fournis par les parcs du génie. La toiture était provisoirement recouverte de carton bitumé et les vitres remplacées par de la toile huilée. Ces modestes maisons, qui ne comportaient bien entendu que rez-de-chaussée et qui pouvaient abriter dès l'abord une vingtaine ou une trentaine de soldats, assuraient à l'avance un premier logement, très présentable avec quelques améliorations faciles, pour un ménage revenant essayer de restaurer ses pénates. Le seul regret que nous ayons était que ces travaux eussent été commencés bien tard et qu'un plus grand nombre d'ouvriers n'eût pas été mis à la disposition des majors de cantonnement.
Ceux-ci n'avaient pas seulement à s'occuper des reconstructions, mais aussi des travaux agricoles avec l'aide de sous-officiers, chefs de culture, dirigeant des équipes d'agriculteurs. Nous avions ainsi à cultiver aussi bien des jardins potagers que des champs. Les jardins avaient été de bonne heure remis en état presque partout par nos prédécesseurs et grâce aux soins diligents de quelques camarades jardiniers, nous eûmes la chance, imprévue en ce pays ravagé, d'être ravitaillés beaucoup mieux que partout ailleurs en légumes verts : salades, radis ; au début, nous nous régalâmes même de fraises.
Les travaux des champs, étant donné la saison, eurent surtout pour but de sauver le plus de récoltes possibles sur les terres qui avaient été encore cultivées avant la retraite allemande. Tout un service agricole avait été organisé à cet effet, fournissant les instruments de culture et centralisant les récoltes en tenant compte des produits de chaque commune. Les chevaux et fourragères nécessaires étaient fournis par les échelons d'artillerie du voisinage. Nous avons la satisfaction de pouvoir dire que dans nos cantonnements de la zone de l'avant, toutes les récoltes sur pied furent ainsi engrangées ou utilisées immédiatement par l'Intendance ; cela représentait environ le quart de la récolte normale en orge, seigle et foin. Nous commençâmes aussi les labours dans des conditions satisfaisantes. Aux environs de Ham, ces travaux furent faits en partie, avec de grandes charrues américaines à tracteur automobile creusant trois sillons à la fois.
C'était plaisir de voir l'intérêt que chacun, aussi bien ouvriers de métiers que cultivateurs, prenait à cette reprise de la vie dans ces malheureuses régions et il n'est que juste de noter la grande part qui revient au zèle de nos camarades dans les résultats obtenus. Mais la vérité nous oblige à constater que, dès que l'on sortait de la zone de l'avant, rien ou à peu près n'avait été fait, au grand dam de la population.
Nos majors de cantonnement avaient encore dans leurs attributions la mission de recevoir les

habitants qui, munis d'une autorisation spéciale, venaient essayer de retrouver les objets et les valeurs qu'ils avaient cachés au cours de l'occupation ou au moment de leur évacuation par l'ennemi, avant la destruction des villages. Les cachettes se trouvaient le plus souvent sous le sol des maisons et la plupart n'avaient pas été découvertes par les Allemands, les « poilus » qui, assistés des gendarmes venus pour les procès-verbaux, aidaient les civils dans leurs fouilles, furent donc souvent témoins de la joie fébrile de ceux-ci en retrouvant leurs chers trésors : c'était parfois de vraies fortunes (plusieurs centaines de mille francs en titres, etc.)
Hélas ! Cette satisfaction n'était pas sans mélange, à la pensée de leurs demeures familiales qu'ils avaient laissées intactes et dont ils ne retrouvaient plus rien. Nous eûmes là encore les échos de bien des misères et le témoignage de la résignation courageuse avec laquelle cette infortunée population des régions dévastées acceptait le fait accompli, comme un sacrifice suprême à la patrie, et se préparait à recommencer la vie.

XXV

Au terme de la troisième année de campagne

La décoration du drapeau du Régiment

Affectation nouvelle des bataillons

Tenir !

Au terme de sa troisième année de campagne, auquel il était arrivé pendant son séjour devant Saint-Quentin, notre Régiment avait eu la satisfaction de voir ses efforts reconnus par une des plus hautes distinctions qu'il put ambitionner : il avait été cité à l'ordre du Corps d'Armée, le 9 juin, et son Drapeau avait été décoré de la Croix de guerre, le 9 juillet. Voici le motif de la belle citation que le 21e Territorial s'honore de devoir au Général **de MAUD'HUY** :

« *A la peine et au danger depuis le commencement de la guerre, a toujours, dans les combats auxquels il a pris part et dans les secteurs qu'il a défendus, mérité des éloges pour sa bravoure, sa discipline, son inaltérable moral.* »

C'est sur cette place de l'Hôtel de Ville de Ham qu'eut lieu la remise de la croix de guerre au drapeau et des mains mêmes du général commandant le corps d'armée. Les unités du régiment étant dispersées à ce moment, la 3e compagnie seule rendit les honneurs, mais une délégation d'un officier, un sous-officier et un soldat par compagnie assista à la cérémonie.
Cette petit place de Ham, bordée de tous côtés de maisons centenaires, sauf le coquet Hôtel de Ville, et dominée, au centre, par la statue du Général **FOY**, était bien le cadre qu'il fallait pour cette manifestation qui prit une allure à la foi guerrière et intime, émouvante et familiale.

Les tambours et clairons ayant ouvert le ban, un officier d'état-major lut le texte de la citation et le Général **de MAUD'HUY** s'approcha du drapeau qui s'était avancé, avec sa garde, sur le front de la compagnie présentant les armes. Quand le Général épingla la décoration à notre emblème en disant d'une voix claire : « *Drapeau du 21e Territorial, je te décore de la Croix de guerre !* », les assistants se sentirent émus aux larmes et tous s'unirent à lui en pensée quand il embrassa la soie, symbole à la fois de la Patrie et de tant de misères vaillamment endurées par nos braves vieux camarades dont trop, hélas ! Étaient restés au Champ d'honneur.

La nouvelle année de campagne qui commençait apportait de nouvelles modifications dans notre Régiment, et cette fois jusqu'à lui faire perdre complètement sa physionomie propre.

Par décision du Général en chef, chaque Division devait être dotée désormais d'un bataillon territorial et, en exécution de cet ordre, le général commandant le XIe Corps, avait, dès le 5 août, affecté notre 1er bataillon à la 61e Division et le 2e à la 21e, l'État-Major et la compagnie hors rang restant directement sous les ordres du Corps d'Armée.

Si nous connaissions de longue date la 21e Division à laquelle nous avions été attachés depuis Hébuterne et qui était toujours commandée par le Général **DAUVIN**, par contre nos camarades du 1er bataillon étaient complètement des nouveaux venus à la 61e, commandée par le Général **MODELON** et comprenant les 264e, 265e et 219e Régiments de réserve.

Cette nouvelle affectation n'était plus temporaire, comme cela nous était arrivé si souvent, mais tout en restant organiquement et administrativement sous la direction de l'État-Major du Régiment, chacun de nos bataillons passaient définitivement, au point de vue tactique et du Commandement, sous les ordres de la Division dont il allait désormais suivre le sort. Nos bataillons devenaient ainsi « Réserves d'infanterie de Divisions ».

La conséquence de cette situation nouvelle ne tarda pas à se faire sentir : le 3 septembre, la 21e Division étant relevée, le 2e bataillon quittait le bois d'Holnon, ainsi que ses divers cantonnements, et la dispersion des unités du Régiment commençait.

Tandis que ce bataillon allait au repos à Voyennes d'abord, puis, avec sa Division, dans la région de Neuilly-Saint-Front (arrondissement de Château-Thierry), le 1er bataillon venait le relever sur ses emplacements, en attendant de partir lui-même avec la 61e Division, le 19 septembre, pour la Seine-et-Oise. Entre temps, l'État-Major et la compagnie hors rang avaient quitté Han pour se rendre, dès le 10 septembre, à Vailly, au nord de l'Aisne, où le Colonel prenait les fonctions de major de cantonnement, tandis que la compagnie hors rang assurait à nouveau les services du Corps d'Armée. Pendant plusieurs semaines, le Chef de Corps lui-même devait perdre tout contact avec nos bataillons ; ceux-ci étaient en tout cas définitivement isolés l'un de l'autre, comme deux corps de troupes distincts.

Il ne nous devenait plus possible de suivre au jour le jour chacune de nos unités et force nous est d'arrêter à la période où nous sommes arrivés maintenant la commune narration de nos souvenirs communs. Désormais, chaque bataillon aura son « Journal de Marche » relatant sa destinée particulière et c'est là qu'il faudra puiser pour compléter, chacun en ce qui le concerne, ce récit que nous aurions été heureux de pouvoir poursuivre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au débarquement bienheureux du 21e à la gare de Rouen-Saint-Sever d'où il était parti, au milieu des chants d'espoir, le 17 août 1914.

Il est vrai que depuis ce jour lointain, notre Régiment avait bien changé ; après tout ce que nous avons dit, il nous suffira de comparer les effectifs : parti avec plus de trois mille hommes et bien qu'ayant reçu des renforts de tous recrutements qui doublaient presque ce chiffre, il ne comptait plus, maintenant, que quinze cents hommes à peine, dont le tiers seulement restait du début. Sans doute, tous les autres n'avaient pas été victimes de la guerre, étant donné le nombre des renvois sur

l'arrière qui avaient eu lieu, mais cependant la différence entre l'effectif du début et ce dernier carré de nos vieux Normands correspondait à peu près au chiffre de nos pertes, en tués, disparus, prisonniers et grièvement blessés.
Peu de Régiments Territoriaux ont été pareillement éprouvés, mais peu auront été à la peine comme le nôtre. Si nous avions manié la pelle autant que le fusil, nous n'étions pas pour cela « Régiments de travailleurs », comme beaucoup d'autres (sans parler des bataillons d'étapes des vieux R. A. T.) ; nous étions « Régiment Territorial de campagne » et comme tel, susceptible de défendre les tranchées, comme cela nous est arrivé si souvent, et assimilés pour les travaux de première ligne au génie de l'Armée active.
Sans vouloir nous comparer aux belles troupes que nous avons si souvent admirées avec émotion, allant à l'assaut et au-devant de la mort avec un courage et un esprit de sacrifice auxquels nous avons tenu à rendre hommage en toute occasion au cours de ces pages, nous pouvons bien dire que c'est côte à côte avec ces jeunes gens qui auraient pu être les fils de beaucoup d'entre nous que nous nous sommes trouvés, soit pour les appuyer, soit pour les ravitailler, soit pour leur frayer la voie, dans les principaux combats de la guerre.
Mais que de marches et de contre-marches pour aller de Saint-Étienne-du-Rouvray devant Saint-Quentin ! Trois ans de fatigues, de privations, de dangers et de misères de toutes sortes !… Qui sondera la souffrance intime et la vaillance obscure de ceux qui auront été ainsi sans cesse à la peine au cours de ces longues années ? Et nous voulons penser surtout, ici, au plus modeste de nos camarades, à celui qui, toujours dans le rang et perdu dans la masse, s'est toujours trouvé aux endroits les plus exposés, chargé des plus durs travaux, doté de l'abri le plus précaire, et cela tandis que là-bas, bien loin, il y a la femme, les enfants qui attendent toujours… souvent aux prises avec la maladie et les pires difficultés de l'existence !
Au début, cela s'arrangeait encore et chacun faisait avec entrain le sacrifice de la séparation et celui aussi de ses petites économies. Mais, avec le temps qui passe tout s'aggrave à la longue dans le foyer sans mari et sans père ; l'avenir même paraissait compromis par la perte de la situation qu'on avait eu tant de mal à se créer. Parfois, les pieds dans la boue, l'échine rompue sous le fardeau, l'oreille aux aguets de la mitraille, comme il fallait prendre son courage à deux mains, mon Dieu ! Pour ne pas perdre la tête à la pensée de tous ces déchirements et de la situation inextricable dans laquelle s'enfonçaient les siens !…
Notre cruel regret c'est de ne pouvoir, au terme de ces trois années, opposer à tous ces sacrifices et toutes ces peines, la consolation suprême des réparations et de la joie de la paix glorieuse. Du moins, nous avons le droit de dire à nos camarades qu'au milieu de leurs épreuves, dont ils ne s'apercevaient souvent, dans leur modestie, que l'humilité douloureuse, ils ont été, nos seulement étroitement mêlés à la grande histoire de notre pays, mais, pour leur part, les artisans mêmes de cette histoire.
Depuis le jour de son départ de Rouen, où il participait à l'enthousiasme général du début, le 2&e a vécu tour à tour toutes les angoisses et tous les espoirs du pays. Il a parcouru le calvaire de la retraite de Belgique ; il a, dans sa nouvelle marche en avant de septembre 1914, apporté, dans l'Oise et la Somme, la délivrance de la Victoire de la Marne ; il s'est sacrifié à Puisieux pour arrêter le retour offensif de l'ennemi ; il a creusé à Foncquecilliers et dans la Somme les premières tranchées derrière lesquelles notre armée allait se reconstituer et la vie nationale reprendre ; il a participé, en Artois et en Champagne, aux offensives de 1915 par lesquelles le pays a fait sentir à l'adversaire la vigueur de ses nouvelles armes ; il a peiné jusqu'à s'épuiser, dans les travaux de défense de Verdun qui ont permis à nos troupes de repousser la suprême tentative ennemie et au monde de marquer le déclin de la puissance germanique ; il a communié avec les souffrances des populations envahies de

Roye à Saint-Quentin et recueilli là les premiers gages de la libération totale du territoire ; maintenant encore, dans son dévouement inlassable et d'autant plus admirable peut-être qu'il est sans illusion, il pratique dignement, là où cela coûte le plus, le devoir qui s'impose à toute la nation : tenir !

Ancestramil

Appendice

LA FIN DE LA CAMPAGNE

Au moment de publier les *Souvenirs de campagne* qui précèdent, il est apparu au Comité responsable de la publication qu'il était nécessaire, pour faire œuvre complète de suivre jusqu'à la fin de la guerre le sort désormais distinct des deux bataillons du 21e Territorial.
Un récit détaillé n'était plus possible. Aussi, cet appendice n'a-t-il d'autre prétention que de rappeler brièvement la fin de la campagne et les dernières étapes parcourues.
Nos lecteurs y trouveront surtout des noms et des dates. Mais, le nom d'un secteur suffit à faire revivre un monde de souvenirs et il n'est besoin que d'une date pour se rappeler le danger couru en commun et la disparition de ceux qui ne sont plus.

Ancestrami

CHAPITRE Ier

La dernière année de la Guerre. — La Victoire.

Cette dernière période de la guerre, qui va d'octobre 1917 au 11 novembre 1918, devait être marquée par des vicissitudes diverses.
Elle commença par un succès auquel contribuèrent, pour leur modeste part, les deux bataillons du 21e. Le 23 octobre 1917, le fort de la Malmaison fut emporté d'assaut.
Le 1er bataillon était alors affecté au service routier de l'armée, et aussitôt l'offensive déclenchée, il eut à mettre en état la route Vailly-Pinon. Le 2e, à la disposition du XIe Corps, exécuta des travaux préparatoires à l'attaque et, en pleine bataille, ravitailla en vivres et en munitions les 66e et 38e Divisions. C'étaient les fameuses Divisions de zouaves et tirailleurs, du Général **GUYOT de SALINS**, et de chasseurs à pied, du Général **BRISSAUD-DESMAILLETS.** Les deux Généraux de Division tinrent à féliciter les bataillons territoriaux placés sous leurs ordres.
L'opération de la Malmaison, bien poussée, aboutissait à une véritable victoire, puisqu'elle devait contraindre, en se développant, les Allemands à abandonner le Chemin-des-Dames, si âprement défendu jusqu'ici, et à chercher un refuge derrière l'Ailette.
Mais, après un hiver dont le calme relatif ne trompa d'ailleurs personne, deux offensives allemandes devaient ébranler tout notre front. L'une d'elles balaya en quelques heures le Chemin-des-Dames et toute la région au nord de l'Aisne.
Le 21 mars 1918, quarante-quatre divisions allemandes, fortes de 500.000 hommes, sous les ordres du Général HUTIER, avaient attaqué à l'improviste le front anglais entre la Sensée et l'Oise. Le Général HUTIER renouvelait là une tactique qu'il avait inaugurée lui-même devant Riga, et qui consistait à concentrer devant l'ennemi, à son insu, des masses énormes et à attaquer tout à coup sans l'habituelle préparation d'artillerie. Surprises dans la brume du matin aussitôt submergées par le flot germanique, les troupes anglaises, très inférieures en nombre, plient sous le choc. Le canal Crozat était forcé et les Allemands se répandaient dans le Santerre. En même temps, Paris avait la surprise d'être bombardé à plus de cent kilomètres.
Le 27 mai à l'aube, alors que notre propre front avait été dégarni pour renforcer le front anglais, les Armées du Kronprinz allemand, fortes de trente-quatre divisions, attaquaient à leur tour sur un front de 50 kilomètres entre la forêt de Pinon et le fort de Brimont. Nous n'étions qu'une dizaine de divisions, dont trois anglaises très fatiguées par les combats antérieurs et placées là comme dans un secteur de repos. C'est dans cette région également, vers la gauche, que se trouvaient les deux bataillons du 21e Territorial, restés depuis octobre1917, pour garnir, le cas échéant, les lignes de

défense d'un secteur que les observations aériennes représentaient comme « désertiques ».
Le 1er bataillon avait trois compagnies à l'avant, les 1re, 3e et C. M. 1re, cantonnées à Laffaux et occupées aux travaux du secteur avec le génie de la 61e D. I. La 2e compagnie était en réserve à Crouy, occupée au parc d'artillerie. Le 2e bataillon était cantonné dans les ruines de Vailly, Chavenne, Ostel et dans les creutes de l'Aisne. Il travaillait, de son côté, avec le génie de la 21e D. I. à des travaux de position.
Le 26 mai, l'attaque ennemie s'annonçant, nos bataillons étaient alertés en même temps que les troupes actives des 61e et 21e D. I., et allaient occuper leurs positions de combat. L'ordre était de tenir jusqu'au bout.
Les troupes franco-anglaises se maintinrent dans la nuit du 26 au 27 sous un bombardement par obus toxiques, d'une violence inouïe, mais le lendemain matin, elles furent en quelques heures recouvertes par la marée montante des assaillants.
Bousculées sur le Chemin-des-Dames, elles sont contraintes de battre en retraite, en laissant à l'ennemi un grand nombre de prisonniers. Elles ne reculaient toutefois qu'en combattant. Elles luttent désespérément à Laffaux, au nord de Soissons, à Vailly, à Pont-Arcy, à Pontavert, sur les hauteurs de Saint-Thierry. Elles ne parviennent malheureusement pas à interdire aux Allemands les passages de l'Aisne, ni plus tard ceux de la Vesle.
Dès le 28, l'ennemi, sans cesse renforcé, est à Fismes. Le 29, il s'empare de Soissons et de Fère-en-Tardenois. Le 31 mai, il arrivait sur la Marne, entre Château-Thierry et Dormans, couvrant une avance d'une cinquantaine de kilomètres. Encouragé par ce succès, il voulut, dès les premiers jours de juin, élargir son gain vers l'ouest dans la direction de Compiègne et Paris. Il attaque d'abord sur la ligne Soissons-Oulchy-le-Château et, plus au nord, sur la ligne Soissons-Noyon. Puis l'Armée de von HUTIER reçoit l'ordre de reprendre son mouvement par la rive droite de l'Oise, de manière à déborder Compiègne par l'ouest. Mais, heureusement, le Général **FOCH**, nommé depuis l'offensive sur le front anglais Généralissime des forces alliées, put faire jouer ses réserves, accrues par des contingents américains. C'est avec leur concours que, sur la droite, il arrêta enfin l'ennemi le 6 juin, aux lisières de la forêt de Villers-Cotterêts. Quant à **HUTIER**, à gauche, c'est encore le Général **FAYOLLE** qui le fixa, le 11 juin, sur la rive droite du Matz. Compiègne était sauvée, la route de Paris barrée, et nous gardions les forêts de l'Aigle et de Villers-Cotterêts qui nous assuraient une base stratégique si précieuse pour la prochaine revanche.
C'est à l'abri de cette forêt de Villers-Cotterêts que les bataillons du 21e Territorial se reconstituèrent, après la tourmente qui les avait gravement éprouvés.
Les 1re et 3e compagnies et C. M. du 1er bataillon, avaient été décimées à Laffaux, le 28 mai, et leurs survivants faits prisonniers. Le commandant du bataillon lui-même, le capitaine **FAULQUE**, avait été mortellement blessé. Les quelques rares rescapés rejoignirent à Crouy la 2e compagnie et les débris de la 61e D. I. avec lesquels ils firent la retraite dans les conditions les plus pénibles, harcelés par l'ennemi et faisant marches et contre-marches avant d'arriver à la forêt de Villers-Cotterêts. Les débris du 2e bataillon et de l'état-major du Régiment s'étaient également joints à eux dans la retraite. Ce bataillon, resté le dernier sur ses positions au nord de l'Aisne, avait subi des pertes extrêmement importantes ; quelques hommes seulement réussirent à passer l'Aisne ; ceux qui avaient survécu furent faits prisonniers ; le commandant du bataillon fut lui-même emmené en captivité. Jamais le 21e n'avait encore connu un pareil désastre.
Mais, cette fois, la revanche ne devait pas se faire longtemps attendre.
L'ennemi, une fois encore, devait prendre l'offensive. Dans la nuit du 14 au 15 juillet, il avait attaqué sur un front de cent kilomètres, depuis Château-Thierry jusqu'à Massiges. Trois armées allemandes participèrent à cette gigantesque manœuvre qui ne tendait à rien de moins qu'à couper

Paris de l'est, pour l'avoir enfin à discrétion. Mais, cette fois, notre service de renseignements avait prévenu le commandement qui se tenait partout sur ses gardes et qui, instruit par les dernières expériences, avait inauguré une nouvelle méthode de défense.
La résistance était organisée en profondeur ; les premières lignes étaient sacrifiées à l'avance ; la vraie défense devait avoir lieu à l'arrière, à la portée des réserves fraîches auxquelles se heurteraient les assaillants déjà épuisés par leurs premiers efforts. C'est exactement ce qui se produisit le 15 juillet et les jours suivants ; après une avance de quatre ou cinq kilomètres, les Allemands durent s'arrêter aussi bien à l'est qu'à l'ouest de Reims et au sud de la Marne.
L'expérience acquise ne nous servit d'ailleurs pas seulement pour la défense, mais aussi pour l'attaque. Le Général **FOCH** avait rassemblé en secret les troupes du Général **MANGIN** sous le couvert de la forêt de Villers-Cotterêts ; le 18 juillet, ces forces, prolongées jusqu'à la Marne par l'Armée franco-américaine du Général **DEGOUTTE**, tombaient à l'improviste sur le flanc droit des Allemands, précédées d'une nuée de chars d'assaut légers dont l'effet fut accablant. Douze divisions de l'ennemi furent bousculées et il dut nous abandonner 20.000 prisonniers et 400 canons.
Les bataillons du 21e Territorial suivirent l'Armée **MANGIN** jusqu'à l'Aisne, le 1er étant affecté au génie de la 5e D. I. qui avait repris Soissons, Crouy, Bussy, Laffaux, etc... ; le 2e, étant affecté au génie de la 164e D. I. avec lequel il établit des ponts et passerelles sur la Vesle. Ils eurent ainsi la joie d'assister au début de la marche en avant qui allait conduire nos troupes jusqu'à la frontière.
Le résultat de l'offensive de l'Armée **MANGIN**, face à l'est, avait été comparable à celui de la manœuvre du Général **GALLIÉNI** sur l'Ourcq, lors de la première bataille de la Marne. Les autres armées n'eurent plus qu'à poursuivre l'ennemi face au nord. Mais cette seconde bataille de la Marne devait être cette fois décisive, la poursuite ne devait plus s'arrêter qu'avec la victoire !
A peine, en effet, l'Armée **MANGIN** avait-elle bousculé l'ennemi que le 20 juillet, l'Armée **DEGOUTTE**, continuellement renforcée par d'innombrables Divisions américaines, enlevait Château-Thierry et prononçait son attaque convergente sur Fère-en-Tardenois.
Dès lors, c'est sur tout le front la suite ininterrompue des offensives victorieuses : le 21 juillet, celle de l'Armée **MITRY**, de Dormans à Mareuil-le-Port ; le 8 août, l'offensive franco-britannique des Armées **DEBENAY** et **RAWLINSON**, entre l'Avre et la Somme ; le 12, celle du Général HUMBERT, de l'Oise à Montdidier ; en août encore, une nouvelle offensive de l'Armée **MANGIN**, entre l'Aisne et l'Ailette, puis une offensive britannique vers Bapeaume ; à la mi-septembre, celles des Armées **DEGOUTTE** et **BERTHELOT**, au sud puis au nord de la Vesle, suivie de l'offensive de l'Armée **PERSHING** vers Saint-Mihiel ; le 26 septembre, nouvelle offensive de cette Armée et de l'Armée GOURAUD, vers Buzancy et Vouziers ; le 27, l'offensive britannique vers Cambrai, suivie de l'offensive de l'Armée **DEBENEY** sur Saint-Quentin et la ligne Hindenburg ; enfin, le 29 septembre, l'offensive Franco-Belge sur la forêt d'Houthulst, Roulers, Thielt, etc..
Les bataillons du 21e Territorial participèrent à cette dernière offensive, et vinrent ainsi terminer victorieusement la guerre dans cette même Belgique où ils l'avaient commencée si péniblement quatre années auparavant.
Les 5e et 164e D. I. auxquelles étaient affectés nos 1er et 2e bataillons étaient passées de l'Armée **MANGIN** à l'Armée **DEGOUTTE**, chargée d'opérer dans les Flandres, et furent transportées par voie de fer dans la région de Saint-Omer d'où elles rejoignirent le front belge. Cette dernière épreuve de nos Territoriaux fut, à vrai dire, particulièrement pénible, tant à cause du temps extrêmement pluvieux, que du travail intensif qui leur fut demandé, sous de violents bombardements, dans une région affreusement dévastée par les luttes continuelles qui s'y étaient livrées.

Mais quelle récompense des épreuves subies lorsque l'ennemi, se décrochant enfin de ce côté aussi, abandonna les positions qu'il occupait depuis quatre ans et battit en retraite à l'intérieur de la Belgique ! Marchant sur ses pas, les troupes alliées devaient être reçues par les populations libérées avec un enthousiasme indescriptible. Nos bataillons n'oublieront jamais l'accueil de la population belge dont le cœur, si près du nôtre, vibrait dans la victoire comme il avait vibré lors de la menace de l'invasion.
La guerre en effet était terminée.
Le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands se présentaient aux avant-postes français, à Haudray, sur la route de La Capelle. Le 9 novembre, la révolution qui couvait éclate, Guillaume II abdique et, avec les Hohenzollern, vingt dynasties sont balayées du sol de l'Allemagne.
Le 11 novembre, alors que les bataillons du 21e Territorial étaient, le premier à Gaverel et le deuxième à Melden, sur l'Escaut, l'armistice est signé.
Le 19 novembre, nos troupes reprenaient possession de l'Alsace et de Lorraine.

CHAPITRE II

Extrait du Journal de Marche du 1er Bataillon.

Le 1er bataillon quittait Savy le 19 septembre 1917, à 11 heures du matin, pour Vaux d'où il fut emmené en auto à Antheuil, à quelques kilomètres au sud de Ressons-sur-Matz. Il y cantonna deux jours pour attendre ses convois venus par la route. Puis, par étapes, il se dirigea vers la banlieue nord de Paris. Le 21 il est à Remy ; le 22 et le 23 à Chevrières, dans la vallée de l'Oise ; le 24 à Aumont, auprès de Senlis ; le 25 à Survilliers, et le 26 il arrive à Mareil-en-France et Le Mesnil-Aubry où il doit séjourner. La 61e D. I. à laquelle il est rattaché est cantonnée dans les environs.
La période de repos fut courte. Le bataillon s'embarque en chemin de fer le 6 octobre et débarque à Braisne, à l'est de Soissons, rejoignant l'État-Major du Régiment et le 2e bataillon. Il est mis à la disposition du service routier de l'Armée, et aussitôt l'offensive sur le Chemin-des-Dames déclenchée, il est chargé de réparer et d'entretenir la route « Vailly-Pinon ». Il est cantonné partie à Vailly, partie à Aisy et dans les creutes environnantes. Il reste au service routier jusqu'au 18 décembre. A cette date, la 3e compagnie vient à Villeneuve-Saint-Germain, aux portes de Soissons, avec le chef de bataillon, au repos pour huit jours. La 1re est un peu au nord de Crouy ; la 2e à Clamecy et Leury, et la 1re C. M. a un peloton à Missy-sur-Aisne, l'autre au faubourg Saint-Médard à Soissons ; ces trois compagnies travaillent avec le génie du C. A. Un roulement est établi entre les compagnies le 7 janvier, la première étant au repos à Villeneuve-Saint-Germain, les trois autres compagnies viennent s'installer aux creutes de Laffaux avec le chef de bataillon **HEUILLET**. Puis, les 2e et 3e compagnies vont occuper les carrières Montparnasse, chargées d'effectuer des travaux à la deuxième position. La compagnie de repos cantonne maintenant à Crouy, et les autres, soit à Montparnasse, soit à Laffaux, soit aux carrières de Fruty, travaillant avec le génie de la 61e Division.

Cette situation se prolongera, le 1er bataillon restant sous les ordres de la 61e D. I. jusqu'au 27 mai 1918, date à laquelle se produit l'attaque allemande qui conduit l'ennemi jusqu'à Château-Thierry.
A cette date, les 1re, 3e compagnies et la 1re C. M. sont à Laffaux, la 2e compagnie est à Crouy. Sur l'ordre d'alerte, les compagnies de l'avant vont prendre possession de leurs emplacements de combat, et la 2e compagnie reste à Crouy et à Bucy au service des parcs d'artillerie d'Armée. Les compagnies d'avant, prises dans la tourmente, sont décimées et les survivants sont faits prisonniers. Le capitaine **FAULQUE** qui commande alors le bataillon est blessé grièvement à Laffaux et meurt quelques heures après de ses blessures ; le surplus de l'État-Major du bataillon et quelques hommes s'échappent par miracle de la fournaise et rejoignent à Crouy les lambeaux de la 61e D. I. avec lesquels il commence une retraite pénible. Après une journée très chaude, les survivants du bataillon, sauf la 2e compagnie, vont à la ferme de Courmelle où ils passent la nuit. Le lendemain, la 2e compagnie quitte les parcs d'artillerie vers 16 heures, et est attaquée par les premières patrouilles allemandes qui lui tuent quatre hommes. Elle rallie le bataillon à Courmelle pour y passer la nuit ; mais, à 21 heures, arrive l'ordre de partir. Alors commencent des marches harcelées qui conduiront le bataillon, après bien des contre-marches, à la Faisanderie de Villers-Cotterêts où il passe près d'un mois au bivouac dans la forêt.
Puis, le bataillon suit l'avance dans la direction de Faverolles, passe à Cramaille et vient cantonner à Arcis-Sainte-Restitue où se produit la dislocation du Régiment (6 août). Le bataillon, commandé par le commandant **REINE**, est alors rattaché à la 5e D. I., avec laquelle il finira la campagne, sauf la C. M. qui, réunie à la C. M. 2, contribue, avec deux compagnies du 7e R. I. T. à constituer le 11e bataillon de mitrailleuses, rattaché au XIIe C. A.
La 5e D. I., qui fait partie de la Xe Armée (Général **MANGIN**), combat pour la reprise de Soissons, Crouy, Bucy, Laffaux, etc., et le bataillon se retrouve à son point de départ de mai. Il est à la disposition du génie de la D. I. qui l'emploie à la réfection des routes, aux transports du matériel. Entre temps, le bataillon a été renforcé par le 130e R. I. T., originaire de Marmande, qui lui a fourni un important contingent des classes 1893, 1894, 1895 et 1896.
La D. I. étant revenue au repos dans la région de Crécy-en-Valois, reçoit, le 27 septembre, l'ordre de départ, et est transportée par chemin de fer aux environs de Saint-Omer d'où elle part immédiatement par la route en direction d'Ypres ; elle prend part, avec l'Armée **DEGOUTTE**, à l'attaque belge sur la forêt d'Houtulst, Roulers, Thielt, etc... La période fut particulièrement pénible en raison, tant de la température extrêmement pluvieuse que du travail intensif qui fut demandé aux hommes dans une région dévastée et sous des bombardements violents.
C'est là que l'armistice vint surprendre le bataillon qui était alors sous les ordres du commandant WEBER. L'armistice signé, le bataillon reçoit l'ordre de quitter Ninove, et, délaissant la route de Bruxelles qui était à proximité, revient en France par étapes. On reprit alors, en sens inverse, la marche que l'on venait d'exécuter, et l'on s'installe aux environs de Dunkerque, puis à Hondschoote ; c'est là que devait arriver l'ordre de démobilisation.

CHAPITRE III

Extrait du Journal de Marche du 2e Bataillon.

En septembre 1917, le 2e bataillon du 21e R. I. T. est mis à la disposition de la 21e D. I. Il quitte avec sa Division le secteur de Saint-Quentin et est transporté par chemin de fer aux environs de Neuilly-Saint-Front, pour bénéficier d'un repos. Mais au bout de quelques jours, il reçoit l'ordre de se mettre à la disposition du Général commandant le XIe C. A. et il se rend dans le secteur de Vailly, Chassemy (Aisne). Les compagnies sont affectées à l'artillerie du C. A. qui les emploie soit à la construction d'emplacements de batteries, soit aux parcs à munitions (travaux préparatoires à l'attaque du 23 octobre du fort de Malmaison).
Pour cette attaque, les compagnies sont affectées à chacune des 66e et 38e D. I. pour le ravitaillement en vivres et munitions.
La 21e D. I. ayant relevé, quelques jours après l'attaque du 23 octobre, les 66e et 38e D. I., le 2e bataillon fut mis à la disposition de sa Division : il devait y rester jusqu'au mois de mai 1918. Pendant toute cette période, les compagnies affectées tantôt au génie du C. A. tantôt au génie de la D. I., furent chargées de la réfection et de l'entretien des boyaux de communication, des pistes et des routes du secteur de la D. I. Puis des travaux de la deuxième position (tranchées, pose de réseaux de fil de fer, etc.).
Cantonnant tantôt sur les creutes au nord de l'Aisne, tantôt dans les ruines de Vailly, de Chavonne, d'Ostel, les compagnies allaient alternativement au repos pendant huit jours dans les creutes de la Champignonnière de Chassemy. Ce repos était employé à la remise en main des hommes, à leur instruction, au lancement de la grenade, au tir, à des marches, etc.
Le 26 mai 1918, lors de l'attaque allemande du Chemin-des-Dames, le bataillon était alerté en même temps que la D. I. et les compagnies allaient prendre chacune position sur les emplacements de combat préalablement désignés et reconnus. Le lendemain matin, le bataillon qui avait reçu l'ordre formel de tenir jusqu'au bout, était submergé par les vagues allemandes. En dehors des pertes qu'il dut subir, la plupart de ses officiers, dont le commandant du bataillon, et ses sous-officiers et soldats furent faits prisonniers.
Les éléments épars du bataillon rejoignirent, sauf ceux du 1er bataillon rejoignirent, sauf ceux du 1er bataillon, l'État-Major du Régiment. La 21e D. I. ayant quitté le secteur et même le XIe C. A., les deux bataillons furent rattachés au XIe C. A. qu'ils avaient suivi, dans sa retraite, jusque dans la forêt de Villers-Cotterêts.
Le mois de juin 1918 fut consacré à se reconstituer. Entre temps, le bataillon était mis à la disposition du génie du C. A. ou à la disposition des Divisions qui se succédaient dans ce secteur, et était employé aux travaux de défense et d'organisation du secteur.
Au lendemain de l'attaque fructueuse du 18 juillet, le bataillon suivit la marche en avant, chargé de la police du champ de bataille, de la récupération du matériel, de la réfection des routes, etc.. Lorsque l'ennemi dut s'arrêter entre la Vesle et l'Aisne, le bataillon cantonna à Loupeigne.
Au mois d'août (le 6), eut lieu la dissolution du Régiment, en même temps d'ailleurs que celle de la plupart des Régiments Territoriaux qui subsistaient encore. Le bataillon fut renforcé par un très important contingent du 130e R. I. T. et devint bataillon organique de la 164e D. I., bataillon des

pionniers, sous les ordres du commandant du génie divisionnaire.
Lorsque les Allemands se décidèrent à battre en retraite, l'armée française eut à passer la Vesle. Les Territoriaux se firent pontonniers, aidant le génie à établir des ponts et passerelles, construisant des pistes en rondins au travers des marécages de la rivière que l'ennemi avait fait déborder.
Vers le 25 septembre, la 164e D. I. fut relevée et transportée par fer dans les Flandres, puis en Belgique (secteur de Langemarck-Poëlcapelle). Elle prenait part à la grande offensive anglo-franco-belge qui, commencée dans les premiers jours d'octobre, se poursuivit avec succès durant tout ce mois. Le 2e bataillon retrouva dans ce terrain bouleversé de l'Yser, le « Paysage Lunaire » de Verdun. Il dut refaire les routes et chemins défoncés par les bombardements de quatre années, mais après que le Boche eut été contraint d'abandonner les positions qu'il tenait depuis 1914, et d'effectuer un repli, alors le paysage changea subitement. On revit des villages intacts avec des habitants ! Les « Vieux » connurent les joies de l'avance, au milieu de populations libérées. Pour aider au passage de la Lys, sur les bords de laquelle nos troupes furent retenues quelques jours, le bataillon redevint bataillon de pontonniers et c'est dans l'exercice de ces fonctions que le 11 novembre l'armistice le trouva à Melden, lors du passage de l'Escaut.
Après quelques jours de repos, le bataillon reprit avec sa Division, sa marche dans la direction du Rhin ; mais il ne devait pas dépasser Bruxelles. Par suite du regroupement des Corps d'Armée français, la 164e D. I. reçut l'ordre de rentrer en France. Les bataillons qui goûtaient les joies de l'accueil belge ont eu un serrement de cœur, sans compter que les marches assez pénibles avec un « Azor » plus que complet, ne poussaient pas à la bonne humeur ; puis l'impatience de la libération commençait à se faire sentir.
Vers le 15 décembre, la Division reprit sa marche en direction de Paris, après deux étapes, à Ardres, le bataillon reçut l'ordre de quitter la division et de revenir se mettre à la disposition du Général commandant la place de Dunkerque. Il vint cantonner à Coudekerque-Branche où il fut occupé à combler les tranchées.
A la fin de décembre commençait la démobilisation qui devait se poursuivre durant tout le mois de janvier 1919.

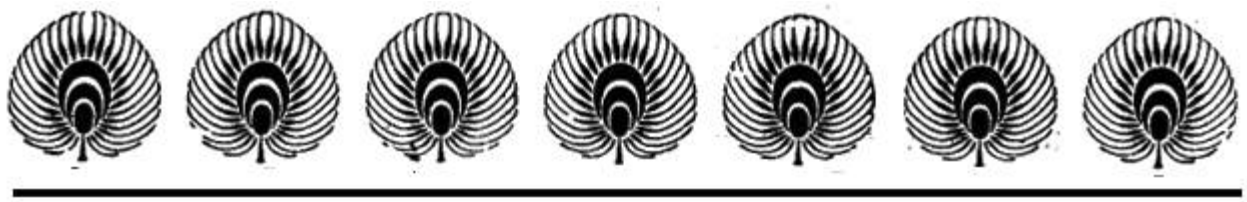
Ancestramil

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Documents

ORDRES DU JOUR DIVERS

Ancestramil



Ordre du Régiment n° 135 du 24 juin 1915

Mission du 21e régiment territorial d'infanterie pendant les opérations sur la ferme Toutvent et en avant de la ferme de la Signy, du 26 mai au 13 juin 1915.

Le Lieutenant-Colonel commandant le Régiment commandait le sous-secteur d'Hébuterne.
Le 1er bataillon, bataillon de gauche du Régiment occupait la tranche du centre d'Hébuterne et devait tenir jusqu'au bout les tranchées de première ligne.
Le 3e bataillon, bataillon du centre du Régiment, occupait dans la tranche droite d'Hébuterne, des tranchées de première ligne ainsi que le poste avancé de la Haie-des-Chasseurs. Au moment de l'attaque, un bataillon du 361e devait remplacer et lui permettre de venir se placer, légèrement en arrière, en soutien du 1er bataillon.
Le 2e bataillon, bataillon de droite du Régiment, occupait avant l'attaque et en avant de la ferme de Signy, des tranchées de première ligne. Un peu avant l'attaque, il passait en seconde ligne, très rapprochée, pour faire place aux Régiments actifs qu'il devait, dans la suite, réapprovisionner en vivres et en munitions.
Jusqu'au dernier moment, les unités du Régiment ont contribué très activement, à l'achèvement des travaux et aux corvées de toute nature : transport de matériel d'artillerie, de rondins pour abris, etc...
Le 3e bataillon a creusé, tout près de la ligne ennemie, des tranchées et des boyaux.
Pendant la préparation à l'attaque, nos tranchées ont été très violemment bombardées par des projectiles de gros calibres et par des bombes à hélice.
Malgré les ravages causés dans nos tranchées par l'artillerie ennemie, malgré la destruction de nos abris, malgré nos pertes et une canonnade effroyablement impressionnante, chacun a conservé la plus belle, la plus courageuse et la plus brave attitude.
Pendant l'attaque, des compagnies des 2e et 3e bataillons ont approvisionné en vivres et en munitions les régiments engagés, allant ainsi sous un feu des plus meurtriers, et sans souci du danger, porter à leurs camarades, jusque sous la ligne de feu, tout ce qui leur était nécessaire pour se restaurer et continuer la lutte.
En outre, des compagnies du 2e bataillon ont prêté leur concours dévoué pour la relève et l'évacuation des blessés.
Le Régiment a donné là un bel exemple de bravoure et de solidarité qui a été très apprécié par le haut commandement et par plusieurs chefs de corps.
Le commandant du Régiment n'a recueilli que des appréciations élogieuses sur « *le dévouement quotidien et la rare bravoure du 21e* » (décision des 64e et 293e d'infanterie, du 10 juin 1915).
T5elle ou telle unité pourrait être plus particulièrement citée, mais les éloges reçus doivent être transmis à tous, parce que tous ont rempli les mêmes devoirs et couru les mêmes dangers.
Le 21e Territorial tout entier, a prouvé, une fois de plus qu'il est composé de braves soldats et de braves gens.

Nous offrirons nos pertes en sacrifice à la gloire de notre drapeau et à la victoire de la France !

Bayencourt, le 24 juin 1915.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 140 du 3 juillet 1915

M. le Général commandant la 21e Division, en me citant dans son ordre n°65, a voulu, en ma personne, citer le Régiment tout entier qui, « *au cours des durs combats de Toutvent, a eu une* « *bonne attitude au feu et a prêté un concours très utile aux Régiments combattant en première* « *ligne* ».
C'est donc à vous officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 21e Territorial que vont plus particulièrement les éloges de notre Général de Division. Ces éloges seront pour vous la récompense de vos efforts, de vos sacrifices et de votre abnégation.
Je suis heureux et fier de commander un Régiment qui, dans maintes circonstances, a prouvé que l'on pouvait entièrement compter sur lui.
Si notre tâche n'est pas encore terminée, du moins la satisfaction du devoir courageusement accepté et déjà largement accompli nous soutiendra pour le dernier effort.
Continuez dons jusqu'à la victoire finale à vous montrer les dignes descendants d'une race qui a émerveille le monde.
Vive la France !

Bayencourt, le 3 juillet 1915.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 186 du 6 novembre 1915

La mission du régiment pendant les opérations de Champagne correspond aux trois phases de l'attaque du 25 septembre 1915 : *préparation*, *pendant l'attaque*, *après l'attaque*.

PRÉPARATION. — Du 18 au 29 août, le Régiment est employé, sous la direction du génie du XVIe Corps d'Armée, à creuser trois longs boyaux, un par bataillon, entre Laval et la ferme de Beauséjour.
Le 30 août, le Régiment est affecté de nouveau au XIe Corps, qui l'utilise ainsi :
Le 1er bataillon à la disposition de la 21e Division ;
Le 3e bataillon à la disposition de la 22e Division ;
Le 2e bataillon reste à la disposition du XIe Corps lui-même et chaque compagnie reçoit une mission spéciale. Le 7 septembre, le 3e bataillon rejoint le 1er bataillon avec la 21e Division.

Les travaux exécutés par le Régiment et qui durent jusqu'au 20 septembre, ne sont pas sans danger du fait de la proximité de l'ennemi (2 tués et 16 blessés). Ils sont très pénibles à cause du travail de nuit, des longues marches à l'aller et au retour et de l'urgence qui ne permet pas de prendre du repos.
Le 21 septembre, les 1er et 3e bataillons prennent les tranchées du secteur de Mesnil-lès-Hurlus, compris entre celui de la ferme de Beauséjour à l'est, et celui des Hurlus à l'ouest. Ces bataillons relèvent ainsi les unités actives qui, après quelques jours de repos, doivent participer à l'attaque du 25. Le poste de commandement du Lieutenant-Colonel est au calvaire du Mesnil.
Le 2e bataillon, qui semblait le moins exposé, est le premier éprouvé ; la 8e compagnie, employée en partie à charger des bombes au parc du génie de Somme-Tourbe, est victime, le 22 septembre, d'une explosion qui tue 1 sergent et 2 soldats et en blesse 23 autres.
Les bataillons aux tranchées occupent la première ligne, à quelques mètres de l'ennemi sur certains points ; le 1er bataillon dans le sous-secteur D, à droite ; le 3e bataillon dans le sous-secteur C, à gauche. L'état des tranchées, bouleversées par les mines et les minenwerfer et par une lutte incessante à coups de grenades, rend leur séjour particulièrement pénible et périlleux. Du 22 au 24 septembre, nos pertes atteignent le chiffre de 11 tués et 39 blessés. Le bombardement préparatoire à l'attaque, commence dans la nuit du 22 au 23, se continue effroyable et sans interruption.

PENDANT L'ATTAQUE. — Dans la nuit du 24 au 25, le 1er bataillon se porte sur les places d'armes de la Truie, et le 3e bataillon dans celles de la route de Beauséjour. Leur place est prise par les 64e, 65e et 93e Régiments d'attaque. Les deux bataillons du 21e Territorial réoccuperont les tranchées aussitôt l'attaque commencée et pareront aux contre-attaques. Dans cette même nuit, les 7e et 8e compagnies sont adjointes au génie du XIe Corps pour établir des pistes, des ponts de franchissement et des boyaux entre nos tranchées et celles de l'ennemi.
Le 25 septembre, à 9 heures 15, l'attaque est déclenchée...
La 21e Division se lance dans un assaut superbe, mais elle est arrêtée net par un réseau de fil de fer qui, établi à contre-pente, n'avait pu être détruit par notre artillerie. Malgré des prodiges de valeur et des pertes considérables (3 Colonels tués) la Division est définitivement immobilisée ; elle reprend ses anciennes lignes pendant que le XXe Corps à droite et la 22e Division à gauche progressent.
Ce même jour, la 7e compagnie, adjointe à la compagnie 11/3 du génie sortait des tranchées avec la troisième vague d'assaut du 19e d'Infanterie et établissait trois pistes à travers les tranchées allemandes conquises par la 22e Division, afin de permettre à notre artillerie de se porter sur Tahure.

APRÈS L'ATTAQUE. — Pendant les trois jours qui suivirent l'attaque, les 1er et 3e bataillons continuent à tenir les tranchées, tandis que des éléments de la 22e Division tentent des coups de main au nord du Trapèze et sur les ouvrages dit « des Mamelles ».
Dans la nuit du 2 au 3 octobre, le 3e bataillon relevé pour deux jours seulement par des compagnies du 93e et du 137e, se rend dans les places d'armes de la route de Beauséjour, où, sans abri, il jouit d'un repos illusoire. Le Lieutenant-Colonel prend le commandement du secteur au P. C. Accent-Circonflexe.
Le 6 octobre, les deux bataillons du 21e Territorial sont de nouveau en ligne ; l'attaque du Trapèze, préparée par l'explosion d'une mine chargée de 25.000 kilos de poudre, est reprise avec succès ; pendant ce temps, nos bataillons maintiennent les défenseurs de la Coutine.
Le 1er bataillon est relevé par les 6e, 7e et 8e compagnies rendues au Régiment.
Le 8 octobre. Le 1er bataillon qui venait de passer dix-sept jours particulièrement durs, s'établit d'abord dans le ravin des Cuisines marocaines et dans les places d'armes de la route de Beauséjour ;

le 14, il est mis à la disposition du génie de l'armée et bivouaque près de la Voie Romaine.
Dans la nuit du 11 au 12 octobre, le 2e bataillon est relevé par le 64e et va dans le ravin des Cuisines marocaines et dans les places d'armes de la route de Beauséjour ; dans la nuit du 15 au 16, il revient pour relever, dans le sous-secteur C, le 3e bataillon qui prend sa place ; toutefois le 2e bataillon ne disposant que de trois compagnies, le 3e bataillon lui en laisse une en soutien, la 11e.
Cependant, les opérations se poursuivirent en avant et autour de la Courtine, sans interruption de jour et de nuit. Une nouvelle attaque générale est préparée pour le 24 octobre. Le Lieutenant-Colonel quitte le poste Accent-Circonflexe pour le Mesnil ; le 2e bataillon (sous-secteur C) répartit son front entre deux de ses compagnies ; la 3e, placée en soutien, est mise à la disposition d'un bataillon du 65e pour le réapprovisionnement ; le 3e bataillon (sous-secteur D) relève aux tranchées, avec deux compagnies, un bataillon du 65e ; les autres compagnies, également en soutien, sont mises à la disposition de deux bataillons du 64e pour le même objet.
Dès la nuit du 22 au 23, la 6e compagnie avait creusé un boyau partant de nos tranchées pour aller vers celles de l'ennemi ; la nuit suivante, d'autres éléments du 2e bataillon ont coupé les fils de fer en avant de nos lignes pour ménager des passages aux troupes d'attaque.
Les relèves et dernières dispositions de détail sont terminées le 24 octobre, à 4 heures. L'assaut donné à 15 heures 30, nous rend maîtres d'une partie de Courtine.

Tels sont les principaux faits de cette période d'activité intensive et de danger permanent qui représentent pour beaucoup près de sept semaines ininterrompues de tranchées, en particulier, pour le 3e bataillon, des mitrailleurs, bombardiers, téléphonistes et services du chef de corps ; il faut l'avoir vécue pour savoir tout ce qu'elle signifie d'énergie et d'endurance. Il faut avoir vu l'état des tranchées et boyaux sans cesse bouleversés, réparés de nuit et retrouvés démolis le lendemain ; il faut avoir connu les longues heures d'attente en face d'un ennemi qu'une crête, séparant les deux lignes pourtant très rapprochées, empêchait de surveiller ; il faut avoir subi d'un œil inquiet la bombe de minenwerfer ; il faut avoir suivi le bombardement incessant dont le Lieutenant-Colonel a pu apprécier par lui-même toute l'intensité, puisque son poste de commandement d'Accent-Circonflexe a été souvent visé par des obus de gros calibre (jusqu'à huit cents par jour).
Jamais le Régiment ne s'était trouvé à pareille épreuve : ses plus dures journées, même à Orchies et à Puisieux, ne sont pas comparables, dans leur brièveté, aux longs efforts qu'il a fournis au cours de ces opérations de Champagne où le total des pertes s'est élevé au chiffre de 487 ; deux compagnies, les 6e et 11e, se sont trouvées successivement privées de tous leurs officiers.
Au nom du Régiment, le Lieutenant-Colonel rend un hommage ému à la bravoure de nos glorieux camarades tués à l'ennemi ; il s'incline respectueusement devant toutes ces tombes des héros si modestes par la simplicité du sacrifice suprême et si grande par la portée de ce sacrifice. Nos cœurs se serrent en songeant aux veuves, aux orphelins et à toutes les infortunes que laissent particulièrement derrière eux ceux qui tombent dans les rangs de l'armée territoriale.
Pour leurs familles, pour leurs enfants, pour les générations futures les noms de tous nos camarades morts pour la Patrie seront pieusement recueillis et conservé dans le « Livre d'Or » du Régiment, dont chacun pourra posséder un exemplaire, et qui rappellera fidèlement la part de gloire des uns et des autres.
Bien des actions particulières ont été déjà récompensées, ou le seront, par des citations à l'ordre du jour ou par des décorations, mais le lieutenant-colonel tient à remercier chaleureusement, sans oublier le service de ravitaillement qui a parfaitement fonctionné, le Régiment tout entier pour son endurance et sa vaillance qui ont été hautement appréciés par les Généraux commandant les 21e Division et XIe Corps d'armée. Une fois de plus, le 21e s'est montré à la hauteur de sa réputation

qui, pour des tâches différentes, égale à celle de l'active, et son chef, plus que jamais honoré de le commander, est fier d'avoir été promu au grade d'Officier de la Légion d'honneur pour le motif suivant, dont il porte le mérite sur tous : « *A su faire du Régiment Territorial à la tête duquel il a* « *été placé une unité très solide qui a bravement tenu sa place au feu dans des circonstances* « *dures.* »

Fait au bivouac de la Salle, le 6 novembre 1915.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 50 du 12 juillet 1916

Opérations de Verdun, rive droite, 23-24 juin 1916 et jours suivants.

Le Régiment, venant de Laimont, est arrivé à Verdun dans l'ordre suivant :
15 juin : 2e bataillon, compagnie hors rang, état-major.
16 juin : 3e bataillon ; 17 juin : 1er bataillon, transporté par autos ;
18 juin : deux compagnies de mitrailleuses, en deux étapes.
L'état-major, six compagnies et les deux compagnies de mitrailleuses sont mis à la disposition du Général commandant le secteur de Belleville ; les six autres compagnies sont employées par le génie.

Attaques allemandes des 23 et 24 juin.

Les compagnies du Régiment occupent, dans le secteur de Belleville, les points suivants :
Centre A : 5e compagnie ;
Centre B : 6e compagnie et 2e peloton de la 8e compagnie.
Tranchée de Valenciennes : 9e compagnie.
Tranchée de Boulogne : 1re compagnie de mitrailleuses.
Dès le 22 juin, à 21 heures, bombardement ennemi aux gaz lacrymogènes et asphyxiants d'une brume épaisse ; les abris sont évacués, les hommes portant le masque et les travaux sont interrompus.
Le 23 juin, dans la matinée, bombardement très violent de tout le secteur par des projectiles de tous calibres, surtout des gros. A dix heures 45, toutes les unités du 21e Régiment Territorial sont alertées et mises à la disposition du général commandant la 257e brigade avec mission de défendre la côte de Froideterre, à hauteur de l'ouvrage, et de couvrir les batteries d'artillerie du bois des Vignes, la compagnie de mitrailleuses, battant le ravin du bois de Vignes et celui du Gravier, empêchera toute infiltration ennemie de ce côté. Enfin, pour la contre-attaque de l'ouvrage de Thiaumont, trois compagnies, dont celle de mitrailleuses, se porteront en avant, vers la ligne intermédiaire, en soutien du 106e bataillon de chasseurs à pied.
A 16 h.35, les compagnies du Régiment, sous les ordres du commandant du 2e bataillon, occupent les emplacements suivants :
9e compagnie : boyau des Caurettes ; 5e compagnie : lisière est du bois nord du Gravier et tranchée

des Vignes ; 6e compagnie : en réserve aux abris M3.
La 1re compagnie de mitrailleuses, ayant le 2e peloton de la 8e compagnie en soutien, place deux sections vers la corne sud-est du bois nord du Gravier, battant le ravin des Vignes et le ravin du pied du Gravier ; elle garde une section en réserve à M3.
Tous ces déplacements et reconnaissances se sont effectués sous un bombardement effroyable. Le ravin des Vignes, celui du pied du Gravier, la croupe sud-ouest de Fleury devant Douaumont sont couverts de projectiles de gros calibres qui dégagent une fumée très épaisse obscurcissant tout l'horizon. La compagnie de mitrailleuses a transporté dans ces conditions, et pendant deux kilomètres, tout son matériel à dos d'hommes par une chaleur accablante.
Pendant le reste de la journée, jusqu'au lendemain 24 juin, à 6 heures, les unités du Régiment ont tenu leurs positions sans l'appui d'aucun élément actif.
Le 24 juin, à 4 heures, un bataillon du 359e vient se placer aux abris et dans le boyau du bois du Gravier, en soutien des compagnies territoriales. Le chef de bataillon du 359e prend le commandement des unités du Régiment dont il modifie un peu la disposition ; la 6e compagnie, restée en réserve à M F 3 — emplacement désormais occupé par le 359e — est portée à la lisière est du bois nord du Gravier, entre les 9e et 5e compagnies.
Vers 10 h.30, la 5e compagnie est effroyablement marmitée, le capitaine est grièvement blessé et les pertes deviennent sensibles. Les 2e et 3e sections, particulièrement exposées, sont portées en arrière. La violence du bombardement ne cesse pas de la journée.
Pendant toute cette action, la fermeté du commandement, l'attitude de chacun ont été remarquables de précision et de bravoure. Malgré un bombardement d'une violence sans précédent pour nous, tous les déplacements, reconnaissances et occupation de positions se sont exécutées sans que la solidité des unités engagées ne soit démentie un seul instant, ce qui montre bien que le Régiment n'a rien perdu des qualités qui l'ont fait apprécier à Tilloloy-Beuvraignes, à Hébuterne-Toutvent et en Champagne.
Un lieutenant, M. **DALSÈME**, a été tué dans une reconnaissance périlleuse où, sans souci du danger, et guidé par un scrupule de conscience, il n'a pas craint d'exagérer l'étendue de sa mission.
De nombreux coureurs ont été employés pour assurer la transmission des ordres et rapports, suppléant ainsi au téléphone détruit par le bombardement. Le Général commandant la 267e Brigade les a félicités, par lettre, pour le courage qu'ils ont montré, et les a aussi remerciés pour les services qu'ils ont rendus.
Les médecins et brancardiers ont fait preuve d'un égal dévouement pour leurs blessés et pour ceux des autres Corps. Si leur tâche a été rude, leur cœur, haut placé, a su la dominer, et c'est avec l'abnégation la plus absolue qu'ils ont accompli bravement leur mission sublime.
Que chacun trouve sa récompense dans la satisfaction du devoir noblement accompli.

La relève des unités engagées commença dans la nuit du 24 au 25 ; elle se continua dans celle du 26 au 27, et, par la suite, tous les sept jours.
L'effort, moins violent toutefois, allait se poursuivre jusqu'au jour où les compagnies, quittant leurs positions de combat, allaient reprendre leurs premiers emplacements, c'est-à-dire jusqu'au 9 juillet.
Il y eut encore de rudes journées ; mais ni les bombardements effroyables, ni les attaques, ni les pluies torrentielles, ni les difficultés du ravitaillement, n'influèrent sur l'endurance des hommes, pas plus que sur leur bon esprit et sur leur moral énergiquement trempé.
Seul, un fait demeure déconcertant ! Le chiffre de nos pertes relativement faibles, dans un enfer où nous aurions pu être anéantis !
Officiers : tué, 1 ; blessés, 5. *Troupe* : tués, 23 ; blessés, 95 ; disparus, 7. Total : 131.

Rendons à ces camarades, à ces nobles victimes, l'hommage de notre respect et aussi de notre reconnaissance pour la part de gloire qu'elles ont répandue sur le Régiment qui restera fier d'avoir participé activement à la défense désormais illustre de Verdun.

Fait au bivouac de Bois-la-Ville-Verdun, le 12 juillet 1916.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 80 du 14 novembre 1916

Répartition et missions des compagnies du 21e Régiment d'Infanterie Territoriales pendant la reprise du fort de Douaumont (24 octobre 1916).

RÉPARTITION

En exécution du plan d'engagement du groupement D. E., les compagnies occupent, le 24 octobre 1916, les secteurs suivants :
Belleville (33e Division) : 1re, 2e, 4e compagnies et les deux compagnies de mitrailleuses.
Marceau (133e Division) : 3e, 5e, 7e et 8e compagnies.
Largueritte (38e Division) : 6e compagnie.

MISSIONS

SECTEUR DE BELLEVILLE

1re compagnie, cantonnée à Niel et à Belleville, continue ses travaux : entretien du cantonnement de Belleville, de la route de Bras, des pistes du Canal, du ravin du pied du Gravier, du ravin de la Folie et du ravin du Bois en T ; *2e compagnie*, cantonnée à Niel et à Thierville, continue, avec la compagnie télégraphique, le creusement et l'aménagement de boyaux au nord de Belleville, pour les fils téléphoniques ; *4e compagnie*, bivouaquée à la tranchée de Valenciennes, ravitaille en eau, matériel et munitions, les troupes de première ligne, et remet en état des boyaux situés en avant des carrières d'Haudromont.

SECTEUR MARCEAU

3e compagnie, quittait son bivouac de la tranchée des Vignes, le 24 octobre, pour aller à l'église de Fleury exécuter des travaux sous la direction de la compagnie 11/4 du génie. Partie à 14 heures 30, elle arrivait à 16 heures, après avoir franchi un tir de barrage des plus intenses. Malgré des pertes sérieuses, l'attitude de chacun fut admirable de bravoure et de sang-froid. A l'arrivée et bien que le bombardement fut extrême, elle se mit courageusement au travail, qui continua, sans interruption, jusqu'au 26 octobre à 10 heures.
Revenue à la tranchée des Vignes, où elle ne trouve plus de place elle est envoyée à son ancien cantonnement du Faubourg Pavé, où elle arrive à 19 heures.
Les jours suivants, sous la direction de la compagnie 28/54 du génie, elle établissait une piste allant

du village de Fleury au ravin de Bazille, d'une part, et, de l'autre, à la Poudrière.

5e compagnie, cantonnée : trois sections aux abris A du fort de Souville, et une section aux abris de la tranchée Siot, fut chargée, sous la direction de la compagnie 28/54 du génie, de suivre les troupes d'attaque et d'établir derrière elles les pistes 7 et 8, partant du boyau de la Caillette et se dirigeant vers l'étang de Vaux, ce travail fut exécuté les 24 et 25 octobre, sous de fréquents tirs de barrage et un bombardement incessant.
Cantonnée le 26 aux abris Saint-Michel, elle faisait ce jour-là du ravitaillement en première ligne ; les 27 et 28, elle établissait sous un bombardement continu, une piste partant de la poudrière de Fleury et se dirigeant vers le fort de Douaumont. Employés les jours suivants au transport du matériel, elle envoyait encore, le 31, un peloton à Fleury. Celui-ci, après sept heures de travail, rentrait par ordre du général, à cause du bombardement.
Pendant toutes ces journées, la bravoure et le courage furent soumis à une rude épreuve que tous franchirent vaillamment.

7e compagnie, cantonnée : deux sections à la poudrière de Fleury, une section à la carrière du ravin des Fontaines et une section à la poudrière de Marceau, fut occupée, du 23 au 24 octobre, à la conduite des prisonniers ; les 26 et 28, au ravitaillement en vivres, en munitions et au transport de matériel ; le 30, ces deux sections de la poudrière de Fleury, après être descendues aux abris du Grillon, près de Marceau, transportèrent des vivres et des munitions dans les magasins de première ligne et dans les magasins intermédiaires.
Ce travail, exécuté en partie de nuit, fut des plus pénibles, à cause des chemins épouvantables, des trous d'obus occasionnant de nombreuses chutes dans l'eau, et des bombardements fréquents.

8e compagnie, bivouaquée : 1re section à la tranchée Gros, 2e et 4e sections à la section du Petit-Bois, 3e section à la tranchée des Sénégalais, fut chargée, sous la direction des compagnies 28/54 et 11/14 du génie de l'aménagement des voies d'accès et d'en créer de nouvelles, vers l'avant, au fur et à mesure de notre avance sur le terrain repris à l'ennemi.
1re section, compagnie 28/54 du génie : du 24 au 26 octobre, remise en état du boyau de la Poudrière et du boyau Montbrison. Retour le 26, à 19 heures, à son ancien cantonnement du Faubourg Pavé.
2e et 4e sections, compagnie 11/4 du génie. — *2e section* : entretien du boyau du Petit-Bois et création d'un boyau allant du Petit-Bois au fort de Douaumont, vers les lignes allemandes ; *4e section*, moins la 15e escouade : entretien du boyau des Genêts et de celui du Roussillon, création d'un boyau reliant Roussillon au Petit-Bois.
Le 24 octobre, à 14 heures 40, les hommes sortent sans hésitation de leurs abris dans l'ordre de marche suivant : une section du génie avec la 15e escouade ; 3e compagnie du 21e R. I. T. ; deux sections de la 8e compagnie.
La colonne traverse un violent tir de barrage qui fait plusieurs victimes, sans cependant troubler l'ordre de marche ; le travail commence à 16 heures, continue toute la nuit et se termine le 25 à 17 heures.
Le 26, par suite de nombreux éboulements, il faut refaire, en partie, le travail de la veille ; les sections rentrent au Petit-Bois à 11 heures pour en repartir à 16 heures reprendre leur cantonnement du Faubourg Pavé.
15e escouade, entretien de la piste n° 1. Le 24 octobre, vers 20 heures, elle ouvre le feu sur des Boches ayant attaqué des travailleurs du génie et fait six prisonniers.

3e section, compagnie 11/4 du génie, détache une escouade sur chacune des pistes 2, 4, 5 et 6, partant de la Chapelle-Sainte-Fine et se dirigeant vers Douaumont ; chacune de ces escouades entretient la piste qui lui est affectée et constitue en outre, un poste chargé de diriger les troupes de relève.
La nuit du 24 au 25 octobre, les journées des 25 et 26, se passent ainsi, sous un bombardement sans arrêt, les hommes n'ayant que des trous d'obus pour abris. Le 26, à 19 heures, la section rentre à son ancien cantonnement du Faubourg Pavé.
La compagnie, pendant ces trois jours de travail intensif, de jour et de nuit, sous la pluie, sans abri pour se reposer et se protéger contre un bombardement incessant, a accompli un effort considérable pendant que la bataille se livrait autour d'elle.

SECTEUR MARGUERITTE

6e compagnie, cantonnée : une section au Faubourg Pavé, pour l'entretien des boyaux de la côte Saint-Michel, et trois sections au parc à ballons, pour faire des ravitaillements en première ligne à la 4e Brigade Marocaine.
Le 24, à 15 heures 30, les trois sections se rendent à M. F. 4, où elles arrivent à 19 heures. Elles en repartent aussitôt pour aller à M. F. 3, où elles doivent loger.
Ravitaillement du 24 octobre : départ de M. F. 4 à 21 heures, pour aller aux Quatre-Cheminées ; rentrée le lendemain à 4 heures.
Ravitaillement du 25 octobre : départ à 18 h.30, pour aller porter des munitions au fort de Douaumont. Le guide se perd et la corvée se trouve à minuit aux Quatre-Cheminées. D'accord avec la 4e Brigade Marocaine, le ravitaillement repart le 26, à 4 heures, dans une obscurité profonde et par une pluie battante, à travers des trous d'obus remplis d'eau. Grâce à l'énergie du sous-lieutenant **PRONOST** — blessé mortellement le 2 novembre — on arrive enfin au fort de Douaumont ; mais ce n'est pas fini, il faut continuer jusqu'aux premières lignes pour ravitailler le 4e Somalis.
A partir du 26 octobre, jusqu'au 2 novembre, les ravitaillements ont eu lieu aux Quatre-Cheminées, à raison de trois transports par jour.
Pendant toutes ces journées, les hommes ont éprouvé de grandes fatigues, plusieurs ont dû être mis au repos. Quantité de chaussures ont dû être remplacées comme étant hors d'usage par suite de marches très pénibles dans un très mauvais terrain.

Tel est, brièvement résumé, l'effort que vous avez accompli dans ces derniers jours et qui dure depuis cinq mois, attendu que tous les jours écoulés, depuis l'arrivée du Régiment dans le secteur de Verdun, peuvent être comparés à ceux de cette fin d'octobre pour le travail exécuté, les fatigues endurées et les dangers courus.
Pendant cette longue période, passée entièrement sous l'effet meurtrier des obus, vous avez maintenu, *malgré tout*, l'excellente réputation de votre vieux Régiment.
Votre sentiment élevé du devoir, votre dévouement de tous les instants, votre esprit de solidarité, votre conscience et votre bravoure absolue, vous ont attiré l'admiration de tous ceux qui vous ont vus à l'œuvre.
Je suis très heureux de vous transmettre les félicitations de tous les généraux qui viennent de vous employer, félicitations qu'ils ont confirmées d'ailleurs par de nombreuses citations à l'ordre.
Quant à mes sentiments à votre égard, j'espère que vous ne les ignorez pas. C'est une affection très profonde, une admiration sans réserve pour vous tous : pères de famille, magnifiques soldats, toujours prêts au sacrifice.

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Je joins à celles de mes chefs, mes félicitations bien émues et bien affectueuses pour le bon esprit et les belles qualités que vous n'avez cessé de montrer depuis le début de la campagne.

Fait à Landrecourt, le 14 novembre 1916.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 4

Répartition et missions des compagnies, du 15 au 31 décembre 1916).

RÉPARTITION

En exécution du plan d'engagement, les compagnies occupent, le 15 décembre 1916, les secteurs suivants : Belleville (128e Division), 1re et 2e compagnies de mitrailleuses ; Margueritte (38e Division), 1er bataillon, à la disposition de la 4e Brigade Marocaine, 2e bataillon, à la disposition immédiate du Général de Division.

MISSIONS

SECTEUR DE BELLEVILLE

Le capitaine **LAMBARD**, commandant la 1re compagnie de mitrailleuses, reçoit du lieutenant-colonel l'ordre de prendre le commandement des deux compagnies de mitrailleuses et passe le commandement de sa compagnie au capitaine **BLADIER**.
1re compagnie de mitrailleuses. — Le 11 décembre 1916, la 1re compagnie de mitrailleuses, au repos à Landrecourt, reçoit de la Division l'ordre de relever une compagnie de mitrailleuses du 12e Régiment d'Infanterie. Le mouvement s'effectue dans la nuit sans incident : une section, tranchée Labouche ; une section, tranchée de Kinck, en première ligne ; une section, tranchée Simon, en deuxième ligne.
Sa mission est de croiser ses feux sur le fond de Heurias, défilé qui sépare la côte du Poivre de la côte d'Haudromont.
Le 12 décembre, la compagnie se porte plus à l'ouest : deux sections dans la partie est de la tranchée du Poivre, à la disposition du Colonel commandant le 173e Régiment d'Infanterie ; une section à la tranchée Saint-Martin, à la disposition du Colonel commandant le 258e Régiment d'Infanterie. Cette dernière section, sous le commandement du sous-lieutenant **CARRÉ**, a pour mission de couvrir le flanc gauche du bataillon d'assaut et d'affirmer l'occupation de a tranchée de départ. Elle restera sur cette position jusqu'au 25 décembre.
Le 13 décembre, la 252e Brigade prescrit de porter les deux sections à la tranchée du Poivre, sur la partie centrale de la côte du Poivre, avec mission d'appuyer l'attaque et de défendre les tranchées de départ.
Le 15 décembre, une demi-section, sous le commandement du soldat **VAUBAILLON**, faisant fonction de chef de pièce, va remplacer dans la tranchée de première ligne nouvellement conquise, une demi-section d'active qui venait d'être anéantie. Elle occupe ce poste périlleux pendant les

journées des 16, 17 et 18 décembre.
La 1re compagnie de mitrailleuses rentre à Landrecourt dans la nuit du 24 au 25 décembre, après une période de quatorze jours, pendant lesquels, privée d'abris, elle fut exposée à un bombardement violent et ininterrompu. Les changements fréquents de position furent extrêmement pénibles par suite de l'état du terrain ; plusieurs hommes s'enlisèrent avec leur matériel, sans suites fâcheuses, grâce à leurs camarades. En dépit de ces souffrances, tous, gradés et hommes, surent conserver à tout instant un excellent moral. Plusieurs ayant eu les pieds gelés restèrent à leur poste et ne furent évacués qu'après la relève.
Pertes : 1 blessé.
2e compagnie de mitrailleuses. — Le 15 décembre, la 252e Brigade donne à la 2e compagnie de mitrailleuses la mission d'occuper la tranchée Kitchener, afin de battre le ravin en cas de repli.
Une section prend position à l'intersection de la tranchée Sabines et de la tranchée Kitchener ; trois sections dans la tranchée Kitchener.
Le 17 décembre, la Brigade prescrit à la compagnie de se porter à la tranchée du Poivre, dans le secteur du 173e Régiment d'Infanterie. Le mouvement commencé à 18 heures, s'exécute dans la nuit, de trou d'obus en trou d'obus, et se termine à 22 heures.
Le 24 décembre, la compagnie mise à la disposition de la 255e Brigade, vient s'installer en position d'attente au Bois en T. Exécution commencée le 25 à 5 heures et terminée à 8 heures.
Le 29 décembre, à 10 heures, ordre est donné de porter immédiatement une section à la tranchée Simon : battre le fond de Heurias ; une section, tranchée des Caurettes : battre le bois d'Haudromont vers l'est ; une section, tranchée de Silésie : battre le ravin du Prêtre. Cette opération est terminée à midi.
Dans la nuit du 29 au 30 décembre, la compagnie, relevée par la 1re compagnie de mitrailleuses, se rend au repos à Landrecourt.
Dans sa longue et périlleuse mission, dans les tranchées comme durant les relèves, la 2e compagnie de mitrailleuses a fait preuve de courage, d'endurance et de dévouement, malgré la pluie, l'obscurité, l'état du terrain, les bombardements et les pertes éprouvées.
Pertes : 1 tué, 5 blessés.

SECTEUR DE MARGUERITTE (1er Bataillon)

1re compagnie. — Quitte la caserne Radet le 15 décembre, à 12 heures, pour se rendre au ravin du Bois en T., à la disposition du 4e Régiment mixte de Zouaves et Tirailleurs (P. C. M. F. 7).
Du 15 au 20 décembre, la compagnie assure le ravitaillement en munitions du Régiment d'attaque.
Du 20 au 24 décembre, transport de munitions et matériel de défense ou d'organisation du terrain conquis, au 167e Régiment d'Infanterie, qui avait relevé le 4e mixte de Zouaves et Tirailleurs.
Cette mission fut très pénible, car elle fut exécutée sous la pluie et la neige, sous des tirs de barrage violents ou des bombardements continuels, dans une obscurité absolue, sur un terrain bouleversé, dans l'eau et la boue. Les corvées de transport commençaient généralement vers 14 heures ou 15 heures, se poursuivaient sans arrêt jusqu'au matin entre 3 et 6 heures.
Néanmoins, la compagnie n'eut à déplorer que 8 blessés par éclat d'obus, dont 2 non évacués.
Le 24 décembre, la 1re compagnie est mise à la disposition du génie de la 128e Division et vient s'installer aux carrières Saint-Waast, ravin de la Folie.
2e compagnie. — Mise à la disposition du génie de la 128e Division, vient cantonner le 15 décembre aux abris des carrières Saint-Waast (ravin de la Folie).
La compagnie est employée du 15 au 24 à la réfection du boyau Nieuport (du ravin des Trois-

Cornes jusqu'au nord du ravin de la Goulette).
Le 24 décembre, elle quitte ses emplacements pour s'établir à la tranchée d'Iéna, par échange avec la 4e compagnie, sa mission consistant à ravitailler la première ligne (168e R. I.) en vivres, munitions et matériel.
Pendant cette période de travaux pénibles et dangereux, les pertes éprouvées par la compagnie sont les suivantes :
1 caporal tué ; 3 caporaux blessés, dont 1 très grièvement ; 3 soldats blessés.
3e compagnie. — Quitte Faubourg Pavé, caserne Radet, le 15 décembre, à 12 h.15, pour se rendre au ravin des Trois-Cornes, M. F. 6, où elle arrive vers 15 h.30 et se met à la disposition du génie de la Brigade mixte du Maroc.
Sa mission est la suivante : Remise en état du boyau des Coloniaux dans toute sa longueur ; construction de 240 mètres environ de nouveau boyau reliant l'ancienne ligne française à l'ancienne ligne allemande et faisant communiquer les boyaux des Coloniaux et de Louvemont avec l'avant.
Le travail commence à 17 heures, malgré le bombardement intense qui arrose le ravin de la Goulette.
A 24 heures, la compagnie vient prendre son cantonnement aux abris Saint-Waast, dans le ravin de la Folie, mais tous les abris sont déjà occupés et les hommes restent sous la pluie, accroupis dans les boyaux d'entrée de sape et dans la boue.
16 décembre, de 9 heures à 18 heures, continuation du travail gêné par un violent bombardement. Entre temps, le cantonnement a pu être fait et les hommes trouvent place dans des abris de fortune.
17 décembre, le boyau est terminé à 17 heures. A ce moment parvient l'ordre d'envoyer d'extrême urgence 40 hommes de la 3e compagnie pour ravitailler en outils et munitions le Régiment mixte du Maroc en première ligne. Ces hommes, trempés par la pluie, n'ayant pas mangé, partent sans aucune hésitation, sous le commandement du lieutenant **BOLLON**, exécutant leur mission, malgré le bombardement, cheminant avec peine parmi les trous d'obus où, fréquemment, ils s'enlisent jusqu'à mi-corps, et rentrent au cantonnement le lendemain matin, à 6 heures, où ils prennent un jour de repos.
18 décembre, le reste de la compagnie est employé à la remise en état des boyaux des Coloniaux et de Louvemont.
Du 19 au 24 décembre, ce travail continue dans les mêmes conditions pénibles et périlleuses.
Le 24 décembre soir, la 3e compagnie relève la 1re compagnie dans son service de ravitaillement de la première ligne (167e R. I.) et s'installe dans les carrières d'Haudromont en plein air ou dans des trous couverts de toiles de tente ou de tôles. Toutefois, une section est laissée au P. C. M. F. 7 (255e Brigade) pour la construction d'un abri et pour effectuer divers travaux. Cette section, moins exposée, sera relevée tous les trois jours par une autre section de la compagnie.
Pertes : 4 blessés, dont 1 officier légèrement atteint à la main gauche.
4e compagnie. — Quitte la caserne Radet le 15 décembre, à 11 h.30, pour se rendre aux emplacements qui lui ont été affectés à la tranchée de Louvemont. Pendant le trajet, elle a à subir un très violent bombardement. Sa mission est de ravitailler en vivres et munitions le Régiment du Maroc en première ligne.
De 18 heures à 2 h.30, la compagnie effectue un premier transport de cartouches et grenades, et repart à 3 heures pour rentrer à 8 heures.
Ce travail de ravitaillement s'est poursuivi presque sans interruption jusqu'au 19 décembre, à travers un terrain des plus accidentés et sous le bombardement continu. Le courage des hommes a été mis à une rude épreuve, mais chacun, gradés et soldats, a montré une admirable énergie soutenue par un profond sentiment du devoir. La journée du 18 a été particulièrement périlleuse. La

corvée a été prise, au retour, sous le feu d'une mitrailleuse et c'est au pas de course, échelonnés de 100 mètres en 100 mètres, que les hommes ont réussi à traverser la zone dangereuse.
Du 20 au 23 décembre, le bombardement est moins violent, la fatigue imposée aux hommes reste la même.
Le 24 décembre, la compagnie descend à M. F. 2 et est chargée de l'entretien des boyaux Nieuport et Belgrade.
Les pertes de cette période ont été de : 1 tué ; 15 blessés ; 1 disparu.
5e compagnie. — Partie le 15 décembre, à 13 heures, de la caserne Radet, la compagnie arrive aux carrières Saint-Waast à 15 h.30.
Un poste de police, composé de : 1 officier, 1 sergent, 2 caporaux et 10 hommes, est placé à l'entrée du boyau Nieuport pour recueillir les prisonniers allemands et les faire conduite au P. C. M. F. 2.
De 16 h.30 à 23 heures, 500 prisonniers sont ainsi escortés.
Le reste de la compagnie, commandé par deux officiers, a pour mission d'aménager une piste entre les boyaux de Louvemont et des Coloniaux. — Départ à 23 heures, rentrée à 18 heures.
Le 17 décembre, à 23 heures, la compagnie est envoyée sur la piste du ravin de la Goulette. Un fort bombardement l'oblige à interrompre plusieurs fois le travail ; néanmoins, la tâche est achevée. Un homme, grièvement blessé, est mort peu de jours après.
M. le sous-lieutenant TOURNAY, légèrement atteint, resta avec ses hommes et ne fut évacué, pour déchirure du tympan, que le 30 décembre, lorsque la compagnie revint au Faubourg Pavé.
Du 18 au 20 décembre, même travail au ravin de la Goulette.
Du 21 au 24 décembre, réfection des boyaux Belgrade, Bertha et Ablain.
Le 24 décembre, la compagnie rentre à Faubourg Pavé.
Pendant leur séjour à l'avant, les hommes ont été très mal logés aux carrières Saint-Waast et ont eu beaucoup à souffrir de la pluie et de la boue, mais ils ont montré le meilleur esprit et se sont acquittés parfaitement des missions diverses qui leur ont été confiées.
Pertes : 1 officier légèrement blessé ; trois soldats blessés, dont un très grièvement.
6e compagnie. — Dès le 11 décembre, la compagnie cantonnée à la caserne Radet, reçoit l'ordre de fournir :
2 sous-officiers et 40 hommes au magasin de vivres et de munitions de Jardin-Fontaine ;
1 sous-officier et 40 hommes au magasin du parc à Ballons ;
16 hommes répartis dans les abris magasins du secteur Margueritte à M. F.2, M. F. 6, M. F. 7 ; Haudromont et 321.
La mission de ces divers détachements est le chargement et le déchargement des vivres et l'aménagement des magasins. Elle dure jusqu'au 24 décembre.
A cette date, la compagnie se porte à M. F. 6 ; elle est mise à la disposition du Colonel commandant le 100e R. I. pour le ravitaillement en vivres et munitions des unités de première ligne, devant les Chambrettes.
Pendant cette seconde période, beaucoup plus pénible que la première, les hommes ont fait preuve de leur endurance et de leur bonne volonté habituelles.
Pertes : 5 blessés légers.
7e compagnie. — Le 10 décembre, la compagnie reçoit l'ordre d'aller bivouaquer à M. F. 2 et d'entretenir les boyaux et pistes du secteur Margueritte, de Belleville au ravin des Trois-Cornes.
Cette mission lui est confirmée le 14 décembre par la 38e D. I. qui relève la 7e D. I.
Le 15 décembre, une section de la compagnie est détachée pour la garde et la conduite des prisonniers, de M. F. 2 à Verdun ; les trois autres sections devant assurer l'entretien des boyaux Nieuport et Belgrade. Ce travail a présenté d'assez grandes difficultés, par suite des éboulements

continuels causés par les bombardements et le mauvais temps, et par la circulation incessante dans ces boyaux.
Le 21 décembre, la compagnie voit sa tâche augmentée de l'entretien des boyaux des Coloniaux, d'Ypres et de la tranchée Durand.
Le 24 décembre, la compagnie va bivouaquer au ravin des Trois-Cornes, avec mission de transporter des vivres et du matériel, du ravin de la Goulette au-delà des carrières d'Haudromont. Les corvées s'exécutent sous de fréquents bombardements et par des chemins épouvantables ; elles ont déjà coûté à la compagnie : 4 tués et 3 blessés.
8e compagnie. — Le 15 décembre, à 12 h.30, la compagnie se transporte de la caserne Miribel aux carrières Saint-Waast, où elle reçoit la mission de construire la piste du ravin de la Goulette. Une section est spécialement chargée d'entretenir la piste du Bois en T., des ravins des Dames et de la Goulette. Partis du cantonnement à 15 h.30, les hommes ne rentrent que le lendemain 16, à 7 heures.
La compagnie continue ces travaux jusqu'au 24 décembre malgré les difficultés et le bombardement. Le courage des hommes n'a pas failli, et ils ont eu à cœur de mener à bien la tâche qui leur avait été confiée.
Le 17 décembre, un obus a blessé 9 hommes dont 4 ont été évacués.
A partir du 24 décembre, la compagnie est chargée de l'entretien des boyaux Nieuport et des Coloniaux. Pertes : 13 blessés.
Pertes totales : Tués, 7 ; blessés, 65, dont 2 officiers légèrement.
Le Régiment a montré pendant cette attaque du 15 décembre 1916 et pendant les jours qui l'ont suivie, la même solidité et les mêmes qualités que dans les dernières semaines d'octobre. (ordre du Régiment, n° 80).
Toutes les unités ont été félicitées et de nombreuses citations ont été décernées par les Généraux qui les ont employées.
Malgré les souffrances inimaginables et des situations très critiques, aucune défaillance, aucun acte d'indiscipline n'a été constaté. Le 21e Territorial est resté fidèle à sa réputation bien établie de bravoure, d'endurance et de dévouement.

HONNEUR À LUI !

Landrecourt, le 14 janvier 1917.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : CLÉMENT.

Ancestrami

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 21e Régiment d'Infanterie Territoriale
Imprimerie Lucien Wolf – Rouen - 1921
Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Ordre du Régiment n° 17 du 28 avril 1917

Missions du Régiment pendant les journées du 15, 16 et 17 avril 1917.

En exécution du plan d'action du XIe C. A. du 6 avril 1917, le Régiment qui, depuis son arrivée dans la région de Fismes était aux ordres du génie de la VIe Armée, est mis à la disposition du XIe C. A. et se groupe, le 12 avril 1917, à Paars. Le jour J-2 (14 avril 1917) le Régiment et son T. C. va cantonner à Longueval.

MISSION

A partir du jour J-1, le Régiment sera fractionné et recevra les missions suivantes :
L'officier téléphoniste et les téléphonistes seront mis, dès le matin de J-1, à la disposition du chef du service téléphonique du C. A. moins une équipe, destinée à assurer, à partir du jour J (H+6) le service du commandement du champ de bataille.
Cinq compagnies et une C. M. (1re, 3e, 5e, 6e, 7e compagnies et C. M. 2) seront à partir de J-1, à la disposition du Colonel commandant le génie du C. A. pour la réfection et l'entretien des voies de communication, au sud de l'Aisne.
Une compagnie et une C. M. (2e compagnie et C. M.) restent à la disposition du C. A. à Longueval, pour assurer divers services : escorte du C. A., jalonnement des pistes, garde des prisonniers, transport de matériel pour le service télégraphique, etc...
Dans la nuit de J-1 à J, deux compagnies (1re et 3e) se porteront de Longueval à Vendresse-Troyon et prendront place derrière le front de départ de la 133e D. I., en vue d'entreprendre, dès H, la réfection de la route de Laon.
Le 2e bataillon se rendra à Verneuil-Courtonne, pour travailler à la mise en état de la route Verneuil-Courtonne-Chivy-Dancy.
Enfin, l'État-Major et la compagnie hors rang (moins les téléphonistes) se porteront le jour J, vers H+4, à la ferme Comin, où le Lieutenant-Colonel, désigné pour commander le champ de bataille de H+6 à J+1 (12 heures), établira son P. C.

EXÉCUTION

La marche des opérations ne permit pas de remplir intégralement ces diverses missions.
Le jour J-1 (15 avril), les unités du Régiment s'acquittèrent de leur tâche sans incident ; mise en état de la piste Longueval à Villers-en-Prayères.
Dans la nuit du 15 au 16 avril, les 1re et 3e compagnies, quittant Longueval à 22 heures 15, arrivent à Vendresse-Troyon entre 3 heures et 5 heures 30.
Au déclenchement de l'attaque française, à 6 heures, ces deux compagnies se trouvèrent prises sous de violents feux de barrage qu'il leur fallut franchir pour exécuter les travaux prescrits par la compagnie 11/3 du génie :
Mise en état de la route de Laon ;
Destruction de barrages ;
Établissement d'un boyau entre la route de Laon, N. de Troyon et l'ancienne première ligne allemande.
Après avoir bivouaqué, dans la nuit du 16 au 17 avril, le long de la route de Laon, N.-E. de Vendresse, les deux compagnies continuèrent leurs travaux de la veille, et établirent un boyau entre

la route de Laon, N. de Tryon et la sucrerie.
Pertes : 1er compagnie, 3 tués, 4 blessés ; 3e compagnie, 1 tué, 19 blessés.
Le 2e bataillon se porta, le 16 avril au matin, de Longueval au bois situé au sud de Coutonne, où il établit son bivouac.
Aucun travail ne lui fut demandé dans la journée du 16 avril, mais, il eut à subir plusieurs bombardements.
Le 17 avril, à 12 heures 30, les compagnies travaillèrent à l'entretien et à la réparation de la route de Verneuil, depuis le bivouac jusqu'au village.
Pertes : 5e compagnie, 1 tué, 1 blessé ; 7e compagnie, 1 blessé ; C. M. 2, 1 blessé.
Par suite de nouveaux ordres, l'État-Major et la compagnie hors rang ne quittèrent pas Longueval.
Pendant ces deux jours, les hommes eurent à subir des bombardements d'une extrême violence. Malgré les pertes éprouvées, leur attitude resta excellente sous le feu et leur valut les félicitations du Général commandant le 20e C. A.
Dans la nuit du 17 au 18 avril, les 1re et 3e compagnies et le 2e bataillon reçurent l'ordre d'aller cantonner à Villers-en-Prayères, où l'État-Major, la compagnie hors rang, la 2e compagnie et la C. M. 1 vinrent les rejoindre le 19 avril au matin.

Fait à Pargnan, le 14 novembre 1916.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Ordre du Régiment n° 24 du 12 juin 1917

OFFICIERS,
SOUS-OFFICIERS,
CAPORAUX ET SOLDATS !

Je suis profondément heureux de vous annoncer que le Régiment vient d'être cité à l'ordre du Corps d'Armée, dans les termes suivants :

« *A la peine et au danger depuis le commencement de la guerre, a toujours, dans les combats auxquels il a pris part et dans les secteurs qu'il a défendus, mérité des éloges pour sa bravoure, sa discipline, son inaltérable moral.* »

Vous trouverez dans cette magnifique citation la récompense des belles qualités de bravoure, d'abnégation, de dévouement et d'entrain que vous montrez depuis le début des hostilités. Puis, unissant nos cœurs dans une même pensée, dans un même sentiment d'affectueuse reconnaissance, nous les élèveront vers nos Camarades tombés au Champ d'honneur pour la gloire de leur Régiment et pour leur Drapeau.

Fait au bivouac du bois d'Attilly, le 12 juin 1917.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,
Signé : E. CLÉMENT.

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Tableaux annexes

———

Combats où a été engagé le Régiment.

23 – 24 août 1914	Retraite de Belgique, de Tournai à Orchies.
26 septembre 1914	Longueval.
27 septembre 1914	Maricourt, Mametz.
28 septembre – 4 octobre 1914	Miraumont, Serre, Puisieux.
5 – 19 octobre 1914	Foncquevillers.
7 – 12 juin 1915	Toutvent.
25 septembre 1915	Champagne, Mesnil-lès-Hurlus.
24 octobre – 4 novembre 1915	Champagne, La Courtine.
14 juin – 10 juillet 1916	Verdun-Froideterre.
15 décembre 1916	Verdun, Côte du Poivre.
16 – 17 avril 1917.	Aisne.
27 mai 1918	Chemin des Dames.

Occupation de tranchées de première ligne.

Du	26 nov. 1914 au 4 janvier 1915	Tilloloy, Beuvraignes, Échelle-Saint-Aurin.
	24 janvier au 18 juillet1915	Hébuterne, La Signy.
	21 septembre au 4 novembre 1915	Mesnil-lès-Hurlus, La Courtine.
	7 juin au 9 juillet 1916	Verdun.
	16 avril 1917	Aisne.
	27 mai 1918	Chemin des Dames.

Ancestramil

Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Pertes

				Totaux
Tués	Chefs de corps		3	11
	Officiers			
478				
Tués	Officiers		11	478
	Troupe		464	
Disparus	Officiers		1	229
	Troupe		228	
Blessés	Officiers		15	1.105
	Troupe		1.090	
Prisonniers	Officiers			5
Prisonniers	Officiers		5	530
	Troupe		525	
		Total général		2.342

Citations et décorations

Ordre du	Régiment		418
—	Brigade		30
—	Division		104
—	Corps d'armée		19
—	Armée		8
—	Médaillés militaires		50
—	Chevaliers de la Légion d'honneur		15
—	Officiers de la Légion d'honneur		2
		Total	646

Ancestrami

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 21e Régiment d'Infanterie Territoriale
Imprimerie Lucien Wolf – Rouen - 1921
Source : J.-L. Dron - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Table des Matières

———

Introduction. 5

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DE MOUVEMENT

Chapitre I : La mobilisation. 7
Chapitre II : La retraite de Belgique. 7
Chapitre III : La reprise de l'offensive. Combats de Longueval, de Maricourt et de Mametz. 11
Chapitre IV : Bataille de Puisieux. 13
Chapitre V : Défense de Foncquevillers. 16

DEUXIÈME PARTIE

DANS LA SOMME

Chapitre VI : En réserve d'Armée. 21
Chapitre VII : Dans les tranchées de Beuvraignes et d'Échelle-Saint-Aurin. 23

TROISIÈME PARTIE

HÉBUTERNE

Chapitre VIII : L'arrivée dans le secteur d'Hébuterne. 29
Chapitre IX : Hébuterne avec la 21e Division. Préparatifs de combat. 32
Chapitre X : Combats de Toutvent. 35
Chapitre XI : Le départ de l'Artois. 39

QUATRIÈME PARTIE

CHAMPAGNE

Chapitre XII : L'arrivée en Champagne. 42
Chapitre XIII : La bataille de Champagne. 44
Chapitre XIV : La lutte pour la Courtine. 46
Chapitre XV : A nos morts ! 49
Chapitre XVI : Organisation des positions conquises. Le Camp G. 50

Ancestramil

CINQUIÈME PARTIE

VERDUN

Chapitre XVII :	L'offensive allemande sur Verdun. Le Régiment en réserve. Son arrivée à Verdun.	57
Chapitre XVIII :	Le suprême assaut contre Verdun.	59
Chapitre XIX :	La situation se rétablit. Les travaux du Régiment.	64
Chapitre XX :	Verdun est dégagé. Prise des forts de Douaumont et de Vaux.	66
Chapitre XXI :	Prise de la côte du Poivre, de Louvemont et de Bezonvaux. Fin de la bataille. Départ du Régiment.	70

SIXIÈME PARTIE

DANS L'AISNE

Chapitre XXII :	Préparation de l'offensive.	76
Chapitre XXIII :	La bataille de l'Aisne.	79
Chapitre XXIV :	En territoire libéré. Devant Saint-Quentin.	83
Chapitre XXV :	Au terme de la troisième année de campagne. La décoration du Drapeau. Affectation nouvelle des bataillons. Tenir !	87
Appendice :	Fin de la Campagne.	91
Chapitre I :	La dernière année de la Guerre.	92
Chapitre II :	Extrait du Journal de Marche du 1er Bataillon.	95
Chapitre III :	Extrait du Journal de Marche du 2e Bataillon.	97

Ancestrami

DOCUMENTS DIVERS

ORDRES DU JOUR

Ordre du Régiment	n° 135 du 24 juin 1915.	100
	n° 140 du 3 juillet 1915.	101
	n° 186 du 6 novembre 1915.	101
	n° 50 du 12 juillet 1916.	104
	n° 80 du 12 novembre 1916.	106
	n° 4.	109
	n° 17 du 28 avril 1916.	114
	n° 24 du 12 juin 1917.	115

TABLEAUX ANNEXES

Combats où a été engagé le Régiment.	116
Occupation des tranchées de première ligne.	116
Pertes.	117
Citations et décorations.	117

Ancestramil